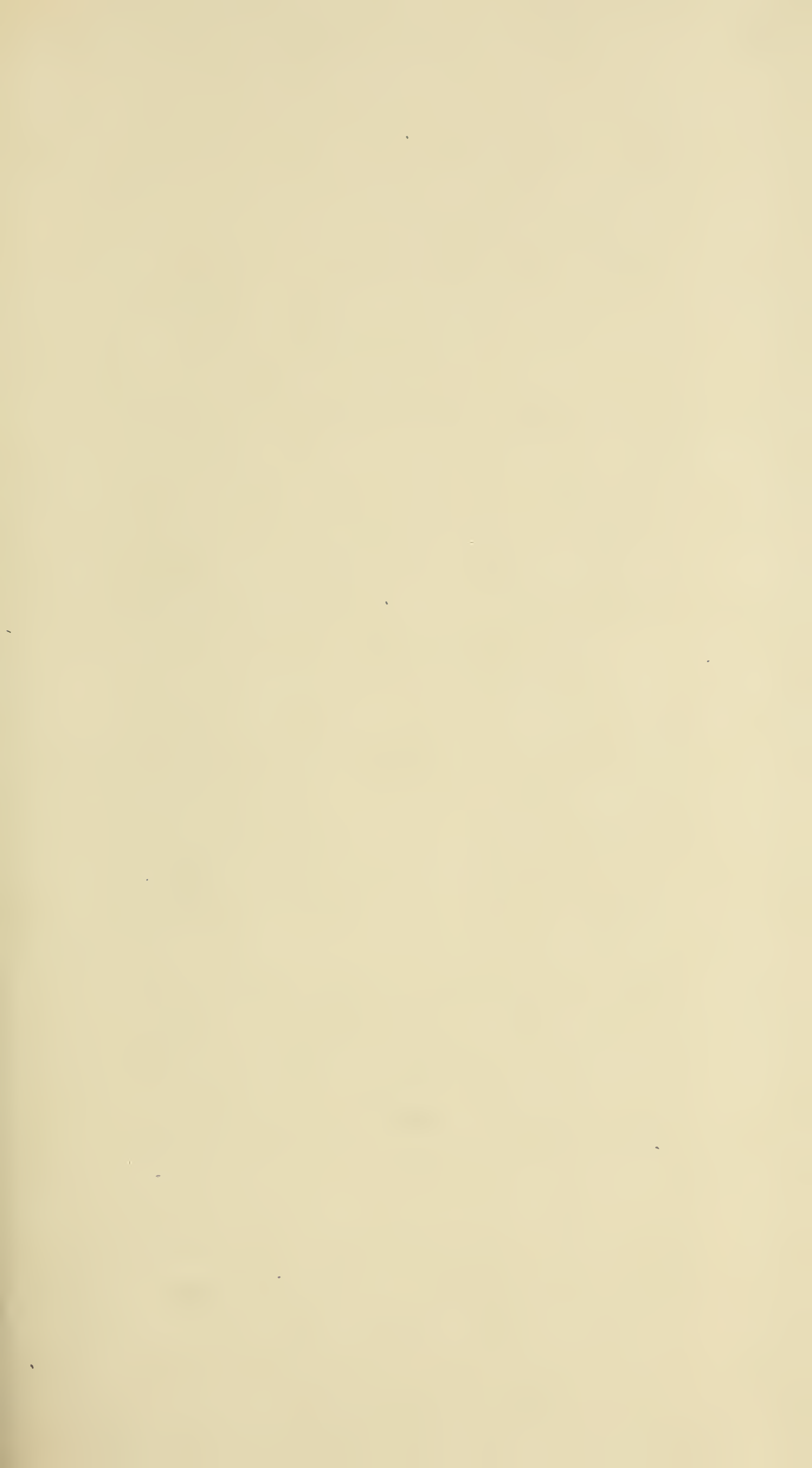






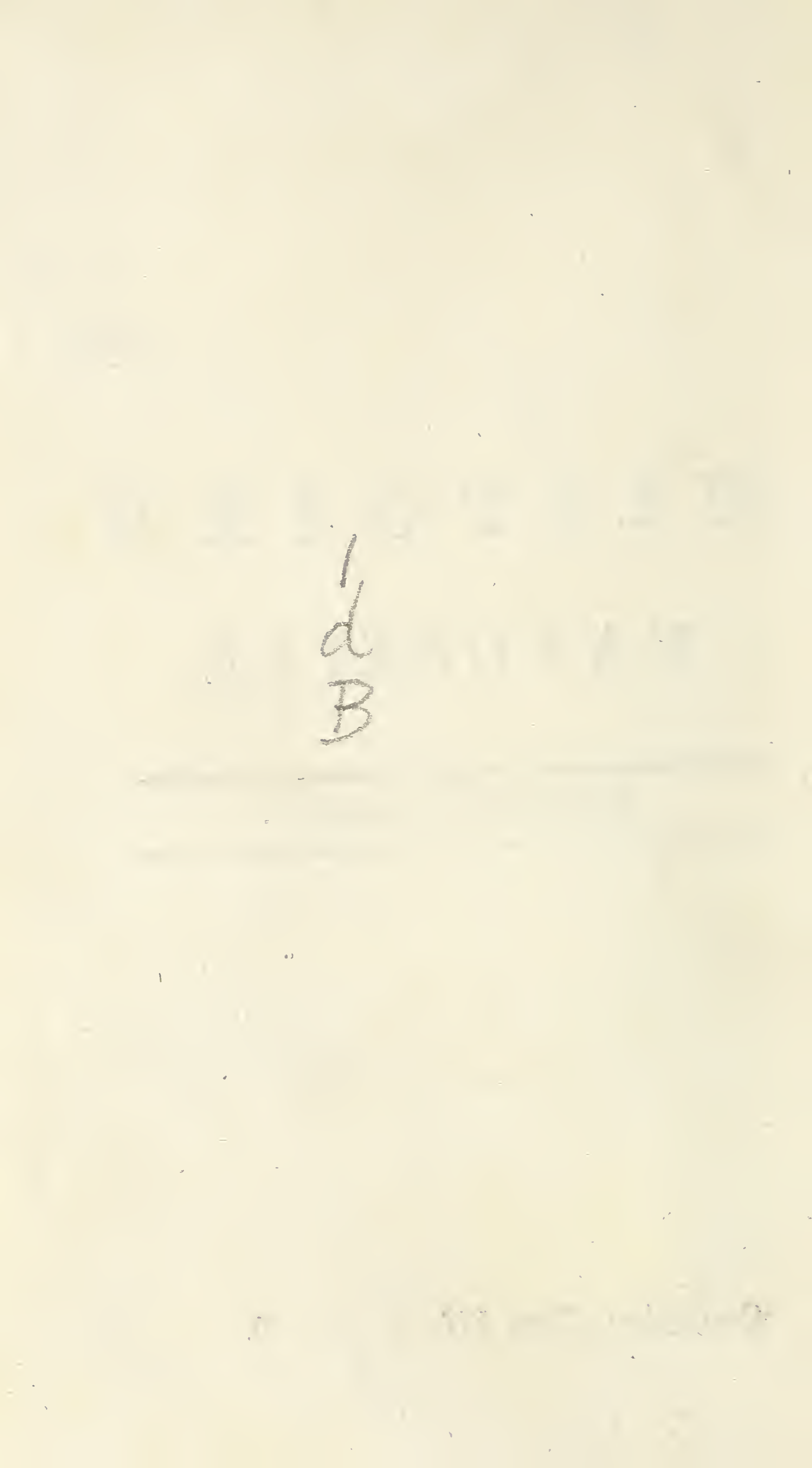




HISTOIRE

NATURELLE.

Quadrupèdes. Tome VII.



HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE
ET PARTICULIERE,

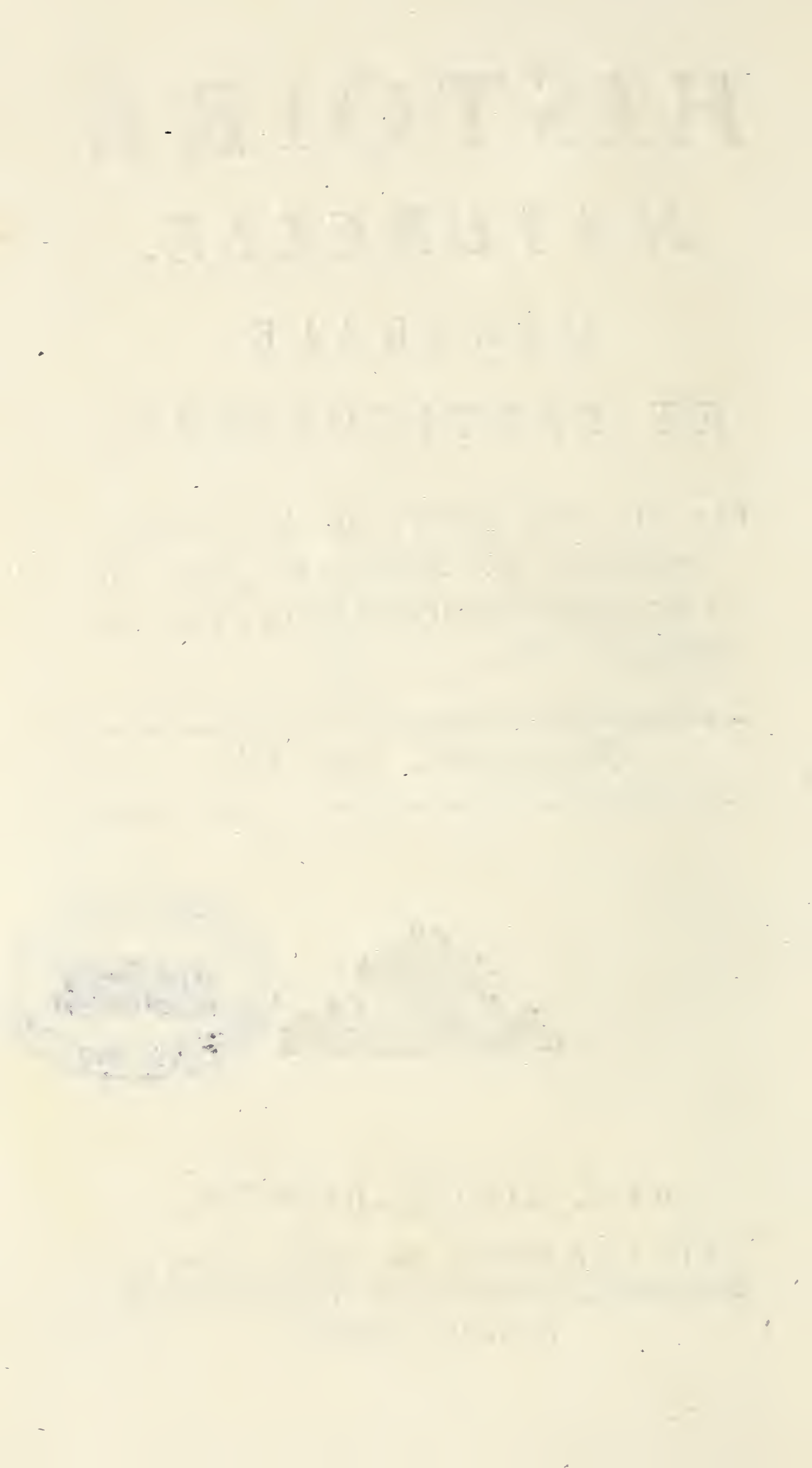
PAR M. LE COMTE DE BUFFON,
INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES
SCIENCES, &c.

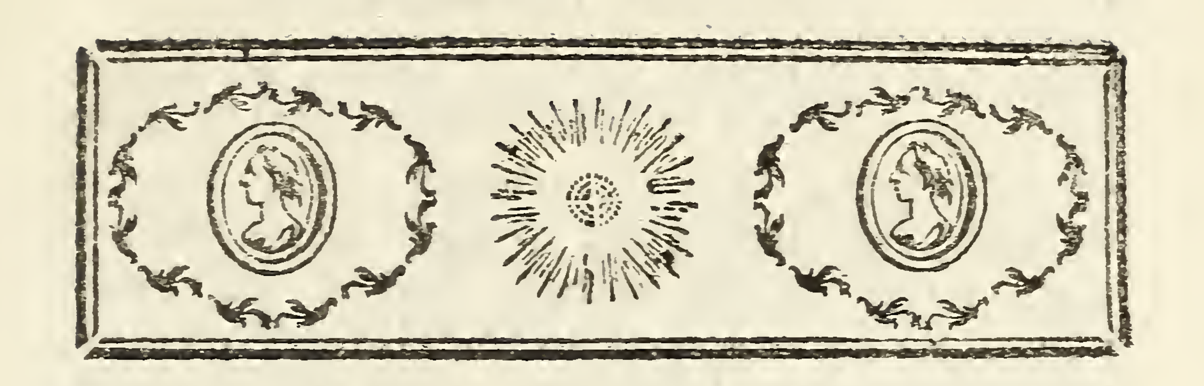
Quadrupèdes, Tom. VII.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

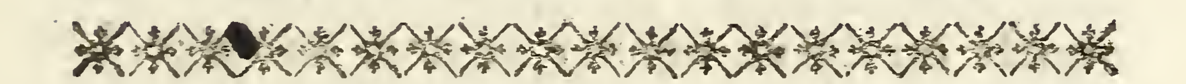
M. DCC. LXXXVII.





HISTOIRE

NATURELLE.



NOMENCLATURE

DES SINGES.

COMME endoctriner des Écoliers, ou parler à des Hommes, sont deux choses différentes; que les premiers reçoivent sans examen & même avec avidité l'arbitraire comme le réel, le faux comme le vrai, dès qu'il leur est présenté sous la forme de documens; que les autres au contraire rejettent avec dégoût ces mêmes documens, lorsqu'ils ne sont pas fondés; nous ne nous servirons d'aucune des méthodes qu'on a imaginées pour entasser sous le même nom de *Singe*, une multitude d'animaux d'espèces différentes & même très éloignées.

J'appelle *Singe* un animal sans queue, dont

la face est applatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds : cette définition tirée de la nature même de l'animal, & de ses rapports avec celle de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds. D'après cette notion fixe & précise, voyons combien il existe d'espèces d'animaux auxquels on doive donner le nom de singe. Les Anciens n'en connoissoient qu'une seule ; le *pithecos* des Grecs, le *simia* des Latins, est un singe, un vrai singe, & c'est celui sur lequel Aristote, Pline & Galien ont institué toutes les comparaisons physiques, & fondé toutes les relations du singe à l'homme ; mais ce pithèque, ce singe des Anciens, si ressemblant à l'homme par la conformation extérieure, & plus semblable encore par l'organisation intérieure, en diffère néanmoins par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en est cependant ici pas moins essentiel, c'est la grandeur ; la taille de l'homme en général est au-dessus de cinq pieds, celle du pithèque n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur ; aussi ce singe eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les Anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule, un Nain manqué, un Pigmée capable tout au

plus de combattre avec les grues, tandis que l'homme sait dompter l'éléphant & vaincre le lion.

Mais depuis les Anciens, depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique & des Indes, on a trouvé un autre singe avec cet attribut de grandeur, un singe aussi haut, aussi fort que l'homme, aussi ardent pour les femmes que pour ses femelles; un singe qui sait porter des armes, qui se sert de pierres pour attaquer, & de bâtons pour se défendre, & qui d'ailleurs ressemble encore à l'homme plus que le pithéque; car indépendamment de ce qu'il n'a point de queue, de ce que sa face est aplatie; que ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles sont pareils aux nôtres, & qu'il marche toujours debout; il a une espèce de visage, des traits approchans de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature. Aussi les habitans de son pays, les Indiens policés, n'ont pas hésité de l'associer à l'espèce humaine par le nom d'*Orang-Outang*, Homme sauvage; tandis que les Nègres presque aussi sauvages, aussi laids que ces singes, & qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policé l'on soit plus ou moins homme, leur ont donné un nom propre (*Pongo*), un nom de bête & non pas d'homme; & cet orang-outang, ou ce pongo, n'est en effet qu'un animal, mais un animal très singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui-

même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature.

Voilà donc deux animaux, le pithéque & l'orang-outang, auxquels on doit appliquer le nom de *singe*, & il y en a un troisième auquel on ne peut guère le refuser, quoiqu'il soit difforme, & par rapport à l'homme & par rapport au singe : cet animal jusqu'à présent inconnu, & qui a été apporté des Indes orientales sous le nom de *gibbon*, marche debout comme les deux autres, & a la face applatie; il est aussi sans queue: mais ses bras, au lieu d'être proportionnés, comme ceux de l'homme ou du moins comme ceux de l'orang-outang ou du pithèque, à la hauteur du corps, sont d'une longueur si démesurée, que l'animal étant debout sur ses deux pieds, il touche encore la terre avec ses mains sans courber le corps & sans plier les jambes : ce singe est le troisième & le dernier auquel on doive donner ce nom; c'est dans ce genre une espèce monstrueuse, hétéroclite, comme l'est dans l'espèce humaine, la race des hommes à grosses jambes, dite *Saint-Thomas* (*a*).

Après les singes, se présente une autre famille d'animaux, que nous indiquerons sous le nom générique de *babouin*; & pour les distinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le babouin est un animal à

(*a*) Voyez le discours sur les variétés de l'espèce humaine. *Tome V de cet ouvrage.*

queue courte, à face alongée, à museau large & relevé, avec des dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses : par cette définition, nous excluons de cette famille tous les singes qui n'ont point de queue, toutes les guenons, tous les sapajous & sagoins qui n'ont pas la queue courte, mais qui tous l'ont aussi longue ou plus longue que le corps, & tous les makis, loris & autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu. Les Anciens n'ont jamais eu de nom propre pour ces animaux; Aristote est le seul qui paroît avoir désigné l'un de ces babouins par le nom de *simia porcaria* (*b*), encore n'en donne-t-il qu'une indication fort indirecte; les Italiens sont les premiers qui l'aient nommé *babuino*; les Allemands l'ont appellé *bavion*; les François babouin; & tous les Auteurs, qui dans ces derniers siècles ont écrit en latin, l'ont désigné par le nom *papio*; nous l'appellerons nous-mêmes *papion* pour le distinguer des autres babouins qu'on a trouvés depuis dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes. Nous connoissons trois espèces

---

(*b*) *Nota.* Cette dénomination *simia porcaria* qui ne se trouve que dans Aristote, & qui n'a été employée par aucun autre Auteur, étoit néanmoins une très bonne expression pour désigner le babouin : car j'ai trouvé dans des Voyageurs, qui probablement n'avoient jamais lû Aristote, la même comparaison du museau du babouin à celui du cochon; & d'ailleurs ces deux animaux se ressemblent un peu par la forme du corps.

de ces animaux 1°. le *papion* ou *babouin* proprement dit, dont nous venons de parler, qui se trouve en Lybie, en Arabie, &c. & qui vraisemblablement est le *simia porcaria* d'Aristote. 2°. Le mandrill qui est un babouin encore plus grand que le papion, avec la face violette, le nez & les joues sillonnées de rides profondes & obliques, qui se trouve en Guinée & dans les parties les plus chaudes de l'Afrique. 3°. L'ouanderou qui n'est pas si gros que le papion, ni si grand que le mandrill, dont le corps est moins épais, & qui a la tête & toute la face environnée d'une espèce de crinière très longue & très épaisse; on le trouve à Ceylan, au Malabar & dans les autres provinces méridionales de l'Inde. Ainsi voilà trois singes & trois babouins bien définis, bien séparés, & tous six distinctement différens les uns des autres.

Mais, comme la Nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé ses ouvrages par tas, ni les êtres par genres, que sa marche au contraire va toujours par degrés, & que son plan est nuancé partout & s'étend en tout sens, il doit se trouver entre le genre du singe (*c*) & celui du

---

(*c*) *Nota.* Le gibbon commence déjà la nuance entre les singes & les babouins, en ce qu'il a des callosités sur les fesses comme les babouins, & les ongles des pieds de derriere plus pointus que ceux de l'orang-outang, qui n'a point de callosités sur les fesses, & qui a les ongles plats & arrondis comme l'homme.

babouin, quelque eſpèce intermédiaire qui ne ſoit préciſément ni l'un ni l'autre, & qui cependant participe des deux. Cette eſpèce intermédiaire exiſte en effet, & c'eſt l'animal que nous appellons *magot*; il ſe trouve placé entre nos deux définitions; il fait la nuance entre les ſinges & les babouins, il diffère des premiers, en ce qu'il a le muſeau alongé & de groſſes dents canines; il diffère des ſeconds, parce qu'il n'a réellement point de queue, quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une naiſſance de queue; il n'eſt par conſéquent ni ſinge ni babouin, & tient en même temps de la nature des deux. Cet animal qui eſt fort commun dans la haute Égypte, ainſi qu'en Barbarie, étoit connu des Anciens : les Grecs & les Latins l'ont nommé *cynocéphale*, parce que ſon muſeau reſſemble aſſez à celui d'un dogue : ainſi, pour préſenter ces animaux, voici l'ordre dans lequel on doit les ranger; *l'orang-outang* ou *pongo*, premier ſinge; le *pithèque*, ſecond ſinge; le *gibbon*, troiſième ſinge, mais difforme; le *cynocéphale* ou *magot*, quatrième ſinge ou premier babouin; le *papion*, premier babouin; le *mandrill*, ſecond babouin; l'*ouanderou*, troiſième babouin : cet ordre n'eſt ni arbitraire ni fictif, mais relatif à l'échelle même de la Nature.

Après les ſinges & les babouins, ſe trouvent les guenons; c'eſt ainſi que j'appelle, d'après notre idiome ancien, les animaux qui reſſemblent aux ſinges ou aux babouins, mais qui ont de longues queues, c'eſt-à-dire

des queues auſſi longues ou plus longues que le corps. Le mot *guenon* a eu dans ces derniers ſiècles, deux acceptions différentes de celle que nous lui donnons ici; l'on a employé ce mot guenon, généralement pour déſigner les ſinges de petite taille (*d*), & en même temps on l'a employé particulièrement pour nommer la femelle du ſinge; mais plus anciennement nous appellions ſinges ou magots les ſinges ſans queue, & guenons ou mones ceux qui avoient une longue queue: je pourrois le prouver par quelques paſſages de nos Voyageurs (*e*) des ſeizième & dix-ſeptième ſiècles. Le mot même de *guenon* ne s'éloigne pas, & peut-être a été dérivé de *kébos* ou *képos*, nom que les Grecs donnoient aux ſinges à longue queue. Ces *kébes* ou *guenons* ſont plus petites & moins fortes que

---

(*d*) Les différences des ſinges ſe prennent en françois, principalement de leur grandeur; car les grands ſont ſimplement appellés *ſinges*, ſoit qu'ils ayent une queue ou qu'ils n'en ayent point, ou ſoit qu'ils ayent le muſeau long comme un chien, ou qu'ils l'ayent court; & les ſinges qui ſont petits, ſont appellés *guenons. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, page 120.*

(*e*) Il y a au Sénégal pluſieurs eſpèces de ſinges, comme des *guenons*, avec une longue queue, & des *magots* qui n'en ont pas. *Voyage de le Maire, p. 101.* —Dans les montagnes de l'Amérique méridionale, il ſe trouve une eſpèce de *mones* que les Sauvages appellent *cacuyen*, de même grandeur que les communes, ſans autre différence, ſinon qu'elle porte barbe au menton, ... Avec ces *mones* ſe trouvent force petites bêtes jaunes nommées *ſagoins. Singularités de la France antarctique, par Thevet, p. 103.*

les babouins & les ſinges; elles ſont aiſées à diſtinguer des uns & des autres par cette différence, & ſur-tout par leur longue queue. On peut auſſi les ſéparer aiſément des makis, parce qu'elles n'ont pas le muſeau pointu, & qu'au lieu de ſix dents inciſives qu'ont les makis, elles n'en ont que quatre comme les ſinges & les babouins. Nous en connoiſſons neuf eſpèces, que nous indiquerons chacune par un nom différent, afin d'éviter toute confuſion. Ces neuf eſpèces de guenons, ſont, 1°. les macaques; 2°. les patas; 3°. les malbrouks; 4°. les mangabeys, 5°. la mone; 6°. le callitriche; 7°. le mouſtac; 8°. le talapoin; 9°. le douc. Les Anciens Grecs ne connoiſſoient que deux de ces guenons, la mone & le callitriche, qui ſont originaires de l'Arabie & des parties ſeptentrionales de l'Afrique; ils n'avoient aucune notion des autres, parce qu'elles ne ſe trouvent que dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes orientales, pays entièrement inconnus dans le temps d'Ariſtote. Ce grand Philoſophe, & les Grecs en général, étoient ſi attentifs à ne pas confondre les êtres par des noms communs & dès lors équivoques, qu'ayant appellé *pithécos* le ſinge ſans queue, ils ont nommé kébos la guenon ou ſinge à longue queue: comme ils avoient reconnu que ces animaux étoient d'eſpèces différentes, & même aſſez éloignées, ils leur avoient à chacun donné un nom propre, & ce nom étoit tiré du caractère le plus apparent; tous les ſinges & babouins qu'ils connoiſſoient, c'eſt-à-dire, le *pithèque* ou

ſinge proprement dit, le *cynocéphale* ou magot, & le *ſimia porcaria* ou papion, ont le poil d'une couleur à-peu-près uniforme; au contraire la guenon que nous appellons ici *mone*, & que les Grecs appelloient *kébos*, a le poil varié de couleurs différentes: on l'appelle même vulgairement le *ſinge varié*; c'étoit l'eſpèce de guenon la plus commune & la mieux connue du temps d'Ariſtote, & c'eſt de ce caractère qu'eſt dérivé le nom de *kébos*, qui déſigne en grec la variété dans les couleurs : ainſi tous les animaux de la claſſe des ſinges, babouins & guenons indiqués par Ariſtote, ſe réduiſent à quatre, le *pithécos*, le *cynocephalos*, le *ſimia porcaria* & le *kébos*, que nous nous croyons fondés à repréſenter aujourd'hui comme étant réellement le *pithèque* ou *ſinge* proprement dit, le magot, le papion ou babouin proprement dit, & la *mone*; par ce que non-ſeulement les caractéres particuliers que leur donne Ariſtote leur conviennent en effet, mais encore parce que les autres eſpèces que nous avons indiquées, & celles que nous indiquerons encore, devoient néceſſairement lui être inconnues puiſqu'elles ſont natives & excluſivement habitantes des terres où les Voyageurs Grecs n'avoient point encore pénétré de ſon temps.

Deux ou trois ſiècles après celui d'Ariſtote, on trouve dans les Auteurs grecs deux nouveaux noms, *callithrix & cercopithecos*, tous deux relatifs aux *guenons* ou *ſinges* à longue queue : à meſure qu'on découvroit la terre & qu'on s'avançoit vers le midi, ſoit en

Afrique, ſoit en Aſie, on trouvoit de nouveaux animaux, d'autres eſpèces de guenons; & comme la plupart de ces guenons n'avoient pas, comme le kébos, les couleurs variées, les Grecs imaginèrent de faire un nom générique *cercopithecos*, c'eſt-à-dire *ſinge à queue*, pour déſigner toutes les eſpèces de guenons ou ſinges à longue queue; & ayant remarqué parmi ces eſpèces nouvelles une guenon d'un poil verdâtre & de couleur vive, ils appellèrent cette eſpèce *callithrix*, qui ſignifie *beaupoil.* Ce callithrix ſe trouve en effet dans la partie méridionale de la Mauritanie & dans les terres voiſines du Cap-verd; c'eſt la guenon que l'on connoît vulgairement ſous le nom de ſinge verd, & comme nous rejetons dans cet ouvrage toutes les dénominations compoſées, nous lui avons conſervé ſon nom ancien, *callithrix* ou *callitriche.*

A l'égard des ſept autres eſpèces de guenons que nous avons indiquées ci-deſſus par les noms de *makaque*, *patas*, *malbrouk*, *mangabey*, *mouſtac*, *talapoin & douc*; elles étoient inconnues des Grecs & des Latins. Le makaque eſt natif de Congo; le patas du Sénégal; le mangabey, de Madagaſcar; le malbrouk, de Bengale; le mouſtac, de Guinée; le talapoin, de Siam; & le douc, de la Cochinchine. Toutes ces terres étoient également ignorées des Anciens, & nous avons eu grand ſoin de conſerver aux animaux qu'on y a trouvés, les noms propres de leur pays.

Et comme la nature eſt conſtante dans ſa

marche, qu'elle ne va jamais par sauts, & que toujours tout est gradué, nuancé, on trouve entre les babouins & les guenons, une espèce intermédiaire, comme celle du magot l'est entre les singes & les babouins : l'animal qui remplit cet intervalle, & forme cette espèce intermédiaire, ressemble beaucoup aux guenons, sur-tout aux makaques, & en même temps il a le museau fort large & la queue courte comme les babouins; ne lui connoissant point de nom, nous l'avons appellé *maimon*, pour le distinguer des autres : il se trouve à Sumatra, c'est le seul de tous ces animaux, tant babouins que guenons, dont la queue soit dégarnie de poil; & c'est par cette raison que les Auteurs qui en ont parlé, l'ont désigné par la dénomination de *singe à queue de cochon*, *ou de singe à queue de rat.*

Voilà les animaux de l'ancien continent, auxquels on a donné le nom commun de singe, quoiqu'ils soient non-seulement d'espèces éloignées, mais même de genres assez différens; & ce qui a mis le comble à l'erreur & à la confusion, c'est qu'on a donné ces mêmes noms de singe, de cynocéphale, de *kébe* & de *cercopithèque*, noms faits il y a quinze cents ans par les Grecs, à des animaux d'un nouveau monde, qu'on n'a découverts que depuis deux ou trois siècles. On ne se doutoit pas qu'il n'existoit dans les parties méridionales de ce nouveau continent, aucun des animaux de l'Afrique & des Indes orientales. On a trouvé en Amérique des bêtes avec des mains & des doigts; ce rapport

port ſeul a ſuffi pour qu'on les ait appellées *ſinges*; ſans faire attention que pour transférer un nom, il faut au moins que le genre ſoit le même, & que pour l'appliquer juſte, il faut encore que l'eſpèce ſoit identique; or ces animaux d'Amérique, dont nous ferons deux claſſes ſous les noms de *ſapajous* & de *ſagoins*, ſont très différens de tous les ſinges de l'Aſie & de l'Afrique; & de la même manière qu'il ne ſe trouve dans le nouveau continent ni ſinges, ni babouins, ni guenons, il n'exiſte auſſi ni ſapajous, ni ſagoins dans l'ancien. Quoique nous ayons déjà poſé ces faits en général dans notre diſcours ſur les animaux des deux continens, nous pouvons les prouver ici d'une manière plus particulière, & démontrer que de dix-ſept eſpèces auquelles on peut réduire tous les animaux appellés *ſinges* dans l'ancien continent, & de douze ou treize auxquelles on a transféré ce nom dans le nouveau, aucune n'eſt la même ni ne ſe trouve également dans les deux : car ſur ces dix-ſept eſpèces de l'ancien continent, il faut d'abord retrancher les trois ou quatre ſinges, qui ne ſe trouvent certainement point en Amérique, & auxquels les ſapajous & les ſagoins ne reſſemblent point du tout: 2°. il faut en retrancher les trois ou quatre babouins, qui ſont beaucoup plus gros que les ſagoins ou les ſapajous, & qui ſont auſſi d'une figure très différente : il ne reſte donc que les neuf guenons auxquelles on puiſſe les comparer. Or toutes les guenons ont, auſſi-bien que les ſinges & les babouins, des ca-

ractères généraux & particuliers qui les séparent en entier des ſapajous & des ſagoins ; le premier de ces caractères eſt d'avoir les feſſes pelées & des callosités naturelles & inhérentes à ces parties ; le ſecond, c'eſt d'avoir des abajoues, c'eſt-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens ; & le troiſième, d'avoir la cloiſon des narines étroite, & ces mêmes narines ouvertes au-deſſous du nez comme celles de l'homme. Les ſapajous & les ſagoins n'ont aucun de ces caractères ; ils ont tous la cloiſon des narines fort épaiſſe, les narines ouvertes ſur les côtés du nez & non pas en deſſous ; ils ont du poil ſur les feſſes, & point de callosités ; ils n'ont point d'abajoues. Ils diffèrent donc des guenons, non-ſeulement par l'eſpèce, mais même par le genre, puiſqu'ils n'ont aucun des caractères généraux qui leur ſont communs à toutes ; & cette différence dans le genre en ſuppoſe néceſſairement de bien plus grandes dans les eſpèces, & démontre qu'elles ſont très éloignées.

C'eſt donc mal-à-propos que l'on a donné le nom de *ſinge* & de *guenon* aux *ſapajous* & aux *ſagoins* : il falloit leur conſerver leurs noms, &, au lieu de les aſſocier aux ſinges, commencer par les comparer entr'eux : ces deux familles diffèrent l'une de l'autre par un caractère remarquable ; tous les ſapajous ſe ſervent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour ſaiſir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main ; les ſagoins au contraire ne peuvent ſe ſervir

de leur queue pour cet uſage; leur face, leurs oreilles, leur poil ſont auſſi différens : on peut donc en faire aiſément deux genres diſtincts & ſéparés.

Sans nous ſervir de dénominations qui ne peuvent s'appliquer qu'aux ſinges, aux babouins & aux guenons; ſans employer des noms qui leur appartiennent & qu'on ne doit pas donner à d'autres, nous avons tâché d'indiquer tous les ſapajous & tous les ſagoins par les noms propres qu'ils ont dans leur pays natal. Nous connoiſſons ſix ou ſept eſpèces de ſapajous & ſix eſpèces de ſagoins, dont la plupart ont des variétés; nous en donnerons l'hiſtoire & la deſcription dans ce volume; nous avons recherché leurs noms avec le plus grand ſoin dans tous les Auteurs, & ſur-tout dans les Voyageurs qui les ont indiqués les premiers. En général, lorſque nous n'avons pu ſavoir le nom que chacun porte dans ſon pays, nous avons cru devoir le tirer de la nature même de l'animal, c'eſt-à-dire, d'un caractère qui ſeul fût ſuffiſant pour le faire reconnoître & diſtinguer de tous les autres. L'on verra dans chaque article les raiſons qui nous ont fait adopter ces noms.

Et à l'égard des variétés, leſquelles dans la claſſe entière de ces animaux ſont peut-être plus nombreuſes que les eſpèces, on les trouvera auſſi très ſoigneuſement comparées à chacune de leurs eſpèces propres. Nous connoiſſons & nous avons eu, la plupart vivans, quarante de ces animaux plus ou moins différens entr'eux ; il nous a paru

qu'on devoit les réduire à trente espèces; savoir, trois singes, une intermédiaire entre les singes & les babouins, trois babouins, une intermédiaire entre les babouins & les guenons; neuf guenons, sept sapajous & six sagoins; & que tous les autres ne doivent, au moins pour la plupart, être considérés que comme des variétés; mais comme nous ne sommes pas absolument certains que quelques-unes de ces variétés ne puissent être en effet des espèces distinctes, nous tâcherons de leur donner aussi des noms qui ne seront que précaires, supposé que ce ne soient que des variétés, & qui pourront devenir propres & spécifiques, si ce sont réellement des espèces distinctes & séparées.

A l'occasion de toutes ces bêtes, dont quelques-unes ressemblent si fort à l'homme, considérons pour un instant les animaux de la terre sous un nouveau point de vue: c'est sans raison suffisante qu'on leur a donné généralement à tous le nom de quadrupèdes. Si les exceptions n'étoient qu'en petit nombre, nous n'attaquerions pas l'application de cette dénomination: nous avons dit, & nous savons que nos définitions, nos noms, quelque généraux qu'ils puissent être, ne comprennent jamais tout; qu'il existe toujours des êtres en-deçà ou au-delà; qu'il s'en trouve de mitoyens; que plusieurs, quoique placés en apparence au milieu des autres, ne laissent pas d'échapper à la liste; que le nom général qu'on voudroit leur imposer est une formule incomplète, une somme dont souvent ils ne sont

pas partie ; parce que la Nature ne doit jamais être préſentée que par unités & non par aggrégats, parce que l'homme n'a imaginé les noms généraux que pour aider à ſa mémoire, & tâcher de ſuppléer à la trop petite capacité de ſon entendement ; parce qu'enſuite il en a fait abus en regardant ce nom général, comme quelque choſe de réel ; parce qu'enfin il a voulu y rappeller des êtres, & même des claſſes d'êtres, qui demandoient un autre nom ; je puis en donner & l'exemple & la preuve, ſans ſortir de l'ordre des quadrupèdes, qui de tous les animaux ſont ceux que l'homme connoît le mieux, & auxquels il étoit par conſéquent en état de donner les dénominations les plus préciſes.

Le nom de quadrupèdes ſuppoſe que l'animal ait *quatre pieds* ; s'il manque de deux pieds comme le lamantin, il n'eſt plus quadrupède ; s'il a des bras & des mains comme le ſinge, il n'eſt plus quadrupède ; s'il a des ailes comme la chauve-ſouris, il n'eſt plus quadrupède, & l'on fait abus de cette dénomination générale lorſqu'on l'applique à ces animaux. Pour qu'il y ait de la préciſion dans les mots, il faut de la vérité dans les idées qu'ils repréſentent. Faiſons pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds, & alors nous dirons avec vérité & préciſion, que l'homme eſt le ſeul qui ſoit bimane & bipède, parce qu'il eſt le ſeul qui ait deux mains & deux pieds ; que le lamantin n'eſt que bimane ; que la chauve-ſouris n'eſt que bipède ; & que le ſinge eſt quadrumane. Maintenant appli-

quons ces nouvelles dénominations générales à tous les êtres particuliers, auxquels elles conviennent; car c'est ainsi qu'il faut toujours voir la Nature : nous trouverons que sur environ deux cents espèces d'animaux qui peuplent la surface de la terre, & auxquels on a donné le nom commun de *quadrupède*, il y a d'abord trente-cinq espèces de singes, babouins, guenons, sapajous, sagoins & makis, qu'on doit en retrancher, parcequ'ils sont quadrumanes; qu'à ces trente-cinq espèces, il faut ajouter celles du loris, du sarigue, de la marmose, du cayopollin, du tarsier, du phalanger, &c. qui sont aussi quadrumanes comme les singes, guenons, sapajous & sagoins : que par conséquent la liste des quadrumanes étant au moins de quarante espèces (*f*), le nombre réel des quadrupèdes est déjà réduit d'un cinquième : qu'ensuite ôtant douze ou quinze espèces de bipèdes, savoir, les chauve-souris & les roussettes, dont les pieds de devant sont plutôt des ailes que des pieds; & en retranchant aussi trois ou quatre gerboises qui ne peuvent marcher que sur les pieds de derrière, parce que ceux de devant sont trop courts; en ôtant encore le lamantin qui n'a point de pieds de derrière, les mor-

---

(*f*) *Nota*. Nous ne disons pas trop, en ne comptant que quarante espèces dans la liste des quadrumanes; car il y a dans les guenons, sapajous, sagoins, sarigues, &c. plusieurs variétés qui pourroient bien être des espèces réellement distinctes.

ſes, le dugon, & les phoques auxquels ils ſont inutiles, ce nombre des quadrupèdes ſe trouvera diminué de preſque un tiers; & ſi on vouloit encore en ſouſtraire les animaux qui ſe ſervent des pieds de devant comme de mains, tels que les ours, les marmottes, les coatis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres, la dénomination de quadrupède paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux : & en effet, les vrais quadrupèdes ſont les ſolipèdes & les pieds-fourchus; dès qu'on deſcend à la claſſe des fiſſipèdes, on trouve des quadrumanes ou des quadrupèdes ambigus, qui ſe ſervent de leurs pieds de devant comme de mains, & qui doivent être ſéparés ou diſtingués des autres. Il y a trois eſpèces de ſolipèdes, le cheval, le zèbre & l'âne; en y ajoutant l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chameau, dont les pieds quoique terminés par des ongles, ſont ſolides, & ne leur ſervent qu'à marcher, l'on a déjà ſept eſpèces auxquelles le nom de quadrupède convient parfaitement; il y a un beaucoup plus grand nombre de pieds-fourchus que de ſolipèdes : les bœufs, les béliers, les chèvres, les gazelles, les bubales, les chevrotains, le lama, la vigogne, la giraffe, l'élan, le renne, les cerfs, les daims, les chevreuils, &c. ſont tous des pieds-fourchus & compoſent en tout un nombre d'environ quarante eſpèces: ainſi voilà déjà cinquante animaux, c'eſt-à-dire dix ſolipèdes, & quarante pieds-fourchus, auxquels le nom de quadrupède a été bien appliqué;

dans les fissipèdes, le lion, le tigre, les panthères, le léopard, les lynx, le chat, le loup, le chien, le renard, l'hyæne, les civettes, le blaireau, les fouines, les belettes, les furets, les porcs-épics, les hérissons, les tatous, les fourmillers & les cochons, qui font la nuance entre les fissipédes & les pieds-fourchus, forment un nombre de plus de quarante autres espèces, auxquelles le nom de quadrupède convient aussi dans toute la rigueur de l'acception; parce que quoiqu'ils ayent le pied de devant divisé en quatre ou cinq doigts, ils ne s'en servent jamais comme de main: mais tous les autres fissipèdes, qui se servent de leurs pieds de devant pour saisir & porter à leur gueule, ne sont pas de purs quadrupédes; ces espèces, qui sont aussi au nombre de quarante, sont une classe intermédiaire entre les quadrupèdes & les quadrumanes, & ne sont précisément ni des uns ni des autres: il y a donc dans le réel plus d'un quart des animaux auxquels le nom de quadrupède disconvient, & plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute l'étendue de son acception.

Les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme & les quadrupèdes; les bimanes sont un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées (*g*); les bipèdes avec des

(*g*) *Nota.* Dans cette phrase & dans toutes les autres semblables, je n'entends parler que de l'homme

ailes

ailes font la nuance des quadrupèdes aux oiseaux & les fissipèdes qui se servent de leurs pieds comme de mains, remplissent tous les dégrés qui se trouvent entre les quadrumanes & les quadrupèdes : mais c'est nous arrêter assez sur cette vue ; quelqu'utile qu'elle puisse être pour la connoissance distincte des animaux, elle l'est encore plus par l'exemple, & par la nouvelle preuve qu'elle nous donne, qu'il n'y a aucune de nos définitions qui soit précise, aucun de nos termes généraux qui soit exact, lorsqu'on vient à les appliquer en particulier aux choses ou aux êtres qu'ils représentent.

Mais par quelle raison ces termes généraux, qui paroissent être le chef-d'œuvre de la pensée, sont-ils si défectueux ? pourquoi ces définitions qui semblent n'être que les purs résultats de la combinaison des êtres, sont-elles si fautives dans l'application ? est-ce erreur nécessaire, défaut de rectitude dans l'esprit humain ? ou plutôt n'est-ce pas simple incapacité, pure inpuissance de combiner & même de voir à la fois un grand nombre de choses ? Comparons les œuvres de la Nature aux ouvrages de l'homme, cherchons comment tous deux opèrent, & voyons si l'esprit, quelqu'actif, quelqu'étendu qu'il soit, peut aller de pair & suivre la même marche, sans se perdre lui-même ou dans l'immensité de l'espace, ou dans les té-

---

physique, c'est-à-dire, de la forme du corps de l'homme, comparée à la forme du corps des animaux.

nèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaison des êtres. Que l'homme dirige la marche de son esprit sur un objet quelconque : s'il voit juste, il prend la ligne droite, parcourt le moins d'espace & emploie le moins de temps possible pour atteindre à son but; combien ne lui faut-il pas déjà de réflexions & de combinaisons pour ne pas entrer dans les lignes obliques, pour éviter les fausses routes, les culs-de-sacs, les chemins creux qui tous se présentent les premiers, & en si grand nombre, que le choix du vrai sentier suppose la plus grande justesse de discernement; cela cependant est possible, c'est-à-dire, n'est pas au-dessus des forces d'un bon esprit, il peut marcher droit sur sa ligne & sans s'écarter; voilà sa manière d'aller la plus sûre & la plus ferme : mais il va sur une ligne pour arriver à un point; & s'il veut saisir un autre point, il ne peut l'atteindre que par une autre ligne : la trame de ces idées est un fil délié, qui s'étend en longueur sans autres dimensions, la Nature au contraire ne fait pas un seul pas qui ne soit en tout sens; en marchant en avant, elle s'étend à côté & s'élève au-dessus; elle parcourt & remplit à la fois les trois dimensions; & tandis que l'homme n'atteint qu'un point, elle arrive au solide, en embrasse le volume & pénètre la masse dans toutes leurs parties. Que font nos Phidias lorsqu'ils donnent une forme à la matière brute ? à force d'art & de temps ils parviennent à faire une surface qui représente exactement les dehors de l'objet

qu'ils se sont proposé : chaque point de cette surface qu'ils ont créée, leur a coûté mille combinaisons ; leur génie a marché droit sur autant de lignes qu'il y a de traits dans leur figure ; le moindre écart l'auroit déformée : ce marbre si parfait qu'il semble respirer, n'est donc qu'une multitude de points auxquels l'Artiste n'est arrivé qu'avec peine & successivement ; parce que l'esprit humain ne saisissant à la fois qu'une seule dimension, & nos sens ne s'appliquant qu'aux surfaces, nous ne pouvons pénétrer la matière & ne savons que l'effleurer : la Nature au contraire sait la brasser & la remuer à fond : elle produit ses formes par des actes presqu'instantanés ; elle les développe en les étendant à la fois dans les trois dimensions ; en même temps que son mouvement atteint à la surface, les forces pénétrantes dont elle est animée, opèrent à l'intérieur ; chaque molécule est pénétrée ; le plus petit atome, dès qu'elle veut l'employer, est forcé d'obéir ; elle agit donc en tout sens ; elle travaille en avant, en arrière, en bas, en haut, à droite, à gauche, de tous côtés à la fois, & par conséquent elle embrasse non-seulement la surface, mais le volume, la masse & le solide entier dans toutes ses parties : aussi quelle différence dans le produit ! quelle comparaison de la statue au corps organisé ! mais aussi quelle inégalité dans la puissance, quelle disproportion dans les instrumens ! L'homme ne peut employer que la force qu'il a ; borné à une petite quantité de mouvemens qu'il ne peut communiquer que par

la voie de l'impulſion, il ne peut agir que ſur les ſurfaces, puiſqu'en général la force d'impulſion ne ſe tranſmet que par le contact des ſuperficies; il ne voit, il ne touche donc que la ſurface des corps; & lorſque pour tâcher de les mieux connoître, il les ouvre, les diviſe & les ſépare, il ne voit & ne touche encore que des ſurfaces: pour pénétrer l'intérieur, il lui faudroit une partie de cette force qui agit ſur la maſſe, qui fait la peſanteur & qui eſt le principal inſtrument de la Nature; ſi l'homme pouvoit diſpoſer de cette force pénétrante, comme il diſpoſe de celle d'impulſion, ſi ſeulement il avoit un ſens qui y fût relatif, il verroit le fond de la matière; il pourroit l'arranger en petit, comme la Nature la travaille en grand: c'eſt donc faute d'inſtrumens, que l'art de l'homme ne peut approcher de celui de la Nature; ſes figures, ſes reliefs, ſes tableaux, ſes deſſins ne ſont que des ſurfaces ou des imitations de ſurfaces, parce que les images qu'il reçoit par ſes ſens ſont toutes ſuperficielles, & qu'il n'a nul moyen de leur donner du corps.

Ce qui eſt vrai pour les arts, l'eſt auſſi pour les ſciences; ſeulement elles ſont moins bornées, parce que l'eſprit eſt leur ſeul inſtrument, parce que dans les arts il eſt ſubordonné aux ſens, & que dans les ſciences il leur commande, d'autant qu'il s'agit de connoître & non pas d'opérer, de comparer & non pas d'imiter: or l'eſprit, quoique reſſerré par les ſens, quoique ſouvent abuſé par leurs faux rapports, n'en eſt ni moins pur

ni moins actif; l'homme qui a voulu savoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs, il les a traités comme des organes mécaniques, des instrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier & juger de leurs effets: marchant ensuite la balance à la main & le compas de l'autre, il a mesuré & le temps & l'espace : il a reconnu tous les dehors de la Nature, & ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les sens, il l'a deviné par comparaison & jugé par analogie; il a trouvé qu'il existoit dans la matière une force générale, différente de celle d'impulsion, une force qui ne tombe point sous nos sens, & dont par conséquent nous ne pouvons disposer, mais que la Nature emploie comme son agent universel; il a démontré que cette force appartenoit à toute matière également, c'est-à-dire, proportionnellement à sa masse ou quantité réelle; que cette force ou plutôt son action s'étendoit à des distances immenses, en décroissant comme les espaces augmentent. Ensuite tournant ses vues sur les êtres vivans, il a vu que la chaleur étoit une autre force nécessaire à leur production; que la lumière étoit une matière vive, douée d'une élasticité & d'une activité sans bornes; que la formation & le développement des êtres organisés se font par le concours de toutes ces forces réunies; que l'extension, l'accroissement des corps vivans ou végétans suit exactement les loix de la force attractive, & s'opère en effet en augmentant à la fois dans les trois dimensions; qu'un moule une fois formé doit, par

ces même loix d'affinité, en produire d'autres tout semblables, & ceux-ci d'autres encore sans aucune altération de la forme primitive. Combinant ensuite ces caractères communs, ces attributs égaux de la Nature vivante & végétante, il a reconnu qu'il existoit & dans l'une & dans l'autre, un fonds inépuisable & toujours reversible de substance organique & vivante, substance aussi réelle, aussi durable que la matière brute; substance permanente à jamais dans son état de vie, comme l'autre dans son état de mort; substance universellement répandue, qui, passant des végétaux aux animaux par la voie de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par celle de la putréfaction, circule incessamment pour animer les êtres: il a vu que ces molécules organiques vivantes existoient dans tous les corps organisés, qu'elles y étoient combinées en plus ou moins grande quantité avec la matière morte, plus abondantes dans les animaux où tout est plein de vie, plus rares dans les végétaux où le mort domine & le vivant paroît éteint, où l'organique surchargé par le brut, n'a plus ni mouvement progressif, ni sentiment, ni chaleur, ni vie, & ne se manifeste que par le développement & la reproduction; & réfléchissant sur la manière dont l'un & l'autre s'opèrent, il a reconnu que chaque être vivant est un moule auquel s'assimilent les substances dont il se nourrit; que c'est par cette assimilation que se fait l'accroissement du corps; que son développement n'est pas une simple augmentation du

volume, mais une extenſion dans toutes les dimenſions, une pénétration de matière nouvelle dans toutes les parties de la maſſe ; que ces parties augmentant proportionnellement au tout, & le tout proportionnellement aux parties, la forme ſe conſerve & demeure toujours la même juſqu'à ſon développement entier ; qu'enfin le corps ayant acquis toute ſon étendue, la même matière juſqu'alors employée à ſon accroiſſement eſt dès-lors renvoyée, comme ſuperflue, de toutes les parties auxquelles elle s'étoit aſſimilée, & qu'en ſe réuniſſant dans un point commun, elle y forme un nouvel être ſemblable au premier, qui n'en diffère que du petit au grand, & qui n'a beſoin pour le repréſenter, que d'atteindre aux mêmes dimenſions en ſe développant à ſon tour par la même voie de la nutrition. Il a reconnu que l'homme, le quadrupède, le cétacée, l'oiſeau, le reptile, l'inſecte, l'arbre, la plante, l'herbe, ſe nourriſſent, ſe développent & ſe reproduiſent par cette même loi, & que ſi la manière dont s'exécutent leur nutrition & leur génération paroît ſi différente, c'eſt que, quoique dépendante d'une cauſe générale & commune, elle ne peut s'exercer en particulier que d'une façon relative à la forme de chaque eſpèce d'êtres ; & chemin faiſant (car il a fallu des ſiècles à l'eſprit humain pour arriver à ces grandes vérités, deſquelles toutes les autres dépendent), il n'a ceſſé de comparer les êtres ; il leur a donné des noms particuliers pour les diſtinguer les uns des autres, & des

noms généraux pour les réunir ſous un même point de vue ; prenant ſon corps pour le module phyſique de tous les êtres vivans, & les ayant meſurés, ſondés, comparés dans toutes leurs parties, il a vu que la forme de tout ce qui reſpire eſt à-peu-près la même; qu'en diſſéquant le ſinge, on pouvoit donner l'anatomie de l'homme; qu'en prenant un autre animal, on trouvoit toujours le même fonds d'organiſation, les mêmes ſens, les mêmes viſcères, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les ſolides; il a trouvé dans tous, un cœur, des veines & des artères; dans tous, les mêmes organes de circulation, de reſpiration, de digeſtion, de nutrition, d'excrétion; dans tous, une charpente ſolide composée des mêmes pièces à-peu-près aſſemblées de la même manière; & ce plan toujours le même, toujours ſuivi de l'homme au ſinge, du ſinge aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacées, aux oiſeaux, aux poiſſons, aux reptiles; ce plan, dis-je, bien ſaiſi par l'eſprit humain, eſt un exemplaire fidèle de la Nature vivante, & la vue la plus ſimple & la plus générale ſous laquelle on puiſſe la conſidérer : & lorſqu'on veut l'étendre & paſſer de ce qui vit à ce qui végète, on voit ce plan qui d'abord n'avoit varié que par nuances, ſe déformer par degrés, des reptiles aux inſectes, des inſectes aux vers, des vers aux zoophytes, des zoophytes aux plantes; & quoiqu'altéré dans toutes ſes parties extérieures, conſerver néanmoins le même fonds, le même ca-

ractère dont les traits principaux ſont la nutrition, le développement & la reproduction ; traits généraux & communs à toute ſubſtance organiſée, traits éternels & divins que le temps, loin d'effacer ou de détruire, ne fait que renouveler & rendre plus évidens.

Si de ce grand tableau des reſſemblances, dans lequel l'Univers vivant ſe préſente comme ne faiſant qu'une même famille, nous paſſons à celui des différences, où chaque eſpèce réclame une place iſolée & doit avoir ſon portrait à part ; on reconnoîtra qu'à l'exception de quelques eſpèces majeures, telles que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre, le lion, qui doivent avoir leur cadre, tous les autres ſemblent ſe réunir avec leurs voiſins & former des groupes de ſimilitudes dégradées des genres que nos Nomenclateurs ont préſentés par un lacis de figures dont les unes ſe tiennent par les pieds, les autres par les dents, par les cornes, par le poil & par d'autres rapports encore plus petits. Et ceux même dont la forme nous paroît la plus parfaite, c'eſt-à-dire la plus approchante de la nôtre, les ſinges, ſe préſentent enſemble & demandent déjà des yeux attentifs pour être diſtingués les uns des autres, parce que c'eſt moins à la forme qu'à la grandeur qu'eſt attaché le privilége de l'eſpèce iſolée, & que l'homme lui-même, quoique d'eſpèce unique, infiniment différente de toutes celles des animaux, n'étant que d'une grandeur médiocre, eſt moins iſolé & a plus de voiſins que

les grands animaux. On verra dans l'histoire de l'orang-outang, que si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des singes ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, & parce qu'il diffère moins de l'homme pour le corps, qu'il ne diffère des autres animaux auxquels on a donné le même nom de singe.

L'ame, la pensée, la parole ne dépendent donc pas de la forme ou de l'organisation du corps; rien ne prouve mieux que c'est un don particulier, & fait à l'homme seul, puisque l'orang-outang qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau & la langue entièrement semblables à l'homme, puisqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens, toutes les actions humaines, & que cependant il ne fait aucun acte de l'homme. C'est peut-être faute d'éducation; c'est encore faute d'équité dans votre jugement; vous comparez, dira-t-on, fort injustement le singe des bois avec l'homme des villes: c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un & l'autre; & a-t-on une idée juste de l'homme dans l'état de pure nature? La tête couverte de cheveux hérissés, ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue barbe, surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur & leur saillie raccourcissent le front, & lui font perdre son caractère au-

guſte, & non-ſeulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent & les arrondiſſent comme ceux des animaux; les lèvres épaiſſes & avancées; le nez aplati; le regard ſtupide ou farouche; les oreilles, le corps & les membres velus; la peau dure comme un cuir noir ou tanné; les ongles longs, épais & crochus, une ſemelle calleuſe en forme de cornes ſous la plante des pieds: & pour attributs du ſexe, des mamelles longues & molles, la peau du ventre pendante juſque ſur les genoux; les enfans ſe vautrant dans l'ordure & ſe traînant à quatre; le pere & la mere aſſis ſur leurs talons, tout hideux, tout couverts d'une craſſe empeſtée. Et cette eſquiſſe tirée d'après le ſauvage Hottentot, eſt encore un portrait flatté; car il y a plus loin de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous: chargez donc encore le tableau ſi vous voulez comparer le ſinge à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organiſation, les convenances de tempérament, l'appétit véhément des ſinges mâles pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux ſexes; l'écoulement périodique dans les femelles, & les mélanges forcés ou volontaires des Négreſſes aux ſinges, dont le produit eſt rentré dans l'une ou l'autre eſpèce; & voyez, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas la même, combien l'intervalle qui les ſépare eſt difficile à ſaiſir.

Je l'avoue, ſi l'on ne devoit juger que par la forme, l'eſpèce du ſinge pourroit être priſe pour une variété dans l'eſpèce humai-

ne : le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle abſolument différent de celui de l'animal ; il a compris ſa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général ; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle ſemblable à celle du ſinge, il a pénétré ce corps animal de ſon ſouffle divin : s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au ſinge, mais à l'eſpèce la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organiſé, cette eſpèce ſeroit bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée par l'eſprit, elle eût primé ſur les autres, elle eût penſé, elle eût parlé : quelque reſſemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le ſinge, l'intervalle qui les ſépare eſt immenſe, puiſqu'à l'intérieur il eſt rempli par la penſée & au dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organiſation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme ? le défaut eſt certainement dans les organes matériels, puiſque l'imbécille a ſon ame comme un autre : or puiſque d'homme à homme, où tout eſt entièrement conforme & parfaitement ſemblable, une différence ſi petite qu'on ne peut la ſaiſir, ſuffit pour détruire la penſée ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne ſoit jamais née dans le ſinge qui n'en a pas le principe ?

L'ame en général a ſon action propre & indépendante de la matière ; mais comme il a plu à ſon divin Auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ſes actes particuliers

dépend de la conſtitution des organes matériels : & cette dépendance eſt non-ſeulement prouvée par l'exemple de l'imbécille, mais même démontrée par ceux du malade en délire, de l'homme en ſanté qui dort, de l'enfant nouveau-né qui ne penſe pas encore, & du vieillard décrépit qui ne penſe plus : il ſemble même que l'effet principal de l'éducation ſoit moins d'inſtruire l'ame ou de perfectionner ſes opérations ſpirituelles, que de modifier les organes matériels, & de leur procurer l'état le plus favorable à l'exercice du principe penſant : or il y a deux éducations qui me paroiſſent devoir être ſoigneuſement diſtinguées, parce que leurs produits ſont fort différens ; l'éducation de l'individu qui eſt commune à l'homme & aux animaux, & l'éducation de l'eſpèce qui n'appartient qu'à l'homme. Un jeune animal tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques ſemaines d'âge à faire tout ce que ſes peres & meres font ; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naiſſant il eſt ſans comparaiſon beaucoup moins avancé, moins fort & moins formé que ne le ſont les petits animaux ; il l'eſt même ſi peu, que dans ce premier temps il eſt nul pour l'eſprit relativement à ce qu'il doit être un jour. L'enfant eſt donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle ; mais par cette raiſon même il devient ſuſceptible de celle de l'eſpèce ; les ſecours multipliés, les ſoins continuels qu'exige pendant long-temps ſon état de foibleſſe, entretiennent, augmentent l'attachement des

peres & meres; & en ſoignant le corps ils cultivent l'eſprit; le temps qu'il faut au premier pour ſe fortifier, tourne au profit du ſecond; le commun des animaux eſt plus avancé pour les facultés du corps à deux mois, que l'enfant ne peut l'être à deux ans : il y a donc douze fois plus de temps employé à ſa première éducation, ſans compter les fruits de celle qui ſuit, ſans conſidèrer que les animaux ſe détachent de leurs petits, dès qu'ils les voient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes; que dès-lors ils ſe ſéparent & bientôt ne ſe connoiſſent plus; en ſorte que tout attachement, toute éducation ceſſent de très bonne heure, & dès le moment où les ſecours ne ſont plus néceſſaires; or ce temps d'éducation étant ſi court, le produit ne peut en être que très petit, & il eſt même étonnant que les animaux acquièrent en deux mois tout ce qui leur eſt néceſſaire pour l'uſage du reſte de la vie; & ſi nous ſuppoſions qu'un enfant dans ce même petit temps devînt aſſez formé, aſſez fort de corps, pour quitter ſes parens & s'en ſéparer ſans beſoin, ſans retour, y auroit-il une différence apparente & ſenſible entre cet enfant & l'animal? quelque ſpirituels que fuſſent les parens, auroient-ils pu dans ce court eſpace de temps préparer, modifier ſes organes, & établir la moindre communication de penſées entre leur ame & la ſienne? pourroient-ils éveiller ſa mémoire, ni la toucher par des actes aſſez ſouvent réitérés pour y faire impreſſion? pourroient-ils même exercer ou dégour-

dir l'organe de la parole ? il faut, avant que l'enfant prononce un ſeul mot, que ſon oreille ſoit mille & mille fois frapée du même ſon ; & avant qu'il ne puiſſe l'appliquer & le prononcer à propos, il faut encore mille & mille fois lui préſenter la même combinaiſon du mot & de l'objet auquel il a rapport : l'éducation, qui ſeule peut développer ſon ame, veut donc être ſuivie long-temps & toujours ſoutenue ; ſi elle ceſſoit, je ne dis pas à deux mois comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'ame de l'enfant qui n'auroit rien reçu ſeroit ſans exercice, & faute de mouvement communiqué demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes empêche que rien ne ſoit tranſmis ; & à plus forte raiſon, ſi l'enfant étoit né dans l'état de pure nature, s'il n'avoit pour inſtituteur que ſa mere hottentote, & qu'à deux mois d'âge il fût aſſez formé de corps pour ſe paſſer de ſes ſoins & s'en ſéparer pour toujours, cet enfant ne ſeroit-il pas au-deſſous de l'imbécille, & quant à l'extérieur tout à-fait de pair avec les animaux ? Mais dans ce même état de nature la première éducation, l'éducation de néceſſité exige autant de temps que dans l'état civil ; parce que dans tous deux l'enfant eſt également foible, également lent à croître ; que par conſéquent il a beſoin de ſecours pendant un temps égal ; qu'enfin il périroit s'il étoit abandonné avant l'âge de trois ans. Or cette habitude néceſſaire, continuelle & commune entre la mere & l'enfant pendant un ſi long-temps, ſuf-

fit pour qu'elle lui communique tout ce qu'elle posséde ; & quand on voudroit supposer faussement que cette mere dans l'état de nature ne posséde rien, pas même la parole, cette longue habitude avec son enfant ne suffiroit-elle pas pour faire naître une langue ? Ainsi cet état de pure nature où l'on suppose l'homme sans pensée, sans parole, est un état idéal, imaginaire, qui n'a jamais existé ; la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant, produit la société au milieu du désert ; la famille s'entend & par signes & par sons ; & ce premier rayon d'intelligence, entretenu, cultivé, communiqué, a fait ensuite éclore tous les germes de la pensée : comme l'habitude n'a pu s'exercer, se soutenir si long-temps sans produire des signes mutuels & des sons réciproques, ces signes ou ces sons toujours répétés & gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant deviennent des expressions constantes ; quelque courte qu'en soit la liste, c'est une langue qui deviendra bientôt plus étendue, si la famille augmente, & qui toujours suivra dans sa marche tous les progrès de la société. Dès qu'elle commence à se former, l'éducation de l'enfant n'est plus une éducation purement individuelle, puisque ses parens lui communiquent non-seulement ce qu'ils tiennent de la Nature, mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux & de la société dont ils sont partie ; ce n'est plus une communication faite par des individus isolés qui, comme dans les animaux, se borneroit à transmettre leurs simples facultés;

cultés ; c'est une institution à laquelle l'espèce entière a part, & dont le produit fait la base & le lien de la société.

Parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe pensant, ceux dont l'éducation est la plus longue sont aussi ceux qui paroissent avoir le plus d'intelligence ; l'éléphant, qui de tous est le plus long-temps à croître, & qui a besoin des secours de sa mere pendant toute la première année, est aussi le plus intelligent de tous : le cochon d'Inde, auquel il ne faut que trois semaines d'âge pour prendre tout son accroissement & se trouver en état d'engendrer, est peut-être par cette seule raison l'un des plus stupides ; & à l'égard du singe, dont il s'agit ici de décider la nature, quelque ressemblant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins une si forte teinture d'animalité qu'elle se reconnoît dès le moment de la naissance ; car il est à proportion plus fort & plus formé que l'enfant, il croît beaucoup plus vîte, les secours de la mere ne lui sont nécessaires que pendant les premiers mois, il ne reçoit qu'une éducation purement individuelle, & par conséquent aussi stérile que celle des autres animaux.

Il est donc animal, & malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent ; c'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle qu'est appuyé le préjugé de la grande opinion qu'on s'est formée des facultés du

singe; il nous ressemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il doit donc non-seulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faisons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeller *humaines*, sont relatives à la société; qu'elles dépendent d'abord de l'ame & ensuite de l'éducation dont le principe physique est la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant; que dans le singe cette habitude est fort courte, qu'il ne reçoit comme les autres animaux qu'une éducation purement individuelle, & qu'il n'est pas même susceptible de celle de l'espèce: par conséquent il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puisqu'aucune de ses actions n'a le même principe ni la même fin. Et à l'égard de l'imitation qui paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'espèce du singe, & que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut, avant de décider, examiner si cette imitation est libre ou forcée. Le singe nous imite-t-il, parce qu'il le veut, ou bien parce que sans le vouloir il le peut? j'en appelle sur cela volontiers à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, & je suis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation: le singe ayant des bras & des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous; la similitude des membres & des organes produit nécessairement des mouvemens & quelquefois même des suites de mouvemens qui

reſſemblent aux nôtres ; étant conformé comme l'homme, le ſinge ne peut que ſe mouvoir comme lui ; mais ſe mouvoir de même n'eſt pas agir pour imiter : qu'on donne à deux corps bruts la même impulſion ; qu'on conſtruiſe deux pendules, deux machines pareilles, elles ſe mouvront de même, & l'on auroit tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne ſe meuvent ainſi que pour s'imiter ; il en eſt de même du ſinge relativement au corps de l'homme, ce ſont deux machines conſtruites, organiſées de même, qui par néceſſité de nature ſe meuvent à très peu près de la même façon : néanmoins parité n'eſt pas imitation, l'une gît dans la manière & l'autre n'exiſte que par l'eſprit ; l'imitation ſuppoſe le deſſein d'imiter ; le ſinge eſt incapable de former ce deſſein, qui demande une ſuite de penſées, & par cette raiſon l'homme peut, s'il le veut, imiter le ſinge, & le ſinge ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité qui n'eſt que le phyſique de l'imitation, n'eſt pas auſſi complète ici que la ſimilitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat ; le ſinge reſſemble plus à l'homme par le corps & les membres que par l'uſage qu'il en fait ; en l'obſervant avec quelque attention on s'appercevra aiſément que tous ſes mouvemens ſont bruſques, intermittens, précipités ; & que pour les comparer à ceux de l'homme, il faudroit leur ſuppoſer une autre échelle ou plutôt un module différent : toutes les actions du ſinge tiennent de ſon éducation

D 2

qui eſt purement animale; elles nous paroiſſent ridicules, inconſéquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous, & que l'unité qui doit leur ſervir de meſure eſt très différente de la nôtre : comme ſa nature eſt vive, ſon tempérament chaud, ſon naturel pétulant, qu'aucune de ces affections n'a été mitigée par l'éducation, toutes ſes habitudes ſont exceſſives & reſſemblent beaucoup plus au mouvement d'un maniaque qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille : c'eſt par la même raiſon que nous le trouvons indocile, & qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui tranſmettre : il eſt inſenſible aux careſſes & n'obéit qu'au châtiment; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domeſticité; toujours triſte ou revêche, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive : auſſi l'eſpèce n'a jamais été domeſtique nulle part; & par ce rapport il eſt plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux : car la docilité ſuppoſe quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit; c'eſt une qualité relative qui ne peut être exercée que lorſqu'il ſe trouve des deux parts un certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles que parce qu'elles ſont actives dans le maître & paſſives dans le ſujet. Or le paſſif du ſinge a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le paſſif du chien ou de l'éléphant qu'il ſuffit de bien traiter pour leur communiquer les ſentimens doux

& même délicats de l'attachement fidèle, de l'obéissance volontaire, du service gratuit & du dévouement sans réserve.

Le singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives : il en diffère aussi beaucoup par le tempérament ; l'homme peut habiter tous les climats ; il vit, il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du midi ; le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds : cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui, quoique cachées, n'en sont pas moins réelles ; elle doit aussi influer beaucoup sur le naturel ; l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal, rend excessives toutes ses affections, toutes ses qualités : & il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité & à ses autres passions qui toutes nous paroissent aussi violentes que désordonnées.

Ainsi ce singe, que les Philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme ; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, & encore essentiellement différent de l'homme, par le naturel, par le tempérament, & aussi

par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire, par t tes les habitudes réelles qui constituent c qu'on appelle *nature* dans un être particulier.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Jocko. 2 Le grand Gibbon.

LES

ORANGS-OUTANGS

OU

LE PONGO (a) ET LE JOCKO (b).

Voyez Planche I, fig. 1 de ce Volume.

Nous présentons ces deux animaux ensemble, parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule & même espèce.

(a) *Orang-outang*, nom de cet animal aux Indes orientales; *Pongo*, nom de ce même animal à Lowando, province de Congo; *Kukurlacko*, dans quelques endroits des Indes orientales, selon Kjoep, *chapitre 86*; cité par Linnæus.

Homo silvestris. Orang-outang. Bontius *page 84. fig. ibid. Nota.* Cette figure représente plutôt une femme qu'une femelle de singe.

Satyri silvestres. Orang-outang *dicti Icones arborum...., ut & animalium.* Lugd. Bat. *apud* Vanderaa. *Tab. antepenult. duæ figuræ.*

Troglodites. Homo nocturnus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, page 24.

Ooran-outan. Capt. Beakmans Travel to Borneo, *London*, 1718, *fig.*

Oerangs-oetangs, de Ceylan. *Voyages de Gauthier Schoutten aux Indes orientales. Amsterdam*, 1707.

Ce sont de tous les singes ceux qui ressemblent le plus à l'homme, ceux qui par conséquent sont les plus dignes d'être observés. Nous avons vu le petit orang-outang ou le jocko vivant, & nous en avons conservé les dépouilles; mais nous ne pouvons parler du pongo ou grand orang-outang que d'après

---

Drill, selon Charleton. *Exercit.* p. 16.
Smitten, selon Bosman. *Voyage de Guinée*, p. 528.
Barris, selon plusieurs Voyageurs.
Pongo, selon Battel, Purchass & autres.

(*b*) *Jocko. Enjocko*, nom de cet animal à Congo que nous avons adopté. *En*, est l'article que nous avons retranché. L'*Empakassa* de Congo s'appelle *Pacassa* ou *Pacasse*, & par conséquent on doit appeller l'*Enjocko*, *Jocko*. *Baris*, en Guinée selon Fr. Pyrard, *page* 369, & aussi selon le P. du Jarric. *Champanzée*, *Quimpezée*, par les Anglois qui fréquentent la côte d'Angole; on l'a aussi appellé *Home sauvage*; *Homme des bois*, comme le *Pongo*; d'autres l'ont nommé *Pigmée de Guinée*. *Quojasmoras*, dans quelques endroits de l'Afrique, selon Dapper. *Quojavoran*, *Quimomorrou* selon d'autres; *Selvago* ou le *Sauvage*, par les Portuguais.

Satyrus Indicus. Tulpius. *Observ. med.* lib. III, cap. LVI, fig. *ibid.*

Homo silvestris, *Ouran-outang*. Tyson, Anatomy of a *Pigmie*. London, 1699, fig. page 108.

Baris sive *Barris*. *Pygmeus Guineensis*, *Chimpanret Anglis*. Descrip. of some curious creatures, &c. *London*, 1719, *in-8°*. *fig.*

The man of the Woods Edwards Gleanings. *London*, 1758, page 6, fig. *ibid.*

Satyrus simia ecaudata subtus nuda. Linn. *Syst. nat.* edit. X, page 25.

Simia unguibus omnibus, planis & rotundatis; cæsarie faciem cingente. . . , Homo silvestris, l'Homme des bois. Briss. *Regn. anim.* page 189.

Les

les relations des Voyageurs ; si elles étoient fidelles, si souvent elles n'étoient pas obscures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre espèce que le jocko, d'une espèce plus parfaite & plus voisine encore de l'espèce de l'homme. Bontius qui étoit médecin en chef à Batavia, & qui nous a laissé de bonnes observations sur l'Histoire naturelle de cette partie des Indes, dit expressément (*c*) qu'il a vu avec admiration quelques individus de cette espèce marchant debout sur leurs pieds, & entr'autres une femelle (dont il donne la figure) qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit & faisoit les autres actions humaines, de manière qu'il sembloit que rien ne lui manquât que la parole. M. Linnæus (*d*) dit d'après Kjoep & quelques autres

---

(*c*) *Quod meretur admirationem, vidi ego aliquot utriusque sexûs erectè incedentes imprimis (cujus effigiem hic exhibeo) satyram femellam tantâ verecundiâ ab ignotis sibi hominibus occulentem, tum quoque faciem manibus (liceat ita dicere) tegentem, ubertimque lacrymantem, gemitus cientem & ceteros humanos actus exprimentem, ut nihil humani ei deesse diceres præter loquelam. . . . Nomen ei indunt* Ourang-outang *quod hominem silvæ significat.* Jac. Bont. *Hist. nat. Ind.* cap. XXXII, page 84 & 85.

(*d*) *Homo nocturnus.* HOMO *silvestris* Orang - outang *Bontii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus, pili albi contortuplicati, oculi orbiculati, iridi pupillaque aurea. Halpebræ antice incumbentes cum membrana nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Ætas vi-*

Voyageurs, que cette faculté même ne manque pas à l'orang-outang, qu'il penſe, qu'il parle & s'exprime en ſifflant; il l'appelle *homme nocturne*, & en donne en même temps une deſcription, par laquelle il ne ſeroit guère poſſible de décider ſi c'eſt un animal ou un homme. Seulement on doit remarquer que cet être, quel qu'il ſoit, n'a ſelon lui que la moitié de la hauteur de l'homme; & comme Bontius ne fait nulle mention de la grandeur de ſon orang-outang, on pourroit penſer avec M. Linnæus que c'eſt le même: mais alors cet orang-outang de Linnæus & de Bontius ne ſeroit pas le véritable qui eſt de la taille des plus grands hommes: ce ne ſeroit pas non plus celui que nous appellons jocko & que j'ai vu vivant; car quoiqu'il ſoit de la taille que M. Linnæus donne au ſien, il en diffère néanmoins par tous les autres caractères. Je puis aſſurer, l'ayant vu pluſieurs fois, que non-ſeulement il ne parle ni ne ſiffle pour s'exprimer, mais même qu'il ne fait rien qu'un chien bien inſtruit ne pût faire: & d'ailleurs il diffère preſqu'en tout de la deſcription que M. Linnæus donne de l'orang-outang, & ſe rapporte beaucoup mieux à celle du *ſatyrus* de ce même Auteur; je doute donc beaucoup de la vérité de la deſ-

---

ginti quinque annorum. Die cæcutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo, cogitat, credit ſui cauſâ factam tellurem, ſe aliquando iterum fore imperantem, *ſi fides peregrinatoribus. . . . . Habitat in Javæ, Amboinæ, Ternatæ ſpeluncis.* Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, pag. 24.

cription de cet *homme nocturne*; je doute même de ſon existence, & c'eſt probablement un Nègre blanc, un chacrelas (*e*) que les Voyageurs, cités par M. Linnæus, auront mal vu & mal décrit. Car ces chacrelas ont en effet, comme l'*homme nocturne* de cet Auteur, les cheveux blancs, laineux & friſés, les yeux rouges, la vue foible, &c. mais ce ſont des hommes, & ces hommes ne ſifflent pas & ne ſont pas des pigmées de trente pouces de hauteur; ils penſent, parlent & agiſſent comme les autres hommes, & ſont auſſi de la même grandeur.

En écartant donc cet être mal décrit, en ſuppoſant auſſi un peu d'exagération dans le récit de Bontius, un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de ſa femelle orang-outang, il ne nous reſtera qu'un animal, un ſinge, dont nous trouvons ailleurs des indications plus préciſes. Edward Tyſon (*f*), célèbre Anatomiſte Anglois, qui a fait une très bonne deſcription tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, dit qu'il y en a de deux eſpèces, & que celui qu'il décrit n'eſt pas ſi grand que l'autre appellé *barris* (*g*) ou *baris* par

(*e*) Voyez ce que nous avons dit de cette race d'hommes dans notre diſcours ſur les variétés de l'eſpèce humaine. *Vol V de cette Hiſtoire naturelle.*

(*f*) The anatomy of a Pygmie. *London*, 1699, *in-quarto.*

(*g*) The *Baris* or *Barris*, Which they deſcribe to be much taller than our animal, probably may be what we call a *Drill.* Tyſon, *anat. of a pygmie*, pag. 1

les Voyageurs, & vulgairement *drill* par les Anglois. Ce *barris* ou *drill* est en effet le grand orang-outang des Indes orientales ou le pongo de Guinée, & le pigmée décrit par Tyson est le jocko que nous avons vu vivant. Le Philosophe Gassendi ayant avancé, sur le rapport d'un Voyageur nommé *St. Amand*, qu'il y avoit dans l'isle de Java une espèce de créature qui faisoit la nuance entre l'homme & le singe, on n'hésita pas à nier le fait; pour le prouver, Peiresc produisit une lettre d'un M. Noël (*Natalis*) Médecin qui demeuroit en Afrique, par laquelle il assure (*h*) qu'on trouve en Guinée de très grands singes appellés *barris*, qui marchent sur deux pieds, qui ont plus de gravité & beaucoup plus d'intelligence que tous les autres singes, & qui sont très ardens pour les femmes. Darcos, & ensuite Nieremberg (*i*) & Dapper (*k*) disent à-peu-près les mêmes choses du barris. Battel (*l*) l'appelle *pongo*, & assure » qu'il

(*h*) *Sunt in Guineâ simiæ, barbâ procerâ canâque & pexâ propemodum venerabiles, incedunt lentè ac videntur præ cæteris sapere; maximi sunt &* Barris *dicuntur; pollent maximè judicio, semel dumtaxat quidpiam docendi. Veste induti illico bipedes incedunt. Scitè ludunt fistulâ, cytharâ aliisque id genus. . . . . . Fœminæ denique in his patiuntur menstrua, & mares mulierum sunt appetentissimi.* Gassendi, lib. V.

(*i*) Nieremberg. *Hist. Nat. Peregr.* lib. IX, cap. 44 & 45.

(*k*) Description de l'Afrique, par Dapper, *page* 249.

(*l*) *Purchass Pilgrims*, part. II, lib. VII, chap. III. *Histoire générale des voyages*, tome V, page 89.

eſt dans toutes ſes proportions ſemblable à l'homme, ſeulement qu'il eſt plus grand, grand, dit-il, comme un géant; qu'il a la face comme l'homme, les yeux enfoncés, de longs cheveux aux côtés de la tête, le viſage nu & ſans poil, auſſi-bien que les oreilles & les mains, le corps légèrement velu, & qu'il ne diffère de l'homme à l'extérieur que par les jambes, parce qu'il n'a que peu ou point de mollets; que cependant il marche toujours debout; qu'il dort ſur les arbres & ſe conſtruit une hutte, un abri contre le ſoleil & la pluie, qu'il vit de fruits & ne mange point de chair; qu'il ne peut parler quoiqu'il ait plus d'entendement que les autres animaux; que quand les Nègres font du feu dans les bois, ces pongos viennent s'aſſeoir autour & ſe chauffer, mais qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour entretenir le feu en y mettant du bois; qu'ils vont de compagnie, & tuent quelquefois des Nègres dans les lieux écartés; qu'ils attaquent même l'éléphant, qu'ils le frappent à coups de bâton & le chaſſent de leurs bois; qu'on ne peut prendre ces pongos vivans, parce qu'ils ſont ſi forts, que dix hommes ne ſuffiroient pas pour en dompter un ſeul; qu'on ne peut donc attraper que les petits tout jeunes; que la mere les porte marchant debout, & qu'ils ſe tiennent attachés à ſon corps avec les mains & les genoux; qu'il y a deux eſpèces de ces ſinges très reſſemblans à l'homme, le pongo qui eſt auſſi grand & plus gros qu'un homme, & l'enjocko qui eſt beaucoup plus petit, &c. « : c'eſt de ce

paſſage très précis que j'ai tiré les noms de pongo & de jocko. Battel dit encore que lorſqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchaſſ ajoute en forme de note, que dans les converſations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit Nègre qui paſſa un an entier dans la ſociété de ces animaux ; qu'à ſon retour ce petit Nègre raconta qu'ils ne lui avoient fait aucun mal ; que communément ils étoient de la hauteur de l'homme, mais qu'ils ſont plus gros & qu'ils ont à-peu-prés le double du volume d'un homme ordinaire. Jobſon aſſure avoir vu dans les endroits fréquentés par ces animaux une ſorte d'habitation compoſée de branches entrelaſſées, qui pouvoit ſervir du moins à les garantir de l'ardeur du ſoleil (*m*). » Les ſinges de Guinée, dit Boſman, (*n*) que l'on appelle *ſmitten* en Flamand, ſont de couleur fauve, & deviennent extrêmement grands : j'en ai vu, ajoute-t-il, un de mes propres yeux qui avoit cinq pieds de haut. . . . . Ces ſinges ont une aſſez vilaine figure, auſſi-bien que ceux d'une ſeconde eſpèce qui leur reſſemblent en tout, ſi ce n'eſt que quatre de ceux-ci ſeroient à peine auſſi gros qu'un de la première eſpèce. . . . . . On

(*m*) Hiſtoire générale des Voyages, *tome III*, *page 295*.

(*n*) Voyage de Guinée, par Boſman, *p. 258*.

peut leur apprendre presque tout ce que l'on veut «. . . . . . Gauthier Schoutten (*o*) dit que les singes appellés par les Indiens *orangs-outangs*, sont presque de la même figure & de la même grandeur que les hommes, mais qu'ils ont le dos & les reins tout couverts de poil, sans en avoir néanmoins au-devant du corps; que les femelles ont deux grosses mamelles; que tous ont le visage rude, le nez plat, même enfoncé, les oreilles comme les hommes; qu'ils sont robustes, agiles, hardis, qu'ils se mettent en défense contre les hommes armés; qu'ils sont passionnés pour les femmes; qu'il n'y a point de sûreté pour elles à passer dans les bois, où elles se trouvent tout d'un coup attaquées & violées par ces singes «. Dampier, Froger & d'autres Voyageurs assurent qu'ils enlèvent des petites filles de huit ou dix ans, qu'ils les emportent au-dessus des arbres & qu'on a mille peines à les leur ôter. Nous pouvons ajouter à tous ces témoignages celui de M. de la Brosse, qui a écrit son voyage à la côte d'Angole en 1738, & dont on nous a communiqué l'extrait : ce Voyageur assure » que les orangs-outangs qu'il appelle *quimpezés*, tâchent de surprendre des Négresses; qu'ils les gardent avec eux pour en jouir; qu'ils les nourrissent très bien : j'ai connu, dit-il, à Lowango

(*o*) Voyage de Gauthier Schoutten. *Amsterdam*, 1707, *in-12*.

une Négresse qui étoit restée trois ans avec ces animaux ; ils croissent de six à sept pieds de haut ; ils sont d'une force sans égale, ils cabanent, & se servent de bâtons pour se défendre ; ils ont la face plate, le nez camus & épaté, les oreilles plates, sans bourrelet, la peau un peu plus claire que celle d'un mulâtre : un poil long & clair-semé dans plusieurs parties du corps, le ventre extrêmement tendu, les talons plats & élevés d'un demi pouce environ par-derriere ; ils marchent sur leurs deux pieds, & sur les quatre quand ils en ont la fantaisie : nous en achetames deux jeunes, un mâle qui avoit quatorze lunes, & une femelle qui n'avoit que douze lunes d'âge, &c «.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus précis & de plus certain au sujet du grand *orang-outang* ou *pongo* ; & comme la grandeur est le seul caractère bien marqué par lequel il diffère du jocko, je persiste à croire qu'ils sont de la même espèce : car il y a ici deux choses possibles ; la première que le jocko soit une variété constante, c'est-à-dire, une race beaucoup plus petite que celle du pongo. A la vérité ils sont tous deux du même climat ; ils vivent de la même façon, & devroient par conséquent se ressembler en tout, puisqu'ils subissent & reçoivent également les mêmes altérations, les mêmes influences de la terre & du ciel ; mais n'avons-nous pas dans l'espèce humaine un exemple de variété semblable ? le Lapon & le Finlandois sous le même climat diffèrent entr'eux presqu'autant par la taille

& beaucoup plus pour les autres attributs, que le *jocko* ou *petit orang-outang* ne diffère du grand. La ſeconde choſe poſſible, c'eſt que le *jocko* ou *petit orang-outang* que nous avons vu vivant, celui de Tulpius, celui de Tyſon & les autres qu'on a tranſportés en Europe, n'étoient peut-être tous que de jeunes animaux qui n'avoient encore pris qu'une partie de leur accroiſſement. Celui que j'ai vu avoit près de deux pieds & demi de hauteur. Le ſieur Nonfoux auquel il appartenoit, m'aſſura qu'il n'avoit que deux ans : il auroit donc pu parvenir à plus de cinq pieds de hauteur s'il eût vécu, en ſuppoſant ſon accroiſſement proportionnel à celui de l'homme. L'orang-outang de Tyſon étoit encore plus jeune, car il n'avoit qu'environ deux pieds de hauteur, & ſes dents n'étoient pas entièrement formées. Celui de Tulpius étoit à-peu-près de la grandeur de celui que j'ai vu; il en eſt de même de celui qui eſt gravé dans les Glanures de M. Edwards : il eſt donc très probable que ces jeunes animaux auroient pris avec l'âge un accroiſſement conſidérable, & que s'ils euſſent été en liberté dans leur climat, ils auroient acquis la même hauteur, les mêmes dimenſions que les Voyageurs donnent à leur grand orang-outang. Ainſi nous ne conſidérerons plus ces deux animaux comme différant entr'eux, mais comme ne faiſant qu'une ſeule & même eſpèce, en attendant que des connoiſſances plus préciſes détruiſent ou confirment cette opinion qui nous paroît fondée.

L'orang-outang que j'ai vu marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave; ses mouvemens mesurés; son naturel doux & très différent de celui des autres singes: il n'avoit ni l'impatience du magot ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Il avoit été, dira-t-on, instruit & bien appris; mais les autres que je viens de citer & que je lui compare, avoient eu de même leur éducation; le signe & la parole suffisoient pour faire agir notre orang-outang, il falloit le bâton pour le babouin, & le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux & comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse & une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, & se présentoit comme pour demander des caresses; il aimoit prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnoit; & comme il avoit une toux fré-

quente & la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie : il ne vécut à Paris qu'un été, & mourut l'hiver suivant à Londres; il mangeoit presque de tout, seulement il préféroit les fruits mûrs & secs à tous les autres alimens; il buvoit du vin, mais en petite quantité, & le laissoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces. Tulpius (*p*) qui a donné une bonne description avec la figure d'un de ces ani-

---

(*p*) *Erat hic satyrus quadrupes, sed ab humanâ specie quam præ se fert vocatur Indis* Ourang-ourang, *Homo silvestris, uti Africanis* Quojas-morrou : *exprimens longitudine puerum trimum, ut crassitie sexennem ; corpore erat nec obeso nec gracili, sed quadrato, habilissimo tamen ac pernicissimo. Artubus verò tam strictis & musculis adeo vastis, ut quidvis & auderet & posset. Anteriùs undique glaber at penè hirsutus ac nigris crinibus obsitus. Facies mentiebatur hominem, sed nares simæ & aduncæ rugosam & edentulam anum. Aures verò nil discrepant ab humanâ formâ uti neque pectus ornatum utrinque mammâ prætumidâ (erat enim sexus fœminei). Venter habebat umbilicum profundiorem, & artus, cum superiores tum inferiores, tam exactam cum homine similitudinem ut vix ovum ovo videris similius. Nec cubito defuit debita commissura, nec manibus digitorum ordo ; nedum pollici figura humana vel cruribus suræ vel pedi calcis fulcrum. Quæ concinna ac decens membrorum forma in caussa fuit, quòd multoties incederet erectus, neque atolleret minus gravatè, quàm transferret facilè qualecumque gravissimi oneris pondus. Biturus prehendebat canthari ansam manu alterâ, alteram verò vasis fundo supponens ; abstergebat deinde madorem labiis relictum. . . . . Eandem dexteritatem observabat cubitum iturus ; inclinans caput in pulvinar & corpus stragulis convenienter operiens, &c.* Tulpii *Observ. Medicæ*, lib. III, cap. LVI.

maux qu'on avoit présenté vivant à Frédéric Henri, Prince d'Orange, en raconte les mêmes choses à-peu-près que celles que nous avons vues nous-mêmes, & que nous venons de rapporter. Mais si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, & le distinguer de ce qu'il avoit reçu de son maître; si l'on veut séparer sa nature de son éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puisqu'au lieu de la tenir de ses peres & meres, il l'avoit reçue des hommes, il faut comparer ces faits, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les Voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté & en captivité. M. de la Brosse qui avoit acheté d'un Nègre deux petis orangs-outangs qui n'avoient qu'un an d'âge, ne dit pas si le Nègre les avoit éduqués; il paroît assurer au contraire que c'étoient d'eux-mêmes qu'ils faisoient une grande partie des choses que nous avons rapportées ci-dessus. » Ces animaux, dit-il, ont l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes; ils mangent de tout sans distinction; ils se servent de couteau, de la cuiller & de la fourchette pour couper & prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette : ils boivent du vin & d'autres liqueurs : nous les portames à bord; quand ils étoient à table, ils se faisoient entendre des Mousses lorsqu'ils avoient besoin de quelque chose; & quelquefois quand ces enfans refusoient de leur donner ce qu'ils demandoient, ils se mettoient en colère, leur saisissoient les bras, les mordoient &

les abattoient ſous eux. . . . . Le mâle fut malade en rade : il ſe faiſoit ſoigner comme une perſonne ; il fut même ſaigné deux fois au bras droit : toutes les fois qu'il ſe trouva depuis incommodé, il montroit ſon bras pour qu'on le ſaignât, comme s'il eût ſu que cela lui avoit fait du bien ».

Henri Groſſe (*q*) dit » qu'il ſe trouve de ces animaux vers le nord de Coromandel, dans les forêts du domaine du Raïa de Carnate ; qu'on en fit préſent de deux, l'un mâle, l'autre femelle, à M. Horne, Gouverneur de Bombay ; qu'ils avoient à peine deux pieds de haut, mais la forme entiérement humaine ; qu'ils marchoient ſur leurs deux pieds, & qu'ils étoient d'un blanc pâle, ſans autres cheveux ni poils qu'aux endroits où nous en avons communément ; que leurs actions étoient très ſemblables pour la plupart aux actions humaines, & que leur mélancolie faiſoit voir qu'ils ſentoient fort bien leur captivité ; qu'ils faiſoient leur lit avec ſoin dans la cage dans laquelle on les avoit envoyés ſur le vaiſſeau ; que quand on les regardoit, ils cachoient avec leurs mains les parties que la modeſtie empêche de montrer. La femelle, ajoute-t-il, mourut de maladie ſur le vaiſſeau, & le mâle donnant toutes ſortes de ſignes

---

(*q*) Voyage aux Indes orientales, par Henri Groſſe, traduit de l'Anglois. *Londres, 1758, pages 329 & ſuivantes.*

de douleur, prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger & ne lui survécut pas plus de deux jours «.

François Pyrard (*r*) rapporte » qu'il se trouve dans la province de Sierra-liona une espèce d'animaux appellée *baris*, qui sont gros & membrus, lesquels ont une telle industrie, que si on les nourrit & instruit de jeunesse, ils servent comme une personne; qu'ils marchent d'ordinaire sur les deux pattes de derrière seulement; qu'ils pilent ce qu'on leur donne à piler dans des mortiers, qu'ils vont querir de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portent toutes pleines sur leur tête, mais qu'arrivant bientôt à la porte de la maison, si on ne leur prend bientôt leurs cruches ils les laissent tomber, & voyant la cruche versée & rompue, ils se mettent à crier & à pleurer ». Le Pere du Jaric, cité par Nieremberg (*s*), dit la même chose & presque dans les mêmes termes. Le témoignage de Schoutten (*t*), s'accorde avec celui de Pyrard au sujet de l'éducation de ces animaux; « on en prend, dit-il, avec des lacs, on les apprivoise, on leur apprend à marcher sur les pieds de derrière & à se servir des pieds de devant,

---

(*r*) Voyages de François Pyrard de Laval. *Paris*, *1619*, *tome II*. *p*. *331*.

(*s*) Eus. Nieremberg. *Hist. nat. Peregrin.* lib. IX, cap. XLV.

(*t*) Voyage de Gaut. Schoutten aux Indes orientales. *Amsterd.* *1707*.

qui ſont à-peu-près comme des mains, pour faire certains ouvrages & même ceux du ménage, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, &c. » J'ai vu à Java, dit le Guat (*u*), un ſinge fort extraordinaire; c'étoit une femelle; elle étoit de grande taille & marchoit ſouvent fort droite ſur ſes pieds de derrière : alors elle cachoit d'une de ſes mains l'endroit de ſon corps qui diſtinguoit ſon ſexe; elle avoit le viſage ſans autre poil que celui des ſourcils, & elle reſſembloit aſſez en général à ces faces groteſques des femmes Hottentotes que j'ai vues au Cap : elle faiſoit tous les jours proprement ſon lit, s'y couchoit la tête ſur un oreiller, & ſe couvroit d'une couverture. . . . . Quand elle avoit mal à la tête, elle ſe ſerroit d'un mouchoir, & c'étoit un plaiſir de la voir ainſi coiffée dans ſon lit. Je pourrois en raconter diverſes autres petites choſes qui paroiſſent extrêmement ſingulières; mais j'avoue que je ne pouvois pas admirer cela autant que le faiſoit la multitude, parce que n'ignorant pas le deſſein qu'on avoit de porter cet animal en Europe pour le faire voir, j'avois beaucoup de penchant à ſuppoſer qu'on l'avoit dreſſé à la plupart des ſingeries que le peuple regardoit comme lui étant naturelles : à la vérité c'étoit une ſuppoſition. Il mourut à la hauteur du cap de Bonne-

(*u*) Voyage de Fr. le Guat. *Tome II, pages 96 & 97.*

espérance dans un vaisseau sur lequel j'étois; il est certain que la figure de ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'homme, &c ». Gemelli Careri dit en avoir vu un qui se plaignoit comme un enfant, qui marchoit sur les deux pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras pour se coucher & dormir. Ces singes, ajoute-t-il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards: car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres & autres choses semblables. Il y a une espèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo* qui pésent plusieurs livres & qui sont souvent ouvertes sur le rivage; or le singe craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrappent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, & ensuite il mange l'huître sans crainte.

» Sur les côtes de la rivière de Gambie, dit Froger [x], les singes y sont plus gros & plus méchans qu'en aucun endroit de l'Afrique; les Nègres les craignent & ils ne peuvent aller seuls dans la campagne sans courir risque d'être attaqués par ces animaux qui leur présentent un bâton & les obligent à se battre. . . . . Souvent on les a vus porter sur les arbres des enfans de

(x) Relation du voyage de Gennes, par Froger, p. 42 & 43.

sept

ſept à huit ans qu'on avoit une peine incroyable à leur ôter; la plupart des Nègres croient que c'eſt une nation étrangere qui eſt venue s'établir dans leur pays, & que s'ils ne parlent pas, c'eſt qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler ».

» On ſe paſſeroit bien, dit un autre Voyageur (*y*), de voir à Macacar un auſſi grand nombre de ſinges, car leur rencontre eſt ſouvent funeſte; il faut toujours être bien armé pour s'en défendre. . . . . ils n'ont point de queue, ils ſe tiennent toujours droits comme des hommes, & ne vont jamais que ſur les deux pieds de derrière «.

Voilà, du moins à très-peu-près, tout ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques nous diſent de cet animal; j'ai cru devoir rapporter leurs paſſages en entier, parce que tout peut paroître important dans l'hiſtoire d'une bête ſi reſſemblante à l'homme : & pour qu'on puiſſe prononcer avec encore plus de connoiſſance ſur ſa nature, nous allons expoſer auſſi toutes les différences qui éloignent cette eſpèce de l'eſpèce humaine, & toutes les conformités qui l'en approchent. Il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'eſt pas proéminent, par le front qui eſt trop court, par le menton qui n'eſt pas relevé à la baſe; il a les oreilles proportionnelle-

(*y*) Deſcription hiſtorique du royaume de Macacar. *Paris*, 1688, *p.* 51.

ment trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez & la bouche est aussi trop étendu; ce sont là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les uretères ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme. Toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration & sans être étonné que d'une conformation si pareille & d'une organisation qui est ab-

ſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur ? L'homme & l'orang-outang ſont les ſeuls qui ayent des feſſes & des mollets, & qui par conſéquent ſoient faits pour marcher debout ; les ſeuls qui ayent la poitrine large, les épaules aplaties & les vertèbres conformées l'un comme l'autre ; les ſeuls dont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le pancréas, l'eſtomac, les boyaux ſoient abſolument pareils ; les ſeuls qui ayent l'appendice vermiculaire au cœcum ; enfin l'orang-outang reſſemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux, plus même qu'aux babouins & aux guenons, non-ſeulement par toutes les parties que je viens d'indiquer, mais encore par la largeur du viſage, la forme du crâne, des mâchoires, des dents, des autres os de la tête & de la face, par la groſſeur des doigts & du pouce, par la figure des ongles, par le nombre des vertèbres lombaires & ſacrées, par celui des os du coccix, & enfin par la conformité dans les articulations, dans la grandeur & la figure de la rotule, dans celle du ſternum, &c. En ſorte qu'en comparant ces

animal avec ceux qui lui ressemblent le plus, comme avec le magot, le babouin ou la guenon, il se trouve encore avoir plus de conformité avec l'homme qu'avec ces animaux, dont les espèces cependant paroissent être si voisines de la sienne, qu'on les a toutes désignées par le même nom de *singes* : ainsi les Indiens sont excusables de l'avoir associé à l'espèce humaine par le nom d'*orang-outang*, homme sauvage, puisqu'il ressemble à l'homme par le corps plus qu'il ne ressemble aux autres singes ou à aucun autre animal. Comme quelques-uns des faits que nous venons d'exposer, pourroient paroître suspects à ceux qui n'auroient pas vu cet animal, nous avons cru devoir les appuyer de l'autorité de deux célèbres Anatomistes, Tyson (z) & Cowper, qui l'ont ensemble dis-

---

(z) L'Orang-outang ressemble plus à l'homme qu'aux singes ou aux guenons ; 1°. en ce qu'il a les poils des épaules dirigés en bas & ceux des bras dirigés en haut ; 2°. par la face qui est plus semblable à celle de l'homme, étant plus large & plus aplatie que celle des singes ; 3°. par la figure de l'oreille qui ressemble plus à celle de l'homme, à l'exception que la partie cartilagineuse est mince comme dans les singes ; 4°. par les doigts qui sont proportionnellement plus gros que ceux des singes ; 5°. en ce qu'il est à tous égards fait pour marcher de bout, au lieu que les singes & les guenons ne sont pas conformés à cette fin ; 6°. en ce qu'il a des fesses plus grosses que tous les autres singes ; 7°. en ce qu'il a des mollets aux jambes ; 8°. en ce que sa poitrine & ses épaules sont plus larges que celles des singes ; 9°. son talon plus long ; 10°. en ce qu'il a la membrane adipeuse, placée comme l'homme sous

ſéqué avec une exactitude ſcrupuleuſe, & qui nous ont donné les réſultats des comparai-

---

la peau; 11°. le péritoine entier & non percé ou alongé, comme il eſt dans les ſinges; 12°. les inteſtins plus longs que dans les ſinges; 13°. le canal des inteſtins de différent diamètre, comme dans l'homme, & non pas égal ou à-peu-près égal comme il eſt dans les ſinges; 14°. en ce que le cœcum a l'appendice vermiculaire comme dans l'homme, tandis que cet appendice vermiculaire manque dans tous les autres ſinges, & auſſi en ce que le commencement du colon n'eſt pas ſi prolongé qu'il l'eſt dans les ſinges; 15°. en ce que l'inſertion du conduit biliaire & du conduit pancréatique n'ont qu'un ſeul orifice commun dans l'homme & l'orang-outang, au lieu que ces inſertions ſont à deux pouces de diſtance dans les guenons; 16°. en ce que le colon eſt plus long que dans les ſinges; 17°. en ce que le foie n'eſt pas diviſé en lobes comme dans les ſinges, mais entier & d'une ſeule pièce comme dans l'homme; 18°. en ce que les vaiſſeaux biliaires ſont les mêmes que dans l'homme; 19°. la rate la même; 20°. le pancréas le même; 21°. le nombre des lobes du poumon le même; 22°. le péricarde attaché au diaphragme comme dans l'homme, & non pas comme il l'eſt dans les ſinges ou guenons; 23°. le cône du cœur plus émouſſé que dans les ſinges; 24°. en ce qu'il n'a point d'abajoues ou poches au bas des joues comme les autres ſinges & guenons; 25°. en ce qu'il a le cerveau beaucoup plus grand que ne l'ont les ſinges, & dans toutes ſes parties exactement conformé comme le cerveau de l'homme; 26°. le crâne plus arrondi & du double plus grand que dans les guenons; 27°. toutes les ſutures du crâne ſemblables à celles de l'homme; les os appellés *oſſa triquetra Wormiana*, ſe trouvent dans la ſuture lamboïde, ce qui n'eſt pas dans les autres ſinges ou guenons; 28°. il a l'os cribiforme & le *criſta galli*, ce que les guenons n'ont pas; 29°. la ſelle *ſella equina* comme dans l'homme, au lieu que dans les ſinges & guenons cette

sons qu'ils ont faites de toutes les parties de son corps avec celui de l'homme. J'ai

---

partie est plus élevée & plus proéminente; 30°. le *processus ptérygoides* comme dans l'homme; cette partie manque aux singes & guenons; 31°. les os des tempes & les os appelés *ossa bregmatis* comme dans l'homme; ces os sont d'une forme différente dans les singes & guenons; 32°. l'os zygomatique, petit, au lieu que dans les singes & guenons cet os est grand; 33°. les dents sont plus semblables à celles de l'homme qu'à celles des autres singes, surtout les canines & les molaires; 34°. les apophyses transverses des vertèbres du cou, & les sixième & septième vertèbres ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles des singes & des guenons; 35°. les vertèbres du cou ne sont pas percées comme dans les singes pour laisser passer les nerfs, elles sont pleines & sans trou dans l'orang-outang comme dans l'homme; 36°. les vertèbres du dos & leurs apophyses sont comme dans l'homme; & dans les vertèbres du bas, il n'y a que deux apophyses inférieures, au lieu qu'il y en a quatre dans les singes; 37°. il n'y a que cinq vertèbres lombaires comme dans l'homme, au lieu que dans les guenons il y en a six ou sept; 38°. les apophyses épineuses des vertèbres lombaires sont droites comme dans l'homme; 39°. l'os sacrum est composé de cinq vertèbres comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons il n'est composé que de trois; 40°. le coccix n'a que quatre os, comme dans l'homme, & ces os ne sont pas troués, au lieu que dans les singes & guenons le coccix est composé d'un plus grand nombre d'os, & ces os sont troués; 41°. dans l'orang-outang, il n'y a que sept vraies côtes (*costæ veræ*), & les extrémités des fausses côtes (*nothæ*) sont cartilagineuses, & les côtes sont articulées au corps des vertèbres; dans les singes & guenons, il y a huit vraies côtes, & les extrémités des fausses côtes sont osseuses, & leur articulation se trouve placée dans l'interstice entre les vertèbres; 42°. l'os du sternum dans l'orang-outang

cru devoir traduire de l'Anglois, & présenter ici cet article de leurs ouvrages, afin

---

est large comme dans l'homme, & non pas étroit comme dans les guenons; 43°. les os des quatre doigts sont plus gros qu'ils ne le sont dans les singes; 44°. l'os de la cuisse, soit dans son articulation, soit à tous autres égards, est semblable à celui de l'homme; 45°. la rotule est ronde & non pas longue, simple & non pas double comme elle l'est dans les singes; 46°. le talon, le tarse & le métatarse de l'orang-outang sont comme ceux de l'homme; 47°. le doigt du milieu dans le pied n'est pas si long qu'il l'est dans les singes; 48°. les muscles *obliquus inferior capitis*, *pyriformis & biceps femoris* sont semblables dans l'orang-outang & dans l'homme, tandis qu'ils sont différens dans les singes & guenons, &c.

L'orang-outang diffère de l'homme plus que des singes ou guenons; 1°. en ce que le pouce est plus petit à proportion que celui de l'homme; quoique cependant il soit plus gros que celui des autres singes; 2°. en ce que la paume de la main est plus longue & plus étroite que dans l'homme; 3°. il diffère de l'homme & approche des singes par la longueur des doigts des pieds; 4°. il diffère de l'homme en ce qu'il a le gros doigt des pieds éloigné à-peu-près comme un pouce, étant plutôt quadrumane comme les autres singes que quadrupède: 5°. en ce qu'il a les cuisses plus courtes que l'homme; 6°. les bras plus longs; 7°. en ce qu'il n'a pas les bourses pendantes; 8°. l'épiploon plus ample que dans l'homme; 9°. la vésicule du fiel longue & plus étroite; 10°. les reins plus ronds que dans l'homme & les uretères différens; 11°. la vessie plus longue; 12°. en ce qu'il n'a point de frein au prépuce; 13°. les os de l'orbite de l'œil trop enfoncés; 14°. en ce qu'il n'a pas les deux cavités au-dessus de la selle du turc (*sella turcica*) comme dans l'homme; 15°. en ce que les *processus mastoïdes & stiloïdes* sont très petits & presque nuls; 16°. en ce qu'il a les os du nez plats; 17°. il diffère de l'homme, en ce que

que tout le monde puiſſe mieux juger de la reſſemblance preſque entière de cet animal avec l'homme. J'obſerverai ſeulement, pour une plus grande intelligence de cette note, que les Anglois ne ſont pas réduits, comme nous, à un ſeul nom pour déſigner les ſinges; ils ont, comme les Grecs, deux

---

les vertèbres du cou ſont courtes comme dans les ſinges, plates devant & non pas rondes, & que leurs apophyſes épineuſes ne ſont pas fourchues comme dans l'homme; 18°. en ce qu'il n'y a point d'apophyſe épineuſe dans la premiere vertèbre du cou; 19°. il diffère de l'homme en ce qu'il a treize côtes de chaque côté, & que l'homme n'en a que douze; 20°. en ce que les os des iſles ſont parfaitement ſemblables à ceux des ſinges, étant plus longs, plus étroits & moins concaves que dans l'homme; 21°. il diffère de l'homme en ce que les muſcles ſuivans ſe trouvent dans le corps humain & manquent dans celui de l'orang-outang; ſavoir, *occipitales*, *frontales*, *dilatatores alarum naſi ſeu elevatores labii ſuperioris*, *interſplinales colli*, *glutæi minimi*, *extenſor digitorum pedis brevis & tranſverſalis pedis*; 22°. les muſcles qui ne paroiſſent pas ſe trouver dans l'orang-outang, & qui ſe trouvent quelquefois dans l'homme ſont ceux qu'on appelle *Pyramidales*, *caro Muſculoſa quadrata*; le long tendon & le corps charnu du muſcle *palmaire*, les muſcles *attollens & retrahens auriculam*; 23°. les muſcles élévateurs des clavicules ſont dans l'orang-outang, comme dans les ſinges & non pas comme dans l'homme; 24°. les muſcles par leſquels l'orang-outang reſſemble aux ſinges, & diffère de l'homme ſont les ſuivans, *longus colli*, *pectoralis*, *latiſſimus dorſi*, *glutæus maximus & medius*, *Pſoas magnus & parvus iliacus internus & gaſteronamius internus*; 25°. il diffère encore de l'homme par la forme des muſcles, *deltoïdes pronator radii teres & extenſor pollicis brevis*. Anatomie de l'orang-outang, par Tyſon. *Londres 1699*, *in-4°*.

noms

noms différens, l'un pour les ſinges ſans queue (*a*), qu'ils appellent *ape*, & l'autre pour les ſinges à queue qu'ils appellent *monkie.* J'ai toujours traduit le mot *monkie* par celui de *guenon*, & le mot *ape* par celui de *ſinge*; & ces ſinges que Tyſon déſigne par le mot *ape*, ne peuvent être que ceux que nous avons appellés le *pithèque* & le *magot*, & il y a même toute apparence que c'eſt au magot ſeul qu'on doit rapporter le nom *ape* ou *ſinge* de la comparaiſon de Tyſon. Je dois obſerver auſſi que cet Auteur donne quelques caractères de reſſemblance & de différence qui ne ſont pas aſſez fondés : j'ai cru devoir faire ſur cela quelques remarques; on trouvera peut-être que ce détail eſt long, mais il me ſemble qu'on ne peut pas examiner de trop près un être qui, ſous la forme d'un homme, n'eſt cependant qu'un animal.

1°. Tiſon donne comme un caractère particulier à l'homme & à l'orang-outang, d'avoir le poil des épaules dirigé en bas, & celui des bras dirigé en haut; il eſt vrai que la plupart des quadrupèdes ont le poil de toutes les parties du corps dirigé en bas ou en arrière, mais cela n'eſt pas ſans exception. Le pareſſeux & le fourmiller ont le poil des parties antérieures du corps di-

(*a*) *Simiæ dividuntur in caudâ carentes quæ ſimiæ ſimpliciter dicuntur & caudatas quæ cercopitheci appellantur; quæ prioris generis ſunt Anglice* Apes *dicuntur; quæ poſterioris* monkeys. Ray, *Synopſ. quadrup. page* 149.

rigé en arrière, & celui de la croupe & des reins dirigé en avant: ainsi ce caractère n'est pas d'un grand poids dans la comparaison de cet animal à l'homme.

2°. J'ai aussi retranché dans ma traduction les quatre premières différences, qui, comme celles-ci, sont trop légères ou mal fondées: la première, c'est la différence de la taille; ce caractère est très incertain & tout-à-fait gratuit, puisque l'Auteur dit lui-même que son animal étoit fort jeune; les seconde, troisième & quatrième ne roulent que sur la forme du nez, la quantité du poil & sur d'autres rapports aussi petits. Il en est de même de plusieurs autres que j'ai retranchées, par exemple, du vingt-unième caractère tiré du nombre des dents; il est certain que cet animal & l'homme ont le même nombre de dents, & que s'il n'en avoit que vingt-huit, comme le dit l'Auteur, c'est qu'il étoit fort jeune, & l'on sait que l'homme dans sa jeunesse n'en a pas davantage.

3°. Le onzième caractère des différences de l'Auteur est aussi très équivoque; les enfans ont les bourses fort relevées, cet animal étant fort jeune ne devoit pas les avoir pendantes.

4°. Le quarante-huitième caractère des ressemblances, & les trente, trente-unième, trente-deuxième, trente-troisième & trente-quatrième caractères des différences, ne désignant que la présence ou la figure de certains muscles, qui dans l'espèce humaine varient pour la plupart d'un individu à l'au-

tre, ne doivent pas être considérés comme des caractères essentiels.

5°. Toutes les ressemblances & différences tirées de parties trop petites, telles que les apophyses des vertèbres, ou prises de la position de certaines parties, de leur grandeur, de leur grosseur, ne doivent aussi être considérées que comme des caractères accessoires, en sorte que tout le détail de cette table de Tyson peut se réduire aux différences & aux ressemblances essentielles que nous avons indiquées.

6°. Je crois devoir insister sur quelques caractères plus généraux, dont les uns ont été omis par Tyson & les autres mal indiqués; 1°. L'orang-outang est le seul de tous les singes qui n'ait point d'abajoues, c'est-à-dire, de poches au bas des joues; toutes les guenons, tous les babouins, & même le magot & le gibbon ont ces poches, où ils peuvent garder leurs alimens avant de les avaler: l'orang-outang seul a cette partie du dedans de la bouche faite comme l'homme. 2°. Le gibbon, le magot, tous les babouins & toutes les guenons, à l'exception du douc, ont les fesses plates & des callosités sur ces parties; l'orang-outang est encore le seul qui ait les fesses renflées & sans callosités; le douc les a aussi sans callosités, mais elles sont plates & velues, en sorte qu'à cet égard le douc fait la nuance entre l'orang-outang & les guenons, comme le gibbon & le magot font cette nuance à l'égard des abajoues, & le magot seul à l'égard des dents canines & de l'alongement du museau. 3°. l'orang-outang

eſt le ſeul qui ait des mollets ou gras-de-jambes & des feſſes charnues ; ce caractère indique qu'il eſt de tous le mieux conformé pour marcher debout : ſeulement, comme les doigts de ſes pieds ſont fort longs, & que ſon talon poſe plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, & il auroit beſoin de talons artificiels plus élevés que ceux de nos ſouliers, ſi l'on vouloit le faire marcher aiſément & long-temps. 4°. Quoique l'orang-outang ait treize côtes, & que l'homme n'en ait que douze, cette différence ne l'approche pas plus des babouins ou des guenons, qu'elle l'éloigne de l'homme, parce que le nombre des côtes varie dans la plupart de ces eſpèces, & que les uns de ces animaux en ont douze, d'autres onze, & d'autres dix, &c ; en ſorte que les ſeules différences eſſentielles entre le corps de cet animal & celui de l'homme, ſe réduiſent à deux, ſavoir la conformation des os du baſſin & la conformation des pieds ; ce ſont-là les ſeules parties conſidérables par leſquelles l'orang-outang reſſemble plus aux autres ſinges qu'il ne reſſemble à l'homme.

D'après cet expoſé que j'ai fait avec toute l'exactitude dont je ſuis capable, on voit ce que l'on doit penſer de cet animal ; s'il y avoit un degré par lequel on pût deſcendre de la nature humaine à celle des animaux, ſi l'eſſence de cette nature conſiſtoit en entier dans la forme du corps & dépendoit de ſon organiſation, ce ſinge ſe trouveroit plus

près de l'homme que d'aucun animal : aſſis au ſecond rang des êtres, s'il ne pouvoit commander en premier, il feroit au moins ſentir aux autres ſa ſupériorité, & s'efforceroit de ne pas obéir ; ſi l'imitation qui ſemble copier de ſi près la penſée en étoit le vrai ſigne ou l'un des réſultats, ce ſinge ſe trouveroit encore à une plus grande diſtance des animaux & plus voiſin de l'homme ; mais, comme nous l'avons dit, l'intervalle qui l'en ſépare réellement n'en eſt pas moins immenſe ; & la reſſemblance de la forme, la conformité de l'organiſation, les mouvemens d'imitation qui paroiſſent réſulter de ces ſimilitudes, ni ne le rapprochent de la nature de l'homme, ni même ne l'élèvent au-deſſus de celle des animaux.

Caracteres diſtinctifs de cette eſpèce.

L'orang-outang n'a point d'abajoues, c'eſt-à-dire, point de poches au-dedans des joues, point de queue, point de calloſités ſur les feſſes ; il les a renflées & charnues ; il a toutes les dents & même les canines ſemblables à celles de l'homme ; il a la face plate, nue & baſanée ; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus ; il a des poils ſur la tête qui deſcendant en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité ; il a cinq ou ſix pieds de hauteur, & marche toujours

droit sur ses deux pieds. Nous n'avons pas été à portée de vérifier si les femelles sont sujettes comme les femmes à l'écoulement périodique, mais nous le présumons, & par analogie nous ne pouvons guère en douter.



LE PITHÈQUE [a].

» IL y a, dit Aristote, des animaux dont la nature est ambiguë, & tient en partie de l'Homme & en partie du quadrupède, tels que les *Pithèques*, les *Kèbes* & les *Cynocéphales*; le kèbe est un pithèque avec une queue; le cynocéphale est tout semblable au pithèque, seulement il est plus grand & plus fort, & il a le museau avancé, approchant presque de celui du dogue, & c'est de-là qu'on a tiré son nom; il est aussi de

(a) Pithèque. Πίθηκος en Grec; *Simia* en Latin; *Chinchin*, en Tartarie, selon Rubruquis; & *Sinsin*, à la Chine, selon le P. de Halde.

Pithecus, Arist. *Hist. Anim.* lib. II, cap. VIII.

Simia, Gesner, *Hist. quad.* page 847, fig. *ibid.* Icon. *quad.* page 92, fig. *ibid.* *NOTA.* C'est la même figure copiée.

Simia, Jonston, *de quad.* tab. 59, *duæ figuræ.*

Simia simpliciter dicta, caudâ carens. Ray, *Syn. quad.* page 149.

Figura prima est earum simiarum quæ caudas non habent : hæ cæteris facilius & citius mansuefiunt; ceterisque solertiori ingenio præstant, hilarioresque & versutiores existunt. Prosp. Alpin. *Hist. Ægypti*, lib. IV, tab. 20, fig. 1.

Simia unguibus omnibus planis & rotundatis. . . . Le Singe. Brisson. *regn. anim.* page 188.

mœurs plus féroces, & il a les dents plus fortes que le pithèque & plus ressemblantes à celles du chien. « D'après ce passage, il est clair que le pithèque & le cynocéphale indiqués par Aristote n'ont ni l'un ni l'autre de queue, puisqu'il dit que les pithèques qui ont une queue s'appellent *kèbes ;* & que le cynocéphale ressemble en tout au pithèque, à l'exception du museau qu'il a plus avancé & des dents qu'il a plus grosses. Aristote fait donc mention de deux espèces de singes sans queue, le pithèque & le cynocéphale, & d'autres singes avec une queue qu'il appelle *kèbes.* Maintenant pour comparer ce que nous connoissons avec ce qui étoit connu d'Aristote, nous observerons que nous avons vu trois espèces de singes qui n'ont point de queue, savoir, l'orang-outang, le gibbon & le magot, & qu'aucune de ces trois espèces n'est le pithèque; car les deux premières, c'est-à-dire, l'orang-outang & le gibbon n'étoient certainement pas connues d'Aristote, puisque ces animaux ne se trouvent que dans les parties méridionales de l'Afrique & des Indes qui n'étoient pas découvertes de son temps, & que d'ailleurs ils ont des caractères très différens de ceux qu'il donne au pithèque; mais la troisième espèce que nous appellons *magot,* est le *cynocéphale* d'Aristote; il en a tous les caractères, il n'a point de queue, il a le museau comme un dogue, & les dents canines grosses & longues; d'ailleurs il se trouve communément dans l'Asie mineure & dans les autres provinces de l'Orient qui étoient connues des Grecs;

le phithèque eſt du même pays, mais nous ne l'avons pas vu, nous ne le connoiſſons que par le témoignage des Auteurs ; & quoique depuis vingt-ans que nous recherchons les ſinges, cette eſpèce ne ſe ſoit pas rencontrée ſous nos yeux, nous ne doutons cependant pas qu'elle n'exiſte auſſi réellement que celle du cynocéphale. Geſner & Jonſton ont donné des figures de ce ſinge pithèque ; M. Briſſon l'a indiqué comme l'ayant vu, il le diſtingue du cynocéphale ou magot, qu'il déſigne auſſi comme l'ayant vu, & il confirme ce que dit Ariſtote, en aſſurant que ces deux animaux (*b*) ſe reſſemblent à tous égards, à l'exception du muſeau qui eſt court dans le *pithèque* ou *ſinge* proprement dit, & alongé dans le cynocéphale. Nous avons dit que l'orang-outang, le pithèque, le gibbon & le magot ſont les

(*b*) Race premiere des ſinges, ceux qui n'ont point de queue. & qui ont le muſeau court ; 1°. Le ſinge. J'ai vu pluſieurs ſinges qui ne différoient entr'eux que par la grandeur ; leur face, leurs oreilles & leurs ongles ſont aſſez ſemblables au viſage, aux oreilles & aux ongles de l'homme ; le poil qui couvre tout leur corps, excepté les feſſes qui ſont nues, eſt mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâtre domine dans la partie ſupérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. . . . . . . Race ſeconde des ſinges, ceux qui n'ont point de queue & qui ont le muſeau alongé ; 1°. le ſinge cynocéphale, il ne diffère du ſinge, que par ſon muſeau alongé, comme celui d'un chien, d'ailleurs il lui reſſemble en tout. J'en ai vu pluſieurs qui ne différoient entr'eux que par la grandeur. Briſſ. *regn. anim.* page 189 & 191.

ſeuls animaux auxquels on doive appliquer le nom générique de ſinge, parce qu'ils ſont les ſeuls qui n'ont point de queue, & les ſeuls qui marchent plus volontiers & plus ſouvent ſur deux pieds que ſur quatre; l'orang-outang & le gibbon ſont très différens du pithèque & du magot; mais comme ceux-ci ſe reſſemblent en tout, à l'exception de la grandeur des mâchoires & de la groſſeur des dents canines, ils ont ſouvent été pris l'un pour l'autre; on les a toujours indiqués par le nom commun de *ſinge*; & même dans les langues ou il y a un nom pour les ſinges ſans queue, & un autre nom pour les ſinges à queue, on n'a pas diſtingué le pithèque du magot; on les appelle tous deux du même nom *aff*, en Allemand; *ape*, en Anglois: ce n'eſt que dans la langue Grecque que ces deux animaux ont eu chacun leur nom; encore le mot *cynocéphale* eſt plutôt une dénomination adjective qu'un ſubſtantif propre, & c'eſt par cette raiſon que nous ne l'avons pas adopté.

Il paroît par les témoignages des Anciens, que le pithèque eſt le plus doux, le plus docile de tous les ſinges qui leur étoient connus, & qu'il étoit commun en Aſie auſſibien que dans la Lybie & dans les autres provinces de l'Afrique, qui étoient fréquentées par les Voyageurs Grecs & Romains; c'eſt ce qui me fait préſumer qu'on doit rapporter à cette eſpèce de ſinge les paſſages ſuivans de Léon l'Africain & de Marmol; ils diſent, que les ſinges à longue queue qu'on voit en Mauritanie, & que les Afri-

cains appellent *mones*, viennent du pays des Nègres, mais que les singes sans queue sont naturels & se trouvent en très grande quantité dans les montagnes de Mauritanie, de Bugie & de Constantine; »ils ont, dit Marmol, les pieds, les mains, & s'il faut ainsi dire, le visage de l'homme, avec beaucoup d'esprit & de malice; ils vivent d'herbes, de blé & de toutes sortes de fruits qu'ils vont en troupes dérober dans les jardins ou dans les champs; mais avant que de sortir de leur fort il y en a un qui monte sur une éminence, d'où il découvre toute la campagne, & quand il ne voit paroître personne, il fait signe aux autres par un cri pour les faire sortir, & ne bouge de là tandis qu'ils sont dehors; mais sitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette de grands cris, & sautant d'arbre en arbre tous se sauvent dans les montagnes; c'est une chose admirable que de les voir fuir, car les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits & ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts de branche en branche. Il s'en prend quantité par diverses inventions quoiqu'ils soient fort fins; quand ils deviennent farouches, ils mordent, mais pour peu qu'on les flatte ils s'aprivoisent aisément; ils font grand tort aux fruits & au blé, parce qu'ils ne font autre chose que le cueillir, couper & jeter par terre, soit qu'il soit mûr ou non, & en perdant beaucoup plus qu'ils n'en mangent & qu'ils n'en emportent; ceux qui sont apprivoisés font des choses incroyables, imitant l'homme en tout ce qu'ils

voient (*c*) «. Kolbe rapporte les mêmes faits à-peu près au sujet des singes du cap de Bonne-espérance; mais on voit par la figure & la description qu'il en donne, que ces singes sont des babouins, qui ont une queue courte, le museau alongé, les ongles pointus, &c. & qu'ils sont aussi beaucoup plus gros & plus forts que ces singes de Mauritanie (*d*) : on peut donc présumer que Kolbe a copié le passage de Marmol, & appliqué aux babouins du Cap les habitudes naturelles des pithèques de Mauritanie.

Le pithèque, le magot & le babouin que nous avons appellé *papion*, étoient tous trois connus des Anciens; aussi ces animaux se trouvent dans l'Asie mineure, en Arabie, dans la haute Égypte & dans toute la partie septentrionale de l'Afrique; on pourroit donc aussi appliquer ce passage de Marmol à tous trois; mais il est clair qu'il ne convient pas au babouin, puisqu'il y est dit que ces singes n'ont point de queue; & ce qui me fait présumer que ce n'est pas du magot, mais du pithèque dont cet Auteur a parlé, c'est que le magot n'est pas aisé à apprivoiser, qu'il ne produit ordinairement que deux petits, & non pas quatre ou cinq comme le dit Marmol : au lieu que le pithèque qui est plus petit doit en produire davantage; d'ailleurs il est plus doux & plus

(*c*) L'Afrique de Marmol, *tome I*, *page* 57.
(*d*) Voyez ci après l'article du papion.

docile que le magot qui ne s'apprivoise qu'avec peine & ne se prive jamais parfaitement : je me suis convaincu par toutes ces raisons, que ce n'est point au magot, mais au pithèque qu'il faut appliquer ce passage des Auteurs Africains ; il en est de même de celui de Rubruquis, où il est fait mention des singes du Cathay, il dit » qu'ils ont en toutes choses la forme & les façons des hommes. . . . . qu'ils ne sont pas plus hauts qu'une coudée & tout couverts de poils ; qu'ils habitent dans des cavernes ; que pour les prendre on y porte des boissons fortes & enivrantes. . . . . . , qu'ils viennent tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *chinchin*, dont on leur a donné le nom de *chinchin*, & qu'ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment ; en sorte que les chasseurs les prennent aisément (*e*) ». Ces caractères ne conviennent qu'au pithèque & point du tout au magot : nous avons eu celui-ci vivant, & nous ne l'avons jamais entendu crier *chinchin* ; d'ailleurs il a beaucoup plus d'une coudée de hauteur & ressemble moins à l'homme que ne le dit l'Auteur ; nous avons eu les mêmes raisons pour appliquer au pithèque & non point au magot la figure & l'indication de Prosper Alpin, par laquelle il assure que les petits singes sans queue qu'il a vus en Égypte s'apprivoisent plus vîte & plus aisément que les autres, qu'ils ont plus d'intelligence

---

(*e*) Relation de Rubruquis, *page* 1[illegible]6 *& suiv.*

& d'industrie, & qu'ils sont aussi plus gais & plus plaisans que tous les autres; or le magot est d'une grosse & assez grande taille, il est maussade, triste, farouche & ne s'apprivoise qu'à demi; les caractères que donne ici Prosper Alpin à son singe sans queue, ne conviennent donc en aucune manière au magot & ne peuvent appartenir à un autre animal qu'au pithèque.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le pithèque n'a point de queue, il n'a point les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a la face plate, les ongles plats aussi, & arrondis comme ceux de l'homme; il marche sur ses deux pieds; il a environ une coudée, c'est-à-dire, tout au plus un pied & demi de hauteur; son naturel est doux, & on l'apprivoise aisément. Les Anciens ont dit que la femelle est sujette à l'écoulement périodique, & l'analogie ne nous permet pas d'en douter.



LE GIBBON [a].

Voyez planche I, fig. 2, *& planche II fig.* 1 *de ce Vol.*

LE Gibbon ſe tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ſes bras ſont auſſi longs que ſon corps & ſes jambes ; nous l'avons vu vivant, il n'avoit pas trois pieds de hauteur, mais il étoit jeune, il étoit en captivité : ainſi l'on doit préſumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ſes

---

(a) *Gibbon*; c'eſt le nom ſous lequel M. Dupleix nous a donné ce ſinge qu'il avoit apporté des Indes orientales ; j'ai d'abord cru que ce mot étoit Indien, mais en faiſant des recherches ſur la Nomenclature des ſinges, j'ai trouvé dans une note de Dalechamp ſur Pline, que Strabon a déſigné le *Cephus* par le mot *Kcipon*, dont il eſt probable qu'on a fait *Guibon*, *Gibbon*. Voici le paſſage de Pline, avec la note de Dalechamp : *Pompeii magni, primùm ludi oſtenderunt ex Æthiopiâ quas vocant* cephos * *quarum pedes poſteriores pedibus humanis & cruribus, priores manibus fuere ſimiles ; hoc animal poſtea Roma non vidit.*

* (*Cephos*) *Strabo.* lib. 15. Κεῖπον *vocat, eſſeque tradit facie ſatyro ſimilem. Dal.* Plin. *Hiſt. nat.* lib. VIII, cap. XIX. *Nota.* Il me paroît que le *Cebus* des Grecs, & le *Cephus* de Pline, qu'on doit prononcer *Kebus* & *Kephus* pourroient bien venir originairement de *koph* ou *kophin*, qui en Hébreu & en Chaldéen eſt le nom du ſinge.

dimensions, & que dans l'état de nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur : il n'a nulle apparence de queue; mais le caractère qui le distingue évidemment des autres singes, c'est cette prodigieuse grandeur de ses bras qui sont aussi longs que le corps & les jambes pris ensemble, en sorte que l'animal étant debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre, & qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche; il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très extraordinaire; ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues & bien bordées; sa face est aplatie, de couleur tannée & assez semblable à celle de l'homme : le gibbon est après l'orang-outang & le pithèque, celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendoit pas difforme; car dans l'état de nature l'homme auroit aussi une mine bien étrange; les cheveux & la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de son visage un cadre de poil assez semblable à celui qui environne la face du gibbon.

Ce singe nous a paru d'un naturel tranquille, & de mœurs assez douces : ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités; il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourrissoit de pain, de fruits, d'amandes, &c. Il craignoit beaucoup le froid & l'humidité, & il n'a pas vécu

vécu long-temps hors de ſon pays natal : il eſt originaire des Indes orientales, particulièrement des terres de Coromandel, de Malaca & des isles Moluques (*b*). Il paroît qu'il ſe trouve auſſi dans des provinces moins méridionales, & qu'on doit rapporter au gibbon, le ſinge du royaume de Gannaure frontière de la Chine, que quelques Voyageurs ont indiqué ſous le nom de *feſé* (*c*); au reſte cette eſpèce varie pour la

---

(*b*) Le P. le Comte dit avoir vu aux Moluques une eſpèce de ſinge, marchant naturellement ſur ſes deux pieds, ſe ſervant de ſes bras comme un homme, le viſage à-peu-près comme celui d'un Hottentot, mais le corps tout couvert d'une eſpèce de laine griſe, étant exactement comme un enfant & exprimant parfaitement ſes paſſions & ſes appétits ; il ajoute que ces ſinges ſont d'un naturel très doux, que pour montrer leur affection aux perſonnes qu'ils connoiſſent, ils les embraſſent & les baiſent avec des tranſports ſinguliers ; que l'un de ces ſinges qu'il a vu avoit au moins quatre pieds de hauteur, qu'il étoit extrêmement adroit & encore plus agile. *Mémoires ſur la Chine, par Louis le Comte, page 510.*

(*c*) Dans le royaume de Gannaure, frontiere de la Chine, il ſe trouve un animal qui eſt fort rare, qu'ils nomment *Feſé* ; il a preſque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche fort légérement & fort vîte. *Recueil des Voyages, &c. Rouen, 1716, tome III, page 168.* NOTA. 1°. Ce caractere des bras fort longs n'appartient qu'à ce ſinge, & par conſéquent indique aſſez clairement que le Feſé eſt le même que le Gibbon. *Nota.* On peut préſumer que le mot *feſé* vient de *jeſef* ou *ſeſef* nom du babouin dans les provinces d'Afrique, voiſines de l'Arabie, & qu'on a transféré ce nom de babouin au gibbon ; car le babouin n'a pas les bras plus longs que les autres ſinges.

grandeur & pour les couleurs du poil ; il y en a deux au Cabinet, dont le second, quoiqu'adulte, est bien plus petit que le premier, & n'a que du brun dans tous les endroits où l'autre a du noir ; mais comme ils se ressemblent parfaitement à tous autres égards, nous ne doutons pas qu'ils ne soient tous deux d'une seule & même espèce.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le gibbon n'a point de queue, il a les fesses pelées avec de légères callosités ; sa face est plate, brune & environnée tout autour d'un cercle de poils gris ; il a les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme ; il a les oreilles nues, noires & arrondies, le poil brun ou gris suivant l'âge ou la race ; les bras excessivement longs : il marche sur ses deux pieds de derrière, il a deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur. La femelle est sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique de sang.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le petit Gibbon. 2 Le Magot. 3 autre Magot.

LE MAGOT [*a*].

Voyez planche II, fig. 2 & 3 de ce volume.

CET animal eſt de tous les ſinges, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui n'ont point de

---

(*a*) *Magot*, nom ancien de ce Singe en françois, & que nous avons adopté. *Momenet*, ſelon Jonſton; on l'a auſſi appellé *Tartarin*, parce qu'il eſt fort commun dans la Tartarie méridionale.

Cynocephalos. Ariſtotelis. *Hiſt. anim.* lib. II, cap. VIII.

Cynocephalus primus. Jonſton, *fig.* tab. LIX.

Cynocephalus alter. Profp. Alpin. *Ægypt.* vol, II, p. 241, *fig.* tab. XVI.

Simia cynocephala omnibus unguibus planis & rotundatis. . . . . Le ſinge cynocéphale. Briſſ. *Regn. anim.* p. 191. *Nota.* Il nous paroît que M. Briſſon s'eſt trompé ſur la forme des ongles de ce ſinge : il eſt vrai que ceux des pouces des pieds de devant & des pieds de derriere ſont plats & arrondis à-peu-près comme ceux de l'homme ; mais les ongles des autres doigts ſont courbés en forme de gouttière renverſée.

Sylvanus, ſimia ecaudata clunibus tuberoſocalloſis. Cercopithecus, Jonſton, *quad.* tab. LIX, *fig.* 5. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, p. 25. *Nota.* Il nous paroît que M. Linnæus s'eſt trompé en rapportant cet animal au *Cercopithecus* de Jonſton, c'eſt plutôt le *Cynocephalus* de la même planche ; mais il eſt vrai qu'on pourroit regarder ce *Cynocephalus* & ce *Cercopithecus* comme le même animal, ſi le poil de ce dernier n'étoit pas trop épais & trop long.

queue (*b*), celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : nous en avons nourri un pendant plusieurs années ; l'été il se plaisoit à l'air, & l'hiver on pouvoit le tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit toujours triste & souvent maussade ; il faisoit également la grimace pour marquer sa colère ou montrer son appétit : ses mouvemens étoient brusques, ses manières grossières, & sa physionomie encore plus laide que ridicule ; pour peu qu'il fût agité de passion il montroit & grinçoit les dents en remuant la mâchoire ; il remplissoit les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnoit, & il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue, du fromage & d'autres choses fermentées : il aimoit à se jucher pour dormir, sur un barreau, sur une patte de fer ; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré sa longue domesticité, il n'en étoit pas plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres ; il avoit apparemment été mal éduqué : car j'en ai vu d'autres de la même espèce, qui en tout étoient mieux, plus connoissans, plus obéis-

---

(*b*) *Nota.* Il est certain que ce singe est sans queue, quoiqu'il en ait une légère apparence formée par un petit appendice de peau d'environ un demi-pouce de longueur, qui se trouve au-dessus de l'anus, mais cet appendice n'est point une queue avec des vertèbres, ce n'est qu'un bout de peau qui ne tient pas même plus particuliérement au coccix que le reste de la peau.

ſans, même plus gais, & aſſez dociles pour apprendre à danſer, à geſticuler en cadence & à ſe laiſſer tranquillement vêtir & coiffer.

Ce ſinge peut avoir deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur lorſqu'il eſt debout ſur ſes jambes de derrière; la femelle eſt plus petite que le mâle: il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux : lorſqu'il eſt en repos, il eſt preſque toujours aſſis, & ſon corps porte ſur deux calloſités très èminentes qui ſont ſituées au bas de la région où devroient être les feſſes; l'anus eſt plus élevé; ainſi il eſt aſſis plus bas que ſur le cul : auſſi ſon corps eſt plus incliné que celui d'un homme aſſis; il diffère du *pithèque* ou *ſinge* proprement dit; 1°. en ce qu'il a le muſeau gros & avancé comme un dogue, au lieu que le pithèque a la face aplatie; 2°. en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le pithèque ne les a pas plus longues à proportion que l'homme; 3°. en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts auſſi plats & auſſi arrondis, & enfin parce qu'il eſt plus grand, plus trapu & d'un naturel moins docile & moins doux.

Au reſte, il y a quelques variétés dans l'eſpèce du magot; nous en avons vu de différentes grandeurs, & de poils plus ou moins foncés & plus ou moins fournis; il paroît même que les cinq animaux dont Proſper Alpin a donné les figures & les indications ſous le nom de *cino-*

céphales (*c*), sont tous cinq des magots, qui ne diffèrent que par la grandeur & par quelques autres caractères trop légers pour qu'on doive en faire des espèces distinctes & séparées. Il paroît aussi que l'espèce en est assez généralement répandue dans tous les climats chauds de l ancien continent, & qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Éthiopie, au Malabar (*d*), en Barbarie, en Mauritanie & jusque dans les terres du cap de Bonne-espérance (*e*).

(*c*) Prosp. Alpin. *Hist. nat. Ægypt.* lib. IV, tab. XV, *fig. 1*; tab. XVI, XVII, XVIII & XIX.

(*d*) La troisième espèce de singe au Malabar est de couleur cendrée, sans queue, ou n'en ayant qu'une très courte; elle est familière, apprend aisément tout ce qu'on lui enseigne. . . . on m'en avoit donné un, je m'avisai un jour de le battre, à ses cris il en accourut une si grande quantité de sauvages, que crainte d'accident je lui rendis sa liberté. *Voyage du P. Vincent Marie*, chap. XIII, p. 405. *Trad. par M. le Marquis de Montmirail.*

(*e*) C'est vraisemblablement de cette espèce de singe dont parle Robert Lade, dans les termes suivans. » On nous fit traverser une grande montagne dans les terres du cap de Bonne-espérance, sur laquelle nous primes plaisir à chasser de gros singes qui y sont en abondance. . . . . . je ne puis représenter toutes les souplesses de ces animaux que nous poursuivions, ni avec combien de légèreté & d'impudence ils revenoient sur leurs pas après avoir pris la fuite devant nous; quelquefois ils se laissoient approcher de si près & à si peu de distance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes mesures, je me croyois presque certain de les saisir, mais d'un seul saut ils s'élançoient à dix pas de moi, en montant avec la même agilité

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence ; il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses ; des dents canines beaucoup plus longues à proportion que celles de l'homme ; la face relevée par le bas en forme de museau, semblable à celui du dogue. Il a du duvet sur la face ; du poil brun-verdâtre sur le corps & jaune-blanchâtre sous le ventre. Il marche sur

---

sur un arbre ; ils demeuroient ensuite tranquilles à nous regarder comme s'ils eussent pris plaisir à se faire un spectacle de notre étonnement ; il y en avoit de si gros que si notre Interprète ne nous eût pas assuré qu'ils n'étoient pas d'une férocité dangereuse, notre nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour nous garantir de leurs insultes ; comme il nous auroit été inutile de les tuer nous ne fimes aucun usage de nos fusils : mais le Capitaine s'étant avisé d'en coucher en joue un fort gros qui étoit monté au sommet d'un arbre, après nous avoir long-temps fatigué à le poursuivre, cette espèce de menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vu quelquefois l'exécution sur quelques-uns de ses semblables, lui causa tant de frayeur, qu'il tomba presqu'immobile à nos pieds, & dans l'étourdissement de sa chûte nous n'eumes aucune peine à le prendre ; cependant lorsqu'il fut revenu à lui, nous eumes besoin de toute notre adresse & de tous nos efforts pour le conserver, en lui liant étroitement les pattes ; il se défendoit encore par ses morsures, ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête & de la serrer avec nos mouchoirs. « *Voyage traduit de l'Anglois, tom. I, pages 80 & 81.*

ſes deux pieds de derrière & plus ſouvent à quatre; il a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur, & il paroît qu'il y a dans cette eſpèce des races qui ſont encore plus grandes. Les femelles ſont, comme les femmes, ſujettes à un écoulement périodique de ſang.



LE



I

2

1 Grand Papion. 2 Petit Papion.

LE PAPION (*a*)

OU BABOUIN proprement dit.

Voyez pl. III, figure 1 & 2 de ce volume.

Dans l'Homme, la physionomie trompe, & la figure du corps ne décide pas de la

(*a*) *Papion*, mot dérivé de *papio*, nom de cet animal en latin moderne, & que nous avons adopté pour le distinguer des autres Babouins. *Baboon*, en Anglois; *Pavyon*, en Allemand; *Choac-kama*, au cap de Bonne-espérance, selon Kolbe.

Papio. Gesner. Icon. *Quad. page 76*, *fig.* ibid. *Nota.* 1°. Cette figure donnée par Gesner a été copiée par Aldrovande. *Quad. digit. page 260*, & par Jonston. *Quad.* tab. 61, sub nomine *papio primus*. *Nota.* 2°. Gesner s'est beaucoup trompé en prenant cet animal pour l'Hyæne.

Babouin. Kolbe. *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, page 63, figure 2.* Cette figure donnée par Kolbe est encore plus mauvaise que celle de Gesner, & cependant ce sont les deux seuls Auteurs qui ayent donné la figure de cet animal.

Papio. Le *Babouin.* Briss. *regn. anim.* p. 192.

Sphinx. *Simia semicaudata, ore vibrissato, unguibus acuminatis.* Linn. *Syst. nat.* edit X, p. 25. *Nota.* M. Linnæus s'est trompé en donnant des moustaches comme caractere distinctif à cet animal, c'est probablement d'après la figure de Gesner qu'il a pris cet indice, & cette figure pèche en cela; car dans le réel le babouin n'a point de moustaches. *Voyez la figure que nous en avons fait dessiner d'après l'animal vivant.*

forme de l'ame; mais dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, & de tout l'intérieur par ce qui paroît au dehors: par exemple, en jetant les yeux sur nos Singes & nos Babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, & qui approche par le museau & par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant & maussade; & les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, & qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, &c. ont l'air de bêtes féroces, & le sont en effet. J'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure; il n'étoit point hideux, & cependant il faisoit horreur: grinçant continuellement les dents, s'agitant, se débattant avec colère; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit si puissamment les barreaux avec les mains, qu'il inspiroit de la crainte aux spectateurs. C'est un animal trapu, dont le corps ramassé & les membres nerveux indiquent la force & l'agilité; qui couvert d'un poil épais & long paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'est; mais qui dans le réel, est si puissant & si fort qu'il viendroit aisément à bout d'un ou de plusieurs hommes, s'ils n'é-

toient point armés (*b*) : d'ailleurs, il paroît continuellement excité par cette paſſion qui rend furieux les animaux les plus doux; il eſt inſolemment lubrique, & affecte de ſe montrer en cet état, de ſe toucher, de ſe ſatisfaire ſeul aux yeux de tout le monde; & cette action, l'une des plus honteuſes de l'humanité, & qu'aucun animal ne ſe permet, copiée par la main du babouin, rappelle l'idée du vice, & rend abominable l'aſpect de cette bête que la Nature paroît avoir particulièrement vouée à cette eſpèce d'impudence; car dans tous les autres animaux, & même dans l'homme, elle a voilé ces parties; dans le babouin au contraire elles ſont tout-à-fait nues & d'autant plus évidentes que le corps eſt couvert de longs poils; il a de même les feſſes nues & d'un rouge couleur de ſang, les bourſes pendantes, l'anus découvert, la queue toujours levée. Il ſemble faire parade de toutes ces nudités, préſentant ſon derrière plus ſouvent que ſa tête, ſur-tout dès qu'il aperçoit des femmes, pour leſquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître

(*b*) C'eſt à cette eſpèce qu'il faut rapporter l'animal appellé *tré tré tré tré* à Madagaſcar; il eſt (dit Flaccourt) gros comme un veau de deux ans, il a la tête ronde, & une face d'homme, les pieds de devant & de derriere comme un ſinge, le poil friſotté, la queue courte, les oreilles comme celles de l'homme; il reſſemble au *tamach* décrit par Ambroiſe Paré : c'eſt un animal ſolitaire, les gens du pays en ont grand peur. *Voyage à Madagaſcar, page 151.*

que du desir le plus immodéré (*c*). Le magot & quelques autres ont bien les mêmes inclinations, mais comme ils sont plus petits & moins pétulans, on les rend modestes à coups de fouet, au lieu que le babouin est non-seulement incorrigible sur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que soit la passion de ces animaux, ils ne produisent pas dans les pays tempérés; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & attaché, pour ainsi dire, à sa mamelle; elle est sujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, & cela lui est commun avec toutes les autres femelles de singes qui ont les fesses nues : au reste, ces babouins quoique méchans & féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers, ils se nourrissent principalement de fruits, de racines & de grains; ils se réunissent (*d*) &

(*c*) *Papio, animal ad libidinem pronum, cùm mulieres videt alacritatem suam ostendit. . . . Papio quem vidi vivum, ad nutum haud secus, atque caput reliqua animalia, anum vertebat frequentius populo ostentans.* Gesner. Icon. *Quad. page 77.* — Il y a aux Philippines des babouins très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons. *Voyage de Gemelli Careri, tome V, page 409.* — Les babouins n'ont point de poils sur les fesses, elles sont si pleines de cicatrices & d'égratignures, qu'il semble n'y avoir pas même de peau : ce sont des animaux d'une lasciveté inexprimable. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 59.* — Papio, *animal libidinosum, fœminis facilè vim infert.* Linn. *syst. nat.* edit. X, p. 25.

(*d*) Les babouins aiment passionnément les raisins,

s'entendent pour piller les jardins, ils ſe jettent les fruits de main en main, & par-deſſus les murs & font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

Caracteres diſtinctifs de cette eſpèce.

Le papion a des abajoues, & de larges

les pommes & en général les fruits qui croiſſent dans les jardins. . . . . Leurs dents & leurs griffes les rendent redoutables aux chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raiſin ne les ait rendus roides & engourdis. . . . J'ai vu qu'ils ne mangent ni poiſſon ni viande, ſi elle n'a été premiérement cuite & qu'elle ne ſoit accommodée de la maniere dont les hommes la mangent, & qu'ils avalent fort avidement de la viande ou du poiſſon bien apprêtés. . . . Voici la maniere dont ils pillent un verger, un jardin ou une vigne : ils font pour l'ordinaire ces expéditions en troupes ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reſte ſur la cloiſon en ſentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger ; le reſte de la troupe eſt placé au dehors du jardin à une diſtance médiocre les uns des autres, & forme ainſi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage juſqu'à celui du rendez-vous ; tout étant ainſi diſpoſé, les babouins commencent le pillage, & jettent à ceux qui ſont ſur la cloiſon les melons, les courges, les pommes, les poires, &c. à meſure qu'ils les cueillent ; ceux qui ſont ſur la cloiſon jettent ces fruits à ceux qui ſont au bas, & ainſi de ſuite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit ſur quelque montagne ; ils ſont ſi adroits, & ils ont la vue ſi prompte & ſi juſte, que rarement ils laiſſent tomber ces fruits à terre en ſe les jettant les uns aux autres : tout cela ſe fait dans un profond ſilence & avec beaucoup de promptitude. Lorſque les ſentinelles apperçoivent quelqu'un, elles pouſſent un cri ; à ce ſignal, toute la troupe s'enfuit avec une vîteſſe étonnante. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, pages 57 & ſuiv.*

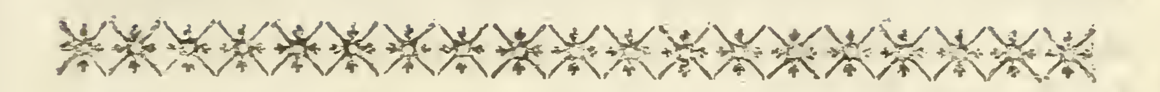
callosités sur les fesses, qui sont nues & de couleur de sang; il a la queue arquée & de sept ou huit pouces de long; les dents canines beaucoup plus longues & plus grosses à proportion que celles de l'homme; le museau très gros & très long; les oreilles nues, mais point bordées; le corps massif & ramassé, les membres gros & courts, les parties génitales nues & couleur de chair; le poil long & touffu, d'un brun roussâtre & de couleur assez uniforme sur tout le corps; il marche plus souvent à quatre qu'à deux pieds; il a trois ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît qu'il y a dans cette espèce des races encore plus grandes & d'autres beaucoup plus petites. Le babouin que nous avons fait représenter est de la petite espèce, nous l'avons soigneusement comparé au grand *Babouin* ou *Papion*, & nous n'avons remarqué d'autres différences entr'eux que celle de la grandeur, & cette différence ne venoit pas de celle de l'âge; car le petit babouin nous a paru adulte comme le grand. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.







1 Mandrill mâle. 2 La femelle.



LE MANDRILL (*a*).

Voyez planche IV, figure 1 & 2 de ce Volume.

CE Babouin eſt d'une laideur déſagréable & dégoûtante; indépendamment de ſon nez tout plat ou plutôt de deux naſeaux dont découle

(*a*) *Mandrill*, nom que les Anglois qui fréquentant la côte de Guinée, ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Eſpèce ſinguliere, que les Blancs de ce pays de Guinée appellent *mandrill.* Je ne ſaurois trop dire l'origine de ce nom, que je n'avois jamais entendu auparavant; ceux mêmes qui le nomment ainſi n'en peuvent indiquer la raiſon, à moins que ce ne ſoit à cauſe de la reſſemblance de cet animal avec l'homme, pendant qu'il n'en a point du tout avec le ſinge. (*Man*, en Anglois, veut dire *homme*). *Nouveau voyage de Guinée, par Smith.* Paris, 1751, *tome I*, *p. 104.*

Cercopithecus *cynocephalus parte corporis anteriore longis pilis obſita, naſo violaceo nudo*, le *Magot* ou *Tartarin.* Briſſon, *regn. anim.* page 214. *Nota.* Il me paroît que M. Briſſon s'eſt trompé, 1°. en donnant à ce ſinge le nom de *magot* ou de *tartarin* qu'il auroit dû appliquer à ſon ſinge cynocéphale; 2°. en rapportant cet animal au *cynocephalus* de Geſner. Icon. *fig. page 93*, au *cynocephalus ſecundus* de Jonſton, *p. 100, tab. 59*, & au *cynocephalus* de Cluſius. *Exotic. p. 370*; car les figures de ces trois Auteurs ne reſſemblent point au babouin dont il eſt ici queſtion, qu'il eſt cependant aiſé de diſtinguer de tous les autres par les ſillons longitudinaux qu'il a ſur la face, & que M.

continuellement une morve qu'il recueille avec la langue; indépendamment de son très gros & long museau, de son corps trapu, de ses fesses couleur de sang & de son anus apparent, & placé, pour ainsi dire, dans les lombes; il a encore la face violette & sillonnée, des deux côtés, de rides profondes & longitudinales qui en augmentent beaucoup la tristesse & la difformité; il est aussi plus grand & peut-être plus fort que le papion, mais il est en même temps plus tranquille & moins féroce : nous donnons ici la figure du mâle & de la femelle que nous avons vus vivans; soit qu'ils eussent été mieux éduqués, ou que naturellement ils soient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables & moins impudens sans être moins désagréables.

Cette espèce de babouin se trouve à la côte d'Or & dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appellent *boggo* & les Européens *mandrill*; il paroît qu'après l'orang-outang, c'est le plus grand de tous les singes & de tous les babouins. Smith (*b*) raconte qu'on lui fit présent d'une

---

Brisson indique lui-même dans les termes suivans: » Son nez, dit il, est fort gros, dénué de poils, cannelé selon sa longueur, & d'une couleur violette «. Or ces caractères ne conviennent point au cynocéphale de Clusius, de Gesner & de Jonston.

(*b*) Le corps du mandrill, lorsqu'il a pris sa croissance, est aussi gros en circonférence que celui d'un homme ordinaire, les jambes sont beaucoup plus courtes, & les pieds plus longs; les bras & les mains sont

femelle mandrill, qui n'étoit âgée que de six mois, & qui étoit déjà aussi grande à cet âge

---

dans la même proportion; la tête est d'une grosseur monstrueuse; la face large & plate, sans autres poils qu'aux sourcils; le nez est fort petit, la bouche large & les lèvres sont très minces; la face qui est couverte d'une peau blanche, est d'une laideur effroyable & toute ridée; les dents sont larges & fort jaunes; les mains sont sans poil; tout le reste du corps, à l'exception du visage & des mains, est couvert de poil long & noir comme celui de l'ours; ces animaux ne marchent jamais sur les quatre pattes comme les guenons; quand on les tourmente, ils crient précisément comme les enfans: on prétend que les mâles cherchent souvent à violer les femmes blanches, quand ils les rencontrent seules dans les bois; ils ont presque toujours le nez morveux, & se plaisent à faire entrer la morve dans la bouche. . . . On me fit présent à Skerbro d'un de ces mandrills: les gens du pays les appellent *boogoc*; c'étoit une femelle qui n'avoit que six mois, mais elle étoit déjà plus grosse qu'un babouin, &c. *Nouveau voyage en Guinée, par Smith, traduit de l'Anglois.* Paris, 1751, *tome I, p. 104. NOTA.* Dans le même pays, l'on appelle donc *boogoc* ou *boggo* & *mandrill*, l'animal dont il est ici question, & l'on appelle aussi *pongo* & *drill*, *l'orang-outang*; ces noms se ressemblent, & sont vraisemblablement dérivés les uns des autres; & en effet le pongo & le boggo, ou si l'on veut, le drill & le mandrill ont plusieurs caracteres communs; mais le premier est un singe sans queue & presque sans poil, qui a la face applatie & ovale, au lieu que le second est un babouin avec une queue, de longs poils, & le museau gros & long. Le mot *man*, dans les langues Allemande, Angloise, &c. signifie l'*homme en général*; & le mot *drill*, dans le jargon de quelques-unes de nos provinces de France comme en Bourgogne, signifie un *homme vigoureux & libertin*; les paysans disent, *c'est un bon drill, c'est un maître drill.*

qu'un babouin adulte : il dit aussi que ces mandrills marchent toujours sur deux pieds, qu'ils pleurent & qu'ils gémissent comme des hommes; qu'ils ont une violente passion pour les femmes, & qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart.

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le mandrill a des abajoues & des callosités sur les fesses; il a la queue très courte, & seulement de deux ou trois pouces de long; les dents canines beaucoup plus grosses & plus longues à proportion que celles de l'homme; le museau très gros & très long, & sillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes & très marquées; la face nue & de couleur bleuâtre; les oreilles nues, aussi-bien que le dedans des mains & des pieds; le poil long, d'un brun-roussâtre sur le corps, & gris sur la poitrine & le ventre; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre; il a quatre ou quatre pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît même qu'il y en a d'encore plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 L'Ouanderou. 2 Le Maimon.

L'OUANDEROU [a],

ET LE LOWANDO (b).

Voyez planche V, fig. 1 de ce Volume.

QUOIQUE ces animaux nous paroissent être d'une seule & même espèce, nous n'a-

---

(a) *Ouanderou*, *Wanderu*, nom de cet animal à Ceylan, & que nous avons adopté.

Simia ex Ægypto Venetias deducta. Prosp. Alpin. *Vol. II*, page 245, tab. 20.

Ouanderou, sorte de singe à Ceylan, dont il paroît qu'il y a deux espèces. *Relation de Ceylan, par Knox, tome I, pages 105 & 111*, fig. *ibid.*

Cercopithecus niger barba incanâ promissâ. Wanderu *Zeylanensibus.* Ray, *Syst. quad.* pag. 158.

Silenus simia caudata, barbata, corpore nigro, barbâ niveâ, prolixâ. Linn. *syst. nat.* edit X, page 26. *Nota.* Il me paroît que M. Linnæus s'est trompé en rapportant à cet animal le *simia callitriches magnitudine cynocephalorum* de Prosper Alpin, *page 242* : c'est évidemment celui de la *page 245*, que nous venons d'indiquer ; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer la figure que nous en donnons ici, avec celle de Prosper Alpin.

Cercopithecus barbatus niger, barbâ incanâ, singe noir à barbe blanche. Briss. *reg. anim.* page 207. *Nota.* Il nous paroît que le singe indiqué par M. Brisson sous le nom *de singe noir d'Egypte*, *page 209*, est le même que celui-ci, d'autant plus qu'il y rapporte celui de Prosper Alpin, *page 245*, que nous avons cité ci-dessus.

(b) *Lowando*, *Elwandu*, nom de cet animal à Cey

vons pas laissé de leur conserver à chacun le nom qu'ils portent dans leur pays natal, à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races distinctes & constantes. L'ouanderou a le corps couvert de poils bruns & noirs, avec une large chevelure & une grande barbe blanche; au contraire le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres avec la chevelure & la barbe noires : il y a encore dans le même pays une troisième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle est d'une couleur uniforme & entièrement blanche, corps, chevelure & barbe : ces trois animaux ne sont pas des singes, mais des babouins; ils en ont tous les caractères, tant pour la figure que pour le naturel; ils sont farouches & même un peu féroces; ils ont le museau alongé, la queue courte, & sont à-peu-près de la même grandeur & de la même force que les papions, ils ont seulement le corps moins ramassé, & paroissent plus foibles des parties de l'arrière du corps : celui dont nous donnons la figure nous

---

lan, & que nous avons adopté. *Nota.* 1°. Il nous paroît n'être qu'une variété de l'ouanderou. *Nota.* 2°. Il nous paroît qu'il y a une seconde variété dans ces animaux, l'ouanderou a le corps noir & la barbe grise, le lowando a le corps gris & la barbe noire, & il y en a d'autres de même espèce qui sont tout blancs, corps & barbe.

Simia alba seu incanis pilis barbâ nigrâ promissâ. Elwandum *Zeylanensibus.* Ray, *syst. quad.* page 158.

avoit été préſenté ſous une fauſſe dénomination, tant pour le nom que pour le climat. Les gens auxquels il appartenoit, nous dirent qu'il venoit du continent de l'Amérique méridionale, & qu'on l'appelloit *cayouvaſſou*. Je reconnus bientôt que ce mot *cayouvaſſou* eſt un terme braſilien qui ſe prononce *ſajou-ouaſſou*, & qui ſignifie *ſapajou*, & que par conſéquent ce nom avoit été mal appliqué, puiſque tous les ſapajous ont de très longues queues, au lieu que l'animal dont il eſt ici queſtion, eſt un babouin à queue très courte; d'ailleurs, non-ſeulement cette eſpèce, mais même aucune eſpèce de babouin, ne ſe trouve en Amérique; par conſéquent on s'étoit auſſi trompé ſur l'indication du climat, & cela arrive aſſez ordinairement, ſur-tout à ces Montreurs d'ours & de ſinges, qui, lorſqu'ils ignorent le climat & le nom d'un animal, ne manquent pas de lui appliquer une dénomination étrangère, laquelle vraie ou fauſſe eſt également bonne pour l'uſage qu'ils en font. Au reſte, ces babouins-ouanderous, lorſqu'ils ne ſont pas domptés, ſont ſi méchans qu'on eſt obligé de les tenir dans une cage de fer, où ſouvent ils s'agitent avec fureur; mais lorſqu'on les prend jeunes, on les apprivoiſe aiſément, & ils paroiſſent même être plus ſuſceptibles d'éducation que les autres babouins; les Indiens ſe plaiſent à les inſtruire, & ils prétendent que les autres ſinges, c'eſt-à-dire les guenons, reſpectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Dans leur état de

liberté (*c*), ils ſont extrêmement ſauvages, & ſe tiennent dans les bois (*d*). Si l'on en croit les Voyageurs, ceux qui ſont tout blancs ſont les plus forts & les plus méchans de tous; ils ſont très ardens pour les femmes, & aſſez forts pour les violer lorſqu'ils les trouvent ſeules (*e*),

---

(*c*) On trouve au Malabar quatre eſpèces de ſinges; la premiere toute noire, le poil luiſant, avec une barbe blanche qui lui ceint le menton, & qui a une palme & plus de longueur; les autres ſinges ont tant de reſpect pour cette eſpèce, qu'ils s'humilient en ſa préſence comme s'ils étoient capables de reconnoître en elle quelque ſupériorité; les Princes & les Grands eſtiment beaucoup ces ſinges à barbe, qui paroiſſent avoir plus de gravité & d'intelligence que les autres, on les éduque pour des cérémonies & des jeux, & ils s'en acquittent ſi parfaitement, que c'eſt une choſe admirable. *Voyage du Pere Vincent Marie*, ch. XIII, p. 405, *traduit par M. le Marquis de Montmirail.*

(*d*) A Ceylan il ſe trouve des ſinges auſſi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris, le viſage noir avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre. . . . On en voit d'autres de la même groſſeur, mais d'une couleur différente; ils ont le corps, le viſage & la barbe d'une blancheur éclatante; cette différence de couleur ne paroiſſant pas changer l'eſpèce, on les appelle également *ouanderous*; ils cauſent peu de mal aux terres cultivées, & ſe tiennent ordinairement dans les bois où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons, mais quand on les prend, ils mangent de tout. *Relation de Knox*, tome I, pages 107 & 111. . . . . *Hiſtoire générale des Voyages*, tome VIII, page 545.

(*e*) Les ſinges blancs qui ſont quelquefois auſſi grands & auſſi méchans que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont plus dangereux que les noirs; ils en veulent principalement aux femmes, & ſouvent après

& ſouvent ils les outragent juſqu'à les faire mourir.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

L'ouanderou a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue de ſept ou huit pouces de long, les dents canines plus longues & plus groſſes que celles de l'homme, le muſeau gros & alongé, la tête environnée d'une large crinière & d'une grande barbe de poils rudes, le corps aſſez long & aſſez mince par le bas ; il y a dans cette eſpèce des races qui varient par la couleur du poil ; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche ; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Ils marchent à quatre pieds plus ſouvent qu'à deux, & ils ont trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur lorſqu'ils ſont debout. Les femelles ſont ſujettes à l'écoulement périodique.

---

leur avoir fait cent outrages, ils finiſſent par les étrangler. Quelquefois ils viennent juſqu'aux habitations, mais les Macacarois qui ſont très jaloux de leurs femmes, n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maiſons à de ſi méchans galans : ils les chaſſent à coups de bâton. *Deſcription du Macacar*, p. 50.



LE MAIMON [a].

Voyez planche V, fig. 2 de ce Volume.

LES Singes, les Babouins & les Guenons forment trois troupes, qui laissent entr'elles, deux intervalles; le premier est rempli par le Magot, & le second par le Maimon: celui-ci fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins; en effet, le maimon ressemble encore aux babouins par son gros & large museau, par sa queue courte & arquée; mais il en diffère & s'approche des guenons par sa taille qui est fort au-dessous de celle des babouins, & par la douceur de son naturel. M. Edwards nous a donné la figure & la description de cet animal sous la dénomination de *singe à queue de cochon*; ce caractère particulier suffit pour le faire reconnoître, car il est le seul de tous les

(a) Maimon. *Maimonet*, nom que l'on a donné dans les derniers siècles aux singes à queue courte, & que nous avons appliqué à celui-ci en attendant qu'on soit informé du nom qu'il porte dans son pays natal, à Sumatra & dans les autres provinces de l'Inde méridionale.

Le singe à queue de cochon. *Glanures d'Edwards*, *page 8*, fig. *ibid.*

babouins

babouins & guenons qui ait la queue nue, menue & tournée comme celle du cochon. Il eſt à-peu-près de la grandeur du magot & reſſemble ſi fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette eſpèce, ſi ſa queue n'étoit pas tout-à-fait différente; il a la face nue & baſanée, les yeux chatains, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides, mais trop courts pour faire une mouſtache apparente. Il n'a pas, comme les ſinges & les babouins, les bourſes à l'extérieur & la verge ſaillante, le tout eſt caché ſous la peau; auſſi le maimon, quoique très vif & plein de feu, n'a rien de la pétulance impudente des babouins : il eſt doux, traitable & même careſſant. On le trouve à Sumatra & vraiſemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale; auſſi ſouffre-t-il avec peine le froid de notre climat : celui que nous avons vu à Paris, n'a vécu que peu de temps, & M. Edwards dit n'avoir gardé qu'un an à Londres celui qu'il a décrit (*b*).

(*b*) Le ſinge à queue de cochon de l'iſle de Sumatra dans la mer des Indes, fut apporté en Angleterre en 1752. . . . . . Il étoit extrêmement vif & plein d'action : il étoit approchant de la groſſeur d'un chat domeſtique ordinaire. . . . . . . c'étoit un mâle. . . . il a vécu un an entre mes mains; je rencontrai une femelle de la même eſpèce qu'on montroit par curioſité à Londres, elle étoit la moitié plus grande que mon mâle; ils parurent fort charmés de ſe voir enſemble, quoique ce fût leur premiere entrevue. *Glanures d'Edwards, pages 8 & 9.*

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le maimon a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue nue, recoquillée & longue de cinq ou six pouces, les dents canines pas plus longues à proportion que celles de l'homme : le museau très large, les orbites des yeux fort saillantes au-dessus; la face, les oreilles, les mains & les pieds nus, & de couleur de chair; le poil d'un noir-olive sur le corps & d'un jaune-roussâtre sur le ventre; il marche tantôt sur deux pieds & tantôt sur quatre : il a deux pieds ou deux pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.







1 Le Macaque. 2 L'Aigrette.

LE MACAQUE [a].

ET

L'AIGRETTE (b).

Voyez Planche VI, fig. 1 & 2 de ce Volume.

De toutes les Guenons ou Singes à longue queue, le Macaque eſt celui qui approche le plus des Babouins ; il a comme eux,

---

(*a*) Macaque. *Macaquo*, nom de cet animal dans ſon pays natal, à Congo, & que nous avons adopté.

Cercopithecus Angolenſis major, in Congo vocatur Macaquo. Marcg. *Hiſt. nat. Braſil.* page 227.

Cercopithecus-cynocephalus ex virideſcentibus & flaviçantibus pilis variegatus. Le cercopithèque-cynocéphale. Briſſ. *Regn. anim.* page 213. *Nota.* Il me ſemble que M. Briſſon a fait ici un double emploi, & que le ſinge qu'il indique dans l'article ſuivant par la dénomination de *cercopithecus-cynocephalus naribus bifidis, elatis, naribus calvis* ; le macaque eſt le même animal.

Simia (Ægyptiaca) caudâ elongatâ, clunibus tuberoſis nudis. Voyage d'Haſſelquiſt. Roſtock, 1762. *Nota.* L'épithète *Ægyptiaca* a été mal appliquée à ce ſinge, qui ne s'eſt trouvé en Egypte, que parce qu'il y avoit été apporté ; ce que nous diſons eſt d'autant mieux fondé que ce Voyageur ſe contredit lui-même ; car après avoir appellé cet animal *Singe d'Egypte*, il dit dans le même article qu'il vient d'Ethiopie ; l'on ſait d'ailleurs qu'il n'y a aucune eſpèce de ſinge qui ſoit

le corps court & ramaſſé, la tête groſſe, le muſeau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps il eſt plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons; il eſt auſſi d'une laideur hideuſe, en ſorte qu'on pourroit le regarder comme une petite eſpèce de babouin s'il n'en différoit pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui eſt longue & bien touffue : au lieu que celle des babouins en général, eſt fort courte. Cette eſpèce eſt originaire de Congo & des autres parties de l'Afrique méridionale (*c*); elle eſt nombreuſe & ſujette à pluſieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la diſpoſition du poil. Celui

---

naturelle au pays de l'Egypte, & que tous ceux qu'on y voit viennent d'ailleurs par la voie du commerce. *Etſi in Ægypto* (dit Proſper Alpin) *nullum ſimiarum genus naſcatur, cujuſlibet tamen generis & ex Arabiâ felici & ex Æthiopiâ immenſæ mercaturæ causâ illuc convehuntur.* Hiſt. Ægypt. lib. IV, page 240.

Cynamolgos. Simia caudata, imberbis, naribus biſidis elatis, clunibus tuberoſis. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, page 28.

(*b*) Aigrette, cette guenon ne nous paroît être qu'une variété du Macaque; nous l'avons appellée l'*Aigrette*, parce qu'elle a un grand épi de poil au-deſſus de la tête; nous croyons que c'eſt le même que l'*Aigula* de M. Linnæus. *Syſt. nat. edit. X, pag.* 27. indiqué par Osbeck, ſous la dénomination *Simia caudata ſub barbato griſea, eminentiâ piloſâ verticis longitudinali.* Itiner. page 99.

(*c*) *Cercopithecus Angolenſis Macaquo. . . . Caudam portat arcuatam. . . . Clamat* hah, hah; *dentes habet albiſſimos. . . . . Penem habet humano ſimilem inſtar pueri.* Marcg. *Hiſt. nat. Braſ.* page 227.

qu'Haſſelquiſt a décrit avoit le corps long de plus de deux pieds, & ceux que nous avons vus ne l'avoient guère que d'un pied & demi; celui que nous appellons ici l'*Aigette*, parce qu'il a ſur le ſommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il reſſemble en tout, à l'exception de cette différence & de quelques autres légéres variétés dans le poil. Ils ont tous deux les mœurs douces & ſont aſſez dociles; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux muſc qu'ils répandent autour d'eux, ils ſont ſi mal-propres, ſi laids & même ſi affreux lorſqu'ils font la grimace, qu'on ne peut les regarder ſans horreur & dégoût. Ces guenons vont ſouvent par troupes & ſe raſſemblent, ſur-tout pour voler des fruits & des légumes. Boſman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant ſous leurs bras & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainſi chargées, ſautant continuellement ſur les pattes de derrière, & que quand on les pourſuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains & ſous les bras, ne gardant que celles qui ſont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte ſur les quatre pieds; au reſte (ajoute ce Voyageur), elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, & ſi elle ne leur plaît pas elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres: en ſorte que par leur bizarre délicateſſe elles cauſent beau-

coup plus de dommages encore que par leurs vols (*d*).

Caractères distinctifs de ces eſpèces.

Le macaque a des abajoues & des callofités ſur les feſſes, il a la queue longue à-peu-près comme la tête & le corps pris enſemble, d'environ dix-huit à vingt pouces; la tête groſſe, le muſeau très gros, la face nue, livide & ridée, les oreilles velues, le corps court & ramaſſé, les jambes courtes & groſſes; le poil des parties ſupérieures eſt d'un cendré-verdâtre, & ſur la poitrine & le ventre d'un gris-jaunâtre; il porte une petite crête de poil au-deſſus de la tête; il marche à quatre & quelquefois à deux pieds; la longueur de ſon corps, y compris celle de la tête, eſt d'environ dix-huit ou vingt pouces. Il paroît qu'il y a dans cette eſpèce des races beaucoup plus grandes & d'autres plus petites, telle que celle qui ſuit.

L'aigrette ne nous paroît être qu'une variété du macaque, elle eſt plus petite d'environ un tiers dans toutes les dimenſions: au lieu de la petite crête de poil qui ſe trouve au ſommet de la tête du macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu; elle ſemble différer encore du macaque par le poil du front qui eſt noir, au lieu que ſur

---

(*d*) Voyage de Boſman, *Lettre XIV*, *pages* 258 & *ſuiv.*

le front du macaque il eſt verdâtre ; il paroît auſſi que l'aigrette a la queue plus longue que le macaque, à proportion de la longueur du corps. Les femelles dans ces eſpèces ſont ſujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.



LE PATAS (a).

Voyez planche VII, fig. 1 & 2 de ce Volume.

Le Patas est encore du même pays & à-peu-près de la même grosseur que le Macaque; mais il en diffère en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuse & le poil plus beau; il est même remarquable par la couleur brillante de sa robe, qui est d'un roux si vif qu'elle paroît avoir été peinte; nous avons vu deux de ces animaux qui font variété dans l'espèce: le premier porte un bandeau de poils noirs au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le second ne diffère du premier que par la couleur de ce bandeau qui est blanc; tous deux ont du poil long au-dessous du menton & autour des joues, ce qui leur fait une belle barbe; mais le premier l'a jaune, &

(a) Nom de cette espèce de guenon ou Singe à longue queue, dans son pays natal au Sénégal, & que nous avons adopté; on l'appelle vulgairement le *Singe rouge du Sénégal.*

En arrivant à Tabao, Brue trouva une nouvelle espèce de singe rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. . . . . . Les Nègres les nomment *Patas.* Relation de Brue. *Histoire générale des voyages, tom. II, page 520.*

le



1 Patas à Bandeau-noir. 2 Patas a Bandeau-blanc.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

le ſecond l'a blanche: cette variété paroît en indiquer d'autres dans la couleur du poil, & je ſuis fort porté à croire que l'eſpèce de guenon couleur de chat ſauvage dont parle Marmol (*b*), & qu'il dit venir du pays des Nègres, ſont des variétés de l'eſpèce du patas. Ces guenons ſont moins adroites que les autres, & en même temps elles ſont extrêmement curieuſes; » je les ai vues, dit Brue (*c*), deſcendre du haut des arbres juſqu'à l'extrémité des branches pour admirer les barques à leur paſſage; elles les conſidéroient quelque temps, & paroiſſant s'entretenir de ce qu'elles avoient vu, elles abandonnoient la place à celles qui arrivoient après; quelques-unes devinrent familières juſqu'à jeter des branches aux François, qui leur répondirent à coups de fuſils; il en tomba quelques-unes, d'autres demeurèrent bleſſées, & tout le reſte tomba dans une étrange conſternation; une partie ſe mit à pouſſer des cris affreux, une autre à ramaſſer des pierres pour les jetter à leurs ennemis; quelques-unes ſe vidèrent le ventre dans leur main & s'efforcèrent d'envoyer ce préſent aux ſpectateurs; mais s'apercevant à la fin que le combat étoit du moins

(*b*) Les ſinges de couleur de chat ſauvage avec la queue longue & le muſeau blanc ou noir, qui s'appellent communément en Eſpagne, *Galos-paules*, viennent du pays des Nègres. *L'Afrique de Marmol, tom. I, page 57.*

(*c*) Relation de Brue. *Hiſtoire générale des voyages, tome II, page 521.*

égal, elles prirent le parti de se retirer «.

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon dont parle le Maire : » on ne sauroit exprimer, dit ce Voyageur, le dégât que les singes font dans les terres du Sénégal lorsque le mil & les grains dont ils se nourrissent, sont en maturité ; ils s'assemblent quarante ou cinquante ; l'un deux demeure en sentinelle sur un arbre, écoute & regarde de tous côtés pendant que les autres font la récolte ; dès qu'il aperçoit quelqu'un, il crie comme un enragé pour avertir les autres, qui, au signal, s'enfuient avec leur proie, sautant d'un arbre à l'autre avec une prodigieuse agilité : les femelles qui portent leurs petits contre leur ventre, s'enfuient comme les autres, & sautent comme si elles n'avoient rien (*d*) ».

Au reste, quoiqu'il y ait dans toutes les terres de l'Afrique un très grand nombre d'espèces de singes, de babouins & de guenons, dont quelques-unes paroissent assez semblables, les voyageurs (*e*) ont cependant remarqué qu'elles ne se mêlent jamais

---

(*d*) Voyages de le Maire, *pages 103 & 104.*

(*e*) On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les espèces de singes qui se trouvent depuis Arquin jusqu'à Sierra-Leona ; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier. *Histoire générale des voyages, tome II, page 221.*

& que pour l'ordinaire chaque eſpèce habite un quartier différent.

Caracteres diſtinctifs de cette eſpèce.

Le patas a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes ; ſa queue eſt moins longue que la tête & le corps pris enſemble ; il a le ſommet de la tête plat, le muſeau long, le corps alongé, les jambes longues ; il a du poil noir ſur le nez & un bandeau étroit de même couleur au-deſſus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre ; le poil de toutes les parties ſupérieures du corps eſt d'un roux preſque rouge, & celui des parties de deſſous, telles que la gorge, la poitrine & le ventre, eſt d'un gris-jaunâtre. Il y a variété dans cette eſpèce pour la couleur du bandeau qui eſt au-deſſus des yeux, les uns l'ont noir & les autres blanc. Ils n'agitent pas leur mâchoire, comme le font les autres guenons lorſqu'elles ſont en colère ; ils marchent à quatre pieds plus ſouvent qu'à deux, & ils ont environ un pied & demi ou deux pieds, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. Il paroît, par le témoignage des Voiageurs, qu'il y en a de plus grands. Les femelles ſont ſujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.



LE MALBROUCK [a].

ET LE

BONNET-CHINOIS (b).

Voyez planche VIII, fig. 1, & 2 de ce Volume

CES deux Guenons ou Singes à longue queue nous paroissent être de la même espèce, & cette espèce, quoique différente à quelques

---

(a) *Malbrouck*, nom de cet animal dans son pays natal, à Bengale, & que nous avons adopté.

Cercopithecus primus, Clusii Exotic. page 371. *Nota.* Clusius est le seul qui ait donné la figure de ce singe, que Nieremberg & Jonston ont copiée : mais Clusius n'avoit pas vu l'animal, il en avoit seulement une figure enluminée qu'il dit même avoir fait corriger par son Peintre. Je ne fais cette observation que pour fonder un doute que je crois très raisonnable, c'est que le flocon de poil qui est au bout de la queue est une imagination du dessinateur; de tous les singes à queue qui nous sont connus, il n'y a que le *sagoin Marikina* ou *petit lion*, qui ait un flocon de poils au bout de la queue, encore cela n'est-il pas fort sensible : en ôtant donc ce flocon de poils qui me paroît imaginaire dans la figure donnée par Clusius, ce singe sera notre malbrouck.

Faunus, Linn. *Syst. nat.* edit X, page 26.

(b) *Bonnet chinois*, nom que l'on a donné à cette espèce de guenon ou singe à longue queue, parce



1 Le Malbrouck. 2 Le Bonnet-Chinois. 3 Le Mangabey.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

égards de celle du Macaque, ne laiſſe pas d'en être aſſez voiſine, pour que nous ſoyons dans le doute ſi le Macaque, l'Aigrette, le Malbrouck & le Bonnet-chinois ne ſont pas quatre variétés, c'eſt-à-dire, quatre races conſtantes d'une ſeule & même eſpèce. Comme ces animaux ne produiſent pas dans notre climat, nous n'avons pu acquérir par l'expérience aucune connoiſſance ſur l'unité ou la diverſité de leurs eſpèces, & nous ſommes réduits à en juger par la différence de la figure & des autres attributs extérieurs. Le Macaque & l'aigrette nous ont paru aſſez ſemblables pour préſumer qu'ils ſont de la même eſpèce; il en eſt de même du malbrouck & du bonnet-chinois: mais comme ils diffèrent plus des deux premiers qu'ils ne diffèrent entr'eux, nous avons cru devoir les en ſéparer. Notre préſomption ſur la diverſité de ces deux eſpèces eſt fondée 1°. ſur la différence de la forme extérieure, 2°. ſur celle de la couleur & de la diſpoſition du poil, 3°. ſur les différences qui ſe trouvent dans les proportions du ſquelette de ces animaux, & enfin ſur ce que les deux premiers ſont natifs des contrées méridionales de l'Afrique, & que les deux dont il s'agit ici ſont du pays de Bengale: cette dernière conſidération eſt d'un auſſi grand poids qu'aucune autre; car nous avons prou-

qu'elle a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, comme le ſont les bonnets des Chinois.

vé que dans les animaux ſauvages & indépendans de l'homme, l'éloignement du climat eſt un indice aſſez ſûr de celui des eſpèces : aureſte, le maſbrouck & le bonnet-chinois ne ſont pas les ſeules eſpèces ou races de ſinges que l'on trouve à Bengale (*c*); il paroît, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a quatre variétés, ſavoir, des blancs, des noirs, des rouges & des gris; ils diſent que les noirs ſont les plus aiſés à apprivoiſer : ceux-ci étoient d'un gris-rouſsâtre, & nous ont paru privés & même aſſez dociles.

» Ces animaux, diſent les Voyageurs (*d*), dérobent les fruits & ſur-tout les cannes de ſucre; l'un deux fait ſentinelle ſur un arbre, pendant que les autres ſe chargent du butin; s'il aperçoit quelqu'un, il crie *houp*, *houp*, *houp*, d'une voix haute & diſtincte; au moment de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenoient dans la main gauche, & ils s'enfuient en courant à trois pieds, & s'ils ſont vivement pourſuivis, ils

(*c*) *Nota.* Je crois qu'on peut rapporter au malbrouck de Bengale l'eſpèce de ſinge à poil griſâtre de Calicut dont parle Pyrard : il eſt (dit ce Voyageur) défendu de tuer aucun ſinge dans ce pays; ils ſont ſi importuns, ſi fâcheux & en ſi grand nombre qu'ils cauſent beaucoup de dommage, & que les habitans des villes & des campagnes ſont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans les maiſons. *Voyages de Fr. Pyrard, tome I, p. 427.*

(*d*) Voyage d'Innigo de Biervillas, *partie Ire, page 172.*

jettent encore ce qu'ils tenoient dans la main droite, & se sauvent en grimpant sur les arbres qui sont leur demeure ordinaire; ils sautent d'arbres en arbres; les femelles même chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi comme les autres, mais tombent quelquefois. Ces animaux ne s'apprivoisent qu'à demi, il faut toujours les tenir à la chaîne; ils ne produisent pas dans leur état de servitude, même dans leur pays, il faut qu'ils soient en liberté dans leurs bois. Lorsque les fruits & les plantes succulentes leur manquent, ils mangent des insectes, & quelquefois ils descendent sur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poissons & des crabes; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, & dès qu'elles serrent, ils l'enlèvent brusquement & l'emportent pour le manger à leur aise. Ils cueillent les noix de cocos, & savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger. Ils boivent aussi du *zari* qui degoutte par des *bamboches* qu'on met exprès à la cîme des arbres pour en attirer la liqueur, & ils se servent de l'occasion. On les prend par le moyen des noix de cocos où l'on fait une petite ouverture; ils y fourent la patte avec peine, parce que le trou est étroit, & les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils ne puissent se dégager. Dans les provinces de l'Inde, habitées par les Bramans, qui, comme l'on sait, épargnent la vie de tous les animaux, les singes, plus respectés encore que

tous les autres, sont en nombre infini; ils viennent en troupe dans les villes, ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté; ensorte que ceux qui vendent des denrées, & sur-tout des fruits, des légumes, &c. ont bien de la peine à les conserver «. Il y a dans Amadabad, capitale du Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, & même ceux qui sans être malades veulent y demeurer. Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent d'eux-mêmes tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs; on ne manque pas de mettre ces deux jours-là sur ces petites terrasses du riz, du millet, des cannes de sucre dans la saison, & autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert, & feroient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans le bien sentir auparavant; & lorsqu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiseaux ne peuvent guère nicher sur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de singes, car ils ne manquent jamais de détruire les nids & de jeter les œufs par terre (*e*).

(*e*) Voyez les voyages de la Boulaye-le-Gouz, *p.*

Les ennemis les plus redoutables pour les ſinges ne ſont ni le tigre ni les autres bêtes féroces, car ils leur échappent aiſément par leur légèreté & par le choix de leur domicile au-deſſus des arbres, où il n'y a que les ſerpens qui aillent les chercher & ſachent les ſurprendre.

Les ſinges, dit un Voyageur, ſont en poſſeſſion d'être maîtres des forêts; car il n'y a ni tigres ni lions qui leur diſputent le terrein; ils n'ont rien à craindre que les ſerpens, qui, nuit & jour, leur font la guerre; il y en a de prodigieuſe grandeur, qui tout d'un coup avalent un ſinge; d'autres moins gros, mais plus agiles, les vont chercher juſque ſur les arbres. . . . . . Ils épient le temps où ils ſont endormis, &c. « (*f*).

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le malbrouck a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue à-peu-près longue comme la tête & le corps pris enſemble, les paupières couleur de chair, la face d'un gris-cendré, les yeux grands, le

---

253; la relation de Thévenot, *tome III*, *p. 20*; le voyage de Gemelli Careri, *tome V*, *p. 164*; le recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales, *tome VII*, *p. 36*; le voyage d'Orient du P. Philippe, *p. 312*; & le voyage de Tavernier, *tome III*, *p. 64*.

(*f*) Deſcription hiſtorique du Macacar, *p. 51*.

museau large & relevé, les oreilles grandes, minces & couleur de chair : il porte un bandeau de poils gris, comme la mone; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune-brun sur les parties supérieures du corps, & d'un gris-jaunâtre sur celles du dessous; il marche à quatre pieds, & il y a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue.

Le bonnet-chinois paroît être une variété du malbrouck; il en diffère en ce qu'il a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que sa queue est plus longue à proportion du corps. Les femelles, dans ces deux races sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.







1 Le Mangabey à Collier-blanc. 2 La Mone. 3 Le Callitriche.



LE MANGABEY [a].

Voyez planche VIII, fig. 3, & planche IX fig. 1 de ce Volume.

NOUS avons eu deux individus de cette eſpèce de Guenons ou Singes à longue queue; tous deux nous ont été donnés ſous la dénomination de *Singes de Madagaſcar*: il eſt facile de les diſtinguer de tous les autres par un caractère très apparent. Les Mangabeys ont les paupières nues & d'une blancheur frappante; ils ont auſſi le muſeau gros, large & alongé; & un bourrelet ſaillant autour des yeux. Ils varient pour les couleurs; les uns ont le poil de la tête noir, celui du cou & du deſſus du corps brun-fauve, & le ventre blanc; les autres l'ont plus clair ſur la tête & ſur le corps, & ils diffèrent ſur-tout des premiers par un large col-

(a) *Mangabey*, nom précaire que nous donnons à cet animal, en attendant qu'on ſache ſon vrai nom; comme il ſe trouve à Madagaſcar, dans les terres voiſines de Mangabey, cette dénomination en rappellera l'idée aux Voyageurs qui ſeront à portée de le voir & de s'informer du nom qu'il porte dans cette iſle qui eſt ſon pays natal.

Æthiops, ſimia caudata imberbis, vertice pilis arrectis lunulâque frontis albis. . . . corpus fuſcum, ſubtus album, cauda recta, ſubtus alba, ſupercilia ſeu lunula alba tranſverſa, palpebra ſuperior nuda, alba, aures acutiuſculæ. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, page 28.

lier de poils blancs qui leur environnent le cou & les joues : tous deux portent la queue relevée, & ont le poil long & touffu ; ils sont du même pays que le vari ; & comme ils lui ressemblent par l'alongement du museau, par la longueur de la queue, par la manière de la porter, & par les variétés de la couleur du poil, ils me paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Mangabey a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue aussi longue que la tête & le corps pris ensemble. Il a un bourrelet proéminent autour des yeux & la paupière supérieure d'une blancheur frappante. Son museau est gros & long, ses sourcils sont d'un poil roide & hérissé, ses oreilles sont noires & presque nues ; le poil des parties supérieures du corps est brun, & celui des parties inférieures est gris. Il y a variété dans cette espèce ; les uns étant de couleur uniforme, & les autres ayant un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues. Ils marchent à quatre pieds, & ils ont à-peu-près un pied & demi de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles, dans ces espèces sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LA MONE (*a*).

Voyez planche IX, figure 2 de ce volume.

La Mone eſt la plus commune des guenons ou ſinges à longue queue, nous l'avons eu vivante pendant plusieurs années; c'eſt, avec le magot, l'eſpèce qui s'accommode le mieux de la température de notre climat;

(*a*) Mone, *Mona*, *Monina*, *Mounina*, eſt le nom des *Guenons* ou *Singes à longue queue*, dans les langues Moreſque, Eſpagnole & Provençale. . . . . *Reperiuntur in Mauritaniæ ſilvis ſimiarum variæ ſpecies quarum quæ caudam gerunt Monæ dicuntur.* Leon. Afric. *Deſc. Africæ*, Vol. II, page 757. — *Simii caudati & barbati qui vulgo* monichi *vocantur.* Proſper Alpin. *Hiſt. Ægypt.* lib. IV, page 242. *Nota.* Le nom *Monkie* que les Anglois ont donné aux guenons ou ſinges à longue queue eſt dérivé de *Monichi*, & tous deux paroiſſent venir de *Mona* ou *Monina*, nom primitif de ces animaux.

Kebos Ariſtotelis, *Kypor* Avicennæ. *Kebos* & *Kypor*, ſont les noms par leſquels les Grecs & les Arabes déſignoient les ſinges à longue queue, & dont les couleurs étoient variées; celui dont il eſt ici queſtion a plus qu'aucun autre cette variété dans les couleurs, & par cette raiſon on l'appelle vulgairement le *Singe varié.*

Cercopithecus pilis ex nigro & ruſo variegatis veſtitus, pedibus nigris caudâ cinereâ. Le ſinge varié. Briſſon, *regn. anim.* page 198,

cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes méridionales; & elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse, & dans les autres parties de l'Asie (*b*) qui étoient connues des Anciens; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos*, *cebus*, *cœphus*, à cause de la variété de ses couleurs; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune & d'un peu de noir; le poil du dessus de la tête & du cou, mêlé de jaune & de noir; celui du dos mêlé de roux & de noir; le ventre blanchâtre aussi-bien que l'intérieur des cuisses & des jambes, l'extérieur des jambes & les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front : une bande noire depuis les yeux jusqu'aux oreilles, & depuis les oreilles jusqu'à l'épaule & au bras; quelques-uns l'ont appellée *nonne* par corruption de mone; d'autres à cause de sa barbe grise, l'ont appellé le *vieillard*; mais la dénomination vulgaire sous laquelle la mone est la plus connue, est celle de *singe varié*, & cette dénomination répond parfaitement au nom *kebos* que lui avoient donné les Grecs, & qui

---

(*b*) Monichi *simii caudati & barbati ex Æthiopiæ locis conterminis in Ægyptum deducuntur; suntque admodum cicures & mundi.* Prosper Alpin. *Ægypt.* lib. IV, page 242.

par la définition d'Ariſtote déſigne une guenon ou ſinge à longue queue, de couleur variée.

En général, les guenons ſont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, & d'un caractère moins triſte que les ſinges; elles ſont vives juſqu'à l'extravagance & ſans férocité, car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte; la mone en particulier eſt ſuſceptible d'éducation, & même d'un certain attachement pour ceux qui la ſoignent; celle que nous avons nourrie ſe laiſſoit toucher & enlever par les gens qu'elle connoiſſoit, mais elle ſe refuſoit aux autres & même les mordoit; elle cherchoit auſſi à ſe mettre en liberté: on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompre ou s'en délivrer elle s'enfuyoit à la campagne, & quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle ſe laiſſoit aſſez aiſément reprendre par ſon maître : elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain & ſurtout des fruits; elle cherchoit auſſi les araignées, les fourmis, les inſectes (*c*); elle rempliſſoit ſes abajoues, lorſqu'on lui donnoit pluſieurs morceaux de ſuite: cette ha-

---

(*c*) C'eſt vraiſemblablement de cette eſpèce dont parle Ludolf, ſous le nom de *Singe de l'Abiſſinie* : » ils vont, dit-il, par grandes troupes : comme ils aiment extrêmement les fourmis & les vers, il n'y a aucunes pierres qu'ils ne renverſent ou qu'ils ne remuent pour attraper les inſectes qui ſont deſſous «. *Hiſtoire de l'Abiſſinie*, p. 41.

bitude eſt commune à tous les babouins & guenons, auxquels la Nature a donné ces eſpèces de poches au bas des joues, où ils peuvent garder une quantité d'alimens aſſez grande pour ſe nourrir un jour ou deux.

Caracteres diſtinctifs de cette eſpèce.

La mone a des abajoues & des callosités ſur les feſſes, elle a la queue d'environ deux pieds de longueur, plus longue d'un demi-pied que la tête & le corps pris enſemble; la tête petite & ronde, le muſeau gros & court, la face couleur de chair baſanée; elle porte un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles, & des oreilles juſqu'aux épaules & aux bras; elle a une eſpèce de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou qui ſont plus longs que les autres; ſon poil eſt d'un noir-rouſsâtre ſur le corps, blanchâtre ſous le ventre; l'extérieur des jambes & les pieds ſont noirs, la queue eſt d'un gris-brun avec deux taches blanches de chaque côté de ſon origine; elle marche à quatre pieds, & la longueur de ſa tête & de ſon corps pris enſemble depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ un pied & demi. La femelle eſt ſujette, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

LE

LE CALLITRICHE [a].

Voyez planche IX, fig. 3 de ce Volume.

CALLITRIX eſt un terme employé par Homère, pour exprimer en général la belle couleur du poil des animaux : ce n'eſt que pluſieurs ſiècles après celui d'Homère que les Grecs ont en particulier appliqué ce nom à quelques eſpèces de guenons ou ſinges à longue queue, remarquables par la beauté des couleurs de leur poil ; mais il doit appartenir de préférence à celui dont il eſt ici queſtion. Il eſt d'un beau vert ſur le corps, d'un beau blanc ſur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir ; d'ailleurs il ſe trouve en Mauritanie & dans les terres de l'ancienne Carthage : ainſi il y

---

(a) *Cercopithecus ex cinereo flaveſcens, genis longis pilis albis obſitis.* Le ſinge vert. *Briſſ. regn. anim.* page 204.

Le ſinge de l'iſle Saint-Jacques ; on donne ſouvent à cet animal le nom de *Singe vert*, & nous le diſtinguons par ce nom ; nos gens de mer l'appellent en général le *Singe de Saint-Jacques*, parce qu'il ſe trouve dans cette isle du Cap-vert. *Glanures d'Edwards, pag.* 10, fig. *ibid.*

Aux isles du Cap-vert, il y a des ſinges à longue queue, qui ont le viſage noir. *Voyage de Dampier, tome IV, p.* 34.

a tout apparence qu'il étoit connu des Grecs & des Romains, & que c'étoit l'une des guenons ou ſinges à longue queue, auxquels ils donnoient le nom de callitrix; il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voiſines de l'Égypte, ſoit du côté de l'Æthiopie, ſoit de celui de l'Arabie, que les Anciens ont auſſi déſignées par le nom générique de callitrix. Proſper Alpin & Pietro della Valle (*b*), parlent de ces callitriches de couleur blonde; nous n'avons pas vu cette eſpèce blonde, qui n'eſt peut-être qu'une variété de celle-ci ou de celle de la mone, qui eſt très commune dans ces mêmes contrées.

Au reſte, il paroît que le *callitriche* ou *ſinge vert* ſe trouve au Sénégal, auſſi-bien qu'en Mauritanie & aux isles du Cap-vert. M. Adanſon rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, ſont remplis de ſinges verts. » Je n'apperçus ces ſinges, dit cet Auteur, que par les branches qu'ils caſſoient au haut des ar-

---

(*b*) *Simium Callitrichum Cairi in ædibus habuimus felem magnam quadamtenus magnitudine æmulantem, prolixiori corporis figurâ, capite parvo erat & rotundo. . . . corpore circa illa graciliſſimo, toto corpore rufo rutilove ſpectabatur, facies vero humanæ ſimilis fuit nigra, undique barbata, ſed barba albi erat coloris. . . . caudamque longam rutilamque habebat.* Proſp. Alp. *Hiſt. Ægypt.* lib. IV, page 244, fig. tab. XX, n°. 4 — J'ai vu auſſi dans le Caire pluſieurs animaux vivans, comme des *Callitriches* ou *Guenons* de couleur blonde, *Voyage de Pietro della Valle, tome I, page 401.*

bres, d'où elles tomboient ſur moi : car ils étoient d'ailleurs fort ſilencieux, & ſi légers dans leurs gambades, qu'il eût été difficile de les entendre ; je n'allai pas plus loin, & j'en tuai d'abord un, deux & même trois, ſans que les autres paruſſent effrayés ; cependant lorſque la plupart ſe ſentirent bleſſés, ils commencèrent à ſe mettre à l'abri, les uns en ſe cachant derrière les groſſes branches, les autres en deſcendant à terre ; d'autres enfin, & c'étoit le plus grand nombre, s'élançoient de la pointe d'un arbre ſur la cîme d'un autre. . . . . Pendant ce petit manège, je continuois toujours à tirer deſſus, & j'en tuai juſqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure & dans un eſpace de vingt toiſes, ſans qu'aucun deux eût jeté un ſeul cri : quoiqu'ils ſe fuſſent pluſieurs fois raſſemblés par compagnie en ſourcillant, grinçant des dents & faiſant mine de vouloir m'attaquer «. *Voyage au Sénégal, par M. Adanſon page 178.*

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le callitriche a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris enſemble ; il a la tête petite, le muſeau alongé, la face noire auſſi-bien que les oreilles ; il porte une bande étroite au lieu de ſourcils au bas du front, & cette bande eſt de longs poils noirs. Il eſt d'un vert vif mêlé d'un peu de jaune ſur le corps, & d'un blanc-

jaunâtre sur la poitrine & le ventre ; il marche à quatre pieds, & la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ quinze pouces. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 Le Moustac. 2 Le Talapoin. 3 Le Douc.

LE MOUSTAC [*a*].

Voyez planche X, fig. 1 *de ce Volume.*

Le Moustac nous paroît être du même pays que le Macaque, parce qu'il a, comme lui, le corps plus court & plus ramassé que les autres guenons; c'est très vraisemblablement le même animal que les Voyageurs de Guinée ont appelé *Blanc-nez* (*b*), parce qu'en effet, il a les lèvres au-dessous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu-noirâtre; il a aussi deux toupets de poils jaunes au-dessous des oreilles, ce qui lui donne l'air très singulier; & comme il est en même temps d'assez petite taille, c'est de tous les

(*a*) Moustac. *Mustax.* Moustache : comme la Guenon dont il est ici question n'a point été nommée, nous lui avons donné ce nom, qui suffira pour la faire reconnoître & distinguer de toutes les autres; elle est en effet très remarquable par sa lèvre supérieure, qui est nue & d'une blancheur d'autant plus frappante, que le reste de sa face est noir.

(*b*) Il y a d'autres Singes à la côte d'Or, que l'on nomme *Blancs-nez*, parce que c'est la seule partie de leur corps qui soit de cette couleur : ils sont puans & farouches. *Relation d'Artus, histoire générale des voyages, tome IV, page* 238.

singes à longue queue celui qui nous a paru le plus joli.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le moustac a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble, elle a dix-neuf ou vingt pouces de longueur; il a la face d'un noir-bleuâtre avec une grande & large marque blanche en forme de chevron au-dessous du nez & sur toute l'étendue de la lèvre supèrieure, qui est nue dans toute cette partie; elle est seulement bordée de poils noirs, aussi-bien que la lèvre inférieure tout autour de la bouche : il a le corps court & ramassé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif au-dessous des oreilles; il a aussi un toupet de poil hérissé au-dessus de la tête; le poil du corps est d'un cendré-verdâtre; la poitrine & le ventre d'un cendré-blanchâtre; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ un pied de longueur, la tête & le corps compris. La femelle est sujette à l'écoulement periodique.



LE TALAPOIN (*a*).

Voyez planche X fig. 2 de ce Volume.

CETTE Guenon eſt de petite taille, & d'une aſſez jolie figure ; ſon nom paroîtroit indiquer qu'elle ſe trouve à Siam & dans les autres provinces de l'Aſie orientale ; mais nous ne pouvons l'aſſurer ; ſeulement, il eſt certain qu'elle eſt originaire de l'ancien continent & qu'elle ne ſe trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, & que ces deux caractères n'appartiennent ni aux ſagoins ni aux ſapajous, qui ſont les ſeuls animaux du nouveau monde qu'on puiſſe comparer aux guenons.

Ce qui me porte à croire indépendamment du nom, que cette guenon ſe trouve plus communément aux Indes orientales qu'en Afrique, c'eſt que les Voyageurs rapportent que la plupart des ſinges de cette partie de l'Aſie ont le poil d'un vert-brun.

» Les ſinges du Guzarate, diſent-ils, ſont d'un vert brun, ils ont la barbe & les ſourcils longs & blancs : ces animaux que les

(*a*) *Talapoin*, nom ſous lequel ce Singe nous a été donné, & que nous avons adopté.

Banianes laissent multiplier à l'infini par un principe de religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure & en si grand nombre que les marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises (*b*) «.

M. Edwards a donné la figure & la description d'une guenon, sous le nom de *Singe noir de moyenne grandeur*, qui nous paroît approcher de l'espèce du talapoin plus que d'aucune autre. J'ai cru devoir en rapporter ici la description (*c*), & renvoyer à la figure donnée par M. Edwards, pour qu'on puisse comparer ces animaux : on verra qu'à l'ex-

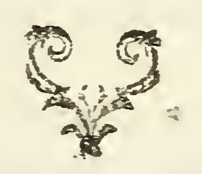
(*b*) Histoire générale des voyages, *tome X, p. 67*

(*c*) Ce singe étoit à-peu-près de la taille d'un gros chat; il étoit d'un naturel doux, ne faisant mal à personne. . . . . .c'étoit un mâle, & il étoit un peu vieux. . . . . . sa tête étoit assez ronde; la peau de son visage étoit d'une couleur de chair rembrunie, couverte de poils noirs assez clair-semés; les oreilles étoient faites comme celles de l'homme; les yeux étoient d'une couleur de noisette-rougeâtre avec les paupières noires; le poil étoit long au-dessous des yeux, & les sourcils se joignoient; il étoit long aussi sur les tempes & couvroit en partie les oreilles; la tête, le dos, les jambes de devant & de derriere & la queue étoient couverts d'assez longs poils d'un brun-noirâtre, qui n'étoit ni trop doux ni trop rude; la poitrine, le ventre, &c. étoient presque sans poil, d'une couleur de chair rembrunie, ayant des bouts de sein à la poitrine. Les quatre pattes étoient faites à-peu-près comme la main de l'homme, étant couvertes d'une peau douce & noire presque sans poils; les ongles étoient plats. *Glanures d'Edwards p. 221.*

ception

ception de la grandeur & de la couleur, ils se ressemblent assez pour qu'on doive présumer que ce sont au moins deux espèces bien voisines, si ce ne sont pas des variétés de la même espèce : dans ce cas, comme nous ne sommes pas sûrs que notre talapoin soit natif des Indes orientales, & que M. Edwards assure que celui qu'il décrit venoit de Guinée, nous rendrions le talapoin à ce même climat, ou bien nous supposerions que cette espèce se trouve également dans les terres du midi de l'Afrique & de l'Asie : c'est vraisemblablement de cette même espèce de singes noirs, décrits par M. Edwards, dont parle Bosman, sous le nom de *Baurdmannetjes*, & dont il dit que la peau fait une bonne fourrure (*d*).

(*d*) On trouve en Guinée une troisième espèce de singes parfaitement jolis, qui ont pour l'ordinaire deux pieds de hauteur; leur poil est extrêmement noir, de la longueur d'un doigt & davantage, avec une barbe blanche, d'où les Hollandois les ont appellés *Baurdmannetjes* : on fait des bonnets de leur peau, & chaque fourrure s'achette quatre écus. *Voyage de Bosman, page 258.*



LE DOUC [a].

Voyez planche X, fig. 3 de ce Volume.

Le Douc est le dernier de la classe des animaux que nous avons appelés *Singes*, *Babouins*, & *Guenons* : sans être précisément d'aucun de ces trois genres, il participe de tous ; il tient des guenons par sa queue longue, des babouins par sa grande taille, & des singes par sa face plate ; il a de plus un caractère particulier, & par lequel il paroît faire la nuance entre les guenons & les sapajous : ces deux familles d'animaux diffèrent entre elles, en ce que les guenons ont les fesses pelées, & que tous les sapajous les ont couvertes de poil ; le douc est la seule des guenons qui ait du poil sur les fesses comme les sapajous : il leur ressemble aussi par l'aplatissement du museau : mais en tout, il approche infiniment plus des

(a) *Douc*, nom de cet animal à la Cochinchine, & que nous avons adopté : ce nom que nous ignorions nous a été donné par M. Poivre, aussi-bien que l'animal même. *Sifac* à Madagascar.

Cercopithecus cinereus, genis longis pilis ex albo flavicantibus obsitis, torque ex castaneo purpurascente. Le grand singe de la Cochinchine. Briss. *regn. anim.* page 205.

guenons que des ſapajous, deſquels il diffère, en ce qu'il n'a pas la queue prenante, & auſſi par pluſieurs autres caractères eſſentiels : d'ailleurs l'intervalle qui ſépare ces deux familles eſt immenſe, puiſque le douc & toutes les guenons ſont de l'ancien continent, tandis que tous les ſapajous ne ſe trouvent que dans le nouveau : on pourroit dire auſſi, avec quelque raiſon, que le douc ayant une longue queue comme les guenons, & n'ayant pas comme elles des callosités ſur les feſſes, il fait la nuance entre les orang-outangs & les guenons, comme le gibbon la fait auſſi à un autre égard, n'ayant point de queue comme les orang-outangs, mais ayant des calloſités ſur les feſſes comme les guenons. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers, par leſquels il eſt très remarquable & fort aiſé à diſtinguer de tous les ſinges, babouins, guenons ou ſapajous, même au premier coup-d'œil; ſa robe variée de toutes couleurs, ſemble indiquer l'ambiguité de ſa nature, & en même temps différencier ſon eſpèce d'une manière évidente. Il porte autour du cou un collier d'un brun-pourpre; autour des joues une barbe blanche; il a les lèvres & le tour des yeux noirs, la face & les oreilles rouges; le deſſus de la tête & le corps gris, la poitrine & le ventre jaune, les jambes blanches en bas, noires en haut; la queue blanche avec une large tache de même couleur ſur les lombes; les pieds noirs avec pluſieurs autres nuances de couleur. Il me

paroît que cet animal qu'on nous a aſſuré venir de la Cochinchine ſe trouve auſſi à Madagaſcar, & que c'eſt le même que Flaccourt indique ſous le nom de *ſifac* dans les termes ſuivans : » à Madagaſcar, il y a, dit-il, une autre eſpèce de guenuche blanche, qui a un chaperon tanné, & qui ſe tient le plus ſouvent ſur les pieds de derrière ; elle a la queue blanche & deux taches tannées ſur les flancs ; elle eſt plus grande que le *vari* (mococo), mais plus petite que le *varicoſſi*, (vari) ; cette eſpèce s'appelle *ſifac* : elle vit de fèves ; il y en a beaucoup vers Andrivoure, Dambourlomb & Ranafoulchy (*b*), «. Le chaperon ou collier tanné, la queue blanche, les taches ſur les flancs ſont des caractères qui indiquent aſſez clairement que ce ſifac de Madagaſcar eſt de la même eſpèce que le douc de la Cochinchine.

Les Voyageurs aſſurent que les grands ſinges des parties méridionales de l'Aſie produiſent des bézoards qu'on trouve dans leur eſtomac, & dont la qualité eſt ſupérieure à celle des bézoards des chèvres & des gazelles ; ces grands ſinges des parties méridionales de l'Inde, ſont l'ouanderou & le douc ; nous croyons donc que c'eſt à ces eſpèces qu'il faut rapporter la production des bézoards : on prétend que ces bézoards de ſinge ſont toujours d'une forme ronde, au

---

(*b*) Voyage de Flaccourt, *page 153.*

lieu que les autres bézoards sont de différentes figures (*c*).

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le douc n'a point de callosités sur les fesses, il les a garnies de poil par-tout; sa queue, quoique longue, ne l'est pas autant que la tête & le corps pris ensemble; il a la face rouge & couverte d'un duvet roux, les oreilles nues & de même couleur que la face, les lèvres brunes aussi-bien que les orbites des yeux; le poil de couleurs très vives & très variées; il porte un bandeau & un collier d'un brun-pourpre; il a du blanc sur le front, sur la tête, sur le corps, les bras, les jambes, &c. une espèce de barbe d'un blanc-jaunâtre : il a du noir

---

(*c*) Comme les singes, aussi-bien que les chèvres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, il se produit dans leur ventre des pierres de bézoard : on en trouve souvent dans leurs excrémens, que la peur qu'ils ont d'être battus leur fait lâcher en courant : ces pierres de bézoard sont les plus cheres & les plus estimées de toutes celles qui se trouvent dans les Indes, elles sont aussi plus rondes que les autres, & ont bien plus de force : on a éprouvé quelquefois qu'un grain de celles-ci avoit autant d'effet que deux de celles qui viennent des chèvres. *Description historique du Macacar, page 51. Nota.* En comparant ce passage avec celui de Knox, que nous avons rapporté à l'article de l'Ouanderou, il paroît que ce sont les ouanderous qui vivent de boutons d'arbres, & que par conséquent ce sont eux qui produisent le plus communément des bézoards.

au-dessus du front & à la partie supérieure des bras; les parties du dessous du corps sont d'un gris-cendré & d'un jaune-blanchâtre ; la queue est blanche, aussi-bien que le bas des lombes : il marche aussi souvent sur deux pieds que sur quatre, & il a trois pieds & demi ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout. J'ignore si les femelles dans cette espèce sont sujettes à l'écoulement périodique.



DE LA
DÉGÉNÉRATION
DES ANIMAUX.

DÈS que l'homme a commencé à changer de ciel, & qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine : mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné; & lorsqu'après des siècles écoulés, des continens traversés & des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes, & peupler les sables du Midi & les glaces du Nord, les changemens sont devenus si grands & si sensibles, qu'il y auroit lieu de croire que le Nègre, le Lappon & le Blanc forment des espèces différentes, si d'un côté l'on n'étoit assuré qu'il n'y a eu qu'un seul Homme de créé, & de l'autre que ce Blanc, ce Lappon & ce Nègre, si dissemblans entr'eux, peuvent cependant s'unir ensemble & propager en commun la grande & unique famille de notre genre humain. Ainsi leurs taches ne sont point originelles; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces alté-

rations de nature ne sont que superficielles ; & il est certain que tous ne sont que le même homme qui s'est verni de noir sous la zone torride, & qui s'est tanné, rapetissé par le froid glacial du Pôle de la sphère. Cela seul suffiroit pour nous démontrer qu'il y a plus de force, plus d'étendue, plus de flexibilité dans la nature de l'homme que dans celle de tous les autres êtres; car les végétaux & presque tous les animaux sont confinés chacun à leur terrein, à leur climat : & cette étendue dans notre nature vient moins des propriétés du corps que de celles de l'ame ; c'est par elle que l'homme a cherché les secours qui étoient nécessaires à la délicatesse de son corps ; c'est par elle qu'il a trouvé les moyens de braver l'inclémence de l'air, & de vaincre la dureté de la terre. Il s'est, pour ainsi dire, soumis les élémens ; par un seul rayon de son intelligence, il a produit celui du feu qui n'existoit pas sur la surface de la terre ; il a su se vêtir, s'abriter, se loger ; il a compensé par l'esprit toutes les facultés qui manquent à la matière ; & sans être ni si fort, ni si grand, ni si robuste que la plupart des animaux, il a su les vaincre, les dompter, les subjuguer, les confiner, les chasser & s'emparer des espaces que la Nature sembloit leur avoir exclusivement départis.

La grande division de la terre est celle des deux continens : elle est plus ancienne que tous nos monumens ; cependant l'homme est encore plus ancien ; car il s'est trouvé

le même dans ces deux mondes : l'Asiatique, l'Européen, le Nègre produisent également avec l'Americain ; rien ne prouve mieux qu'ils sont issus d'une seule & même souche, que la facilité qu'ils ont de se réunir à la tige commune : le sang est différent, mais le germe est le même ; la peau, les cheveux, les traits, la taille ont varié sans que la forme intérieure ait changé ; le type en est général & commun : & s'il arrivoit jamais, par des révolutions qu'on ne doit pas prévoir, mais seulement entrevoir dans l'ordre général des possibilités, que le temps peut toutes amener; s'il arrivoit, dis-je, que l'homme fût contraint d'abandonner les climats qu'il a autrefois envahis pour se réduire à son pays natal, il reprendroit avec le temps ses traits originaux, sa taille primitive & sa couleur naturelle : le rappel de l'homme à son climat amèneroit cet effet, le mélange des races l'amèneroit aussi & bien plus promptement ; le Blanc avec la Noire, ou le Noir avec la Blanche produisent également un Mulâtre dont la couleur est brune, c'est-à-dire, mêlée de blanc & de noir ; ce Mulâtre avec un blanc produit un second Mulâtre moins brun que le premier ; & si ce second Mulâtre s'unit de même à un individu de race blanche, le troisième Mulâtre n'aura plus qu'une nuance légère de brun qui disparoîtra tout-à-fait dans les générations suivantes. Il ne faut donc que cent cinquante ou deux cents ans pour laver la peau d'un Nègre par cette voie du mélange avec le sang du Blanc;

mais il faudroit peut-être un assez grand nombre de siècles pour produire ce même effet par la seule influence du climat. Depuis qu'on transporte des Nègres en Amérique, c'est-à-dire depuis environ deux cents cinquante ans, l'on ne s'est pas aperçu que les familles noires qui se sont soutenues sans mélange, ayent perdu quelques nuances de leur teinte originelle; il est vrai que ce climat de l'Amérique méridionale étant par lui-même assez chaud pour brunir ses habitans, on ne doit pas s'étonner que les Nègres y demeurent noirs : pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'espèce humaine, il faudroit transporter quelques individus de cette race noire du Sénégal en Danemarck, où l'homme ayant communément la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la différence du sang & l'opposition de couleur est la plus grande. Il faudroit cloîtrer ces Nègres avec leurs femelles, & conserver scrupuleusement leur race sans leur permettre de la croiser; ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour savoir combien il faudroit de temps pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme; & par la même raison, combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir.

C'est-là la plus grande altération que le ciel ait fait subir à l'homme, & l'on voit qu'elle n'est pas profonde; la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, varie par la seule influence du climat; les autres changemens, tels que ceux de la taille, de la

forme, des traits & de la qualité des cheveux, ne me paroiſſent pas dépendre de cette ſeule cauſe; car dans la race des Nègres, leſquels, comme l'on ſait, ont pour la plupart la tête couverte d'une laine crépue, le nez épaté, les lèvres épaiſſes, on trouve des nations entières avec de longs & vrais cheveux, avec des traits réguliers: & ſi l'on comparoit dans la race des Blancs le Danois au Calmouque, ou ſeulement le Finlandois au Lappon dont il eſt ſi voiſin, on trouveroit entr'eux autant de différence pour les traits & la taille, qu'il y en a dans la race des Noirs: par conſéquent il faut admettre pour ces altérations qui ſont plus profondes que les premières, quelques autres cauſes réunies avec celle du climat. La plus générale & la plus directe eſt la quantité de la nourriture; c'eſt principalement par les alimens que l'homme reçoit l'influence de la terre qu'il habite: celle de l'air & du ciel agit plus ſuperficiellement; & tandis qu'elle altère la ſurface la plus extérieure en changeant la forme de la peau, la nourriture agit ſur la forme intérieure par ſes propriétés qui ſont conſtamment relatives à celles de la terre qui la produit. On voit dans le même pays des différences marquées entre les hommes qui en occupent les hauteurs, & ceux qui demeurent dans les lieux bas; les habitans de la montagne ſont toujours mieux faits, plus vifs & plus beaux que ceux de la vallée; à plus forte raiſon dans des climats éloignés du climat primitif, dans des climats où les

herbes, les fruits, les grains & la chair des animaux ſont de qualité & même de ſubſtance différentes, les hommes qui s'en nourriſſent doivent devenir différens. Ces impreſſions ne ſe font pas ſubitement ni même dans l'eſpace de quelques années; il faut du temps pour que l'homme reçoive la teinture du ciel, il en faut encore plus pour que la terre lui tranſmette ſes qualités; & il a fallu des ſiècles joints à un uſage toujours conſtant des mêmes nourritures, pour influer ſur la forme des traits, ſur la grandeur du corps, ſur la ſubſtance des cheveux, & produire ces altérations intérieures, qui s'étant enſuite perpétuées par la génération, ſont devenues les caractères généraux & conſtans auxquels on reconnoît les races & même les nations différentes qui compoſent le genre humain.

Dans les animaux, ces effets ſont plus prompts & plus grands, parce qu'ils tiennent à la terre de bien plus près que l'homme; parce que leur nourriture étant plus uniforme, plus conſtamment la même, & n'étant nullement préparée, la qualité en eſt plus décidée & l'influence plus forte; parce que d'ailleurs les animaux ne pouvant ni ſe vêtir, ni s'abriter, ni faire uſage de l'élément du feu pour ſe réchauffer, ils demeurent nuement expoſés, & pleinement livrés à l'action de l'air & à toutes les intempéries du climat: & c'eſt par cette raiſon que chacun d'eux a, ſuivant ſa nature, choiſi ſa zone & ſa contrée; c'eſt par la

même raiſon qu'ils y ſont retenus, & qu'au lieu de s'étendre ou de ſe diſperſer comme l'homme, ils demeurent pour la plupart concentrés dans les lieux qui leur conviennent le mieux. Et lorſque par des révolutions ſur le globe ou par la force de l'homme, ils ont été contraints d'abandonner leur terre natale; qu'ils ont été chaſſés ou relégués dans des climats éloignés, leur nature a ſubi des altérations ſi grandes & ſi profondes, qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable à la première vue, & que pour la juger il faut avoir recours à l'inſpection la plus attentive, & même aux expériences & à l'analogie. Si l'on ajoute à ces cauſes naturelles d'altération dans les animaux libres, celle de l'empire de l'homme ſur ceux qu'il a réduits en ſervitude, on ſera ſurpris de voir juſqu'à quel point la tyrannie peut dégrader, défigurer la Nature; on trouvera ſur tous les animaux eſclaves, les ſtigmates de leur captivité & l'empreinte de leurs fers; on verra que ces plaies ſont d'autant plus grandes, d'autant plus incurables, qu'elles ſont plus anciennes, & que dans l'état où nous les avons réduits, il ne ſeroit peut-être plus poſſible de les réhabiliter, ni de leur rendre leur forme primitive, & les autres attributs de nature que nous leur avons enlevés.

La température du climat, la qualité de la nourriture & les maux d'eſclavage, voilà les trois cauſes de changement, d'altération & de dégénération dans les animaux. Les effets de chacune méritent d'ê-

tre considérés en particulier, & leurs rapports vus en détail nous présenteront un tableau au-devant duquel on verra la Nature telle qu'elle est aujourd'hui, & dans le lointain on appercevra ce qu'elle étoit avant sa dégradation.

Comparons nos chétives brebis avec le mouflon dont elles sont issues ; celui-ci, grand & léger comme un cerf, armé de cornes défensives & de sabots épais, couvert d'un poil rude, ne craint ni l'inclémence de l'air, ni la voracité du loup : il peut non-seulement éviter ses ennemis par la légéreté de sa course, mais il peut aussi leur résister par la force de son corps, & par la solidité des armes dont sa tête & ses pieds sont munis : quelle différence de nos brebis auxquelles il reste à peine la faculté d'exister en troupeau, qui même ne peuvent se défendre par le nombre, qui ne soutiendroient pas sans abri le froid de nos hivers, enfin qui toutes périroient si l'homme cessoit de les soigner & de les protéger ! Dans les climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie, le mouflon qui est le pere commun de toutes les races de cette espèce, paroît avoir moins dégénéré que par-tout ailleurs ; quoique réduit en domesticité, il a conservé sa taille & son poil : seulement il a beaucoup perdu sur la grandeur & la masse de ses armes ; les brebis du Sénégal & des Indes sont les plus grandes des brebis domestiques & celles de toutes dont la nature est la moins dégradée : les brebis de la Barbarie, de l'E-

gypte, de l'Arabie, de la Perſe, de l'Arménie, de la Calmouquie, &c. ont ſubi de plus grands changemens, elles ſe ſont, relativement à nous, perfectionnées à certains égards & viciées à d'autres; mais, comme ſe perfectionner ou ſe vicier eſt la même choſe relativement à la Nature, elles ſe ſont toujours dénaturées; leur poil rude s'eſt changé en une laine fine; leur queue s'étant chargée d'une maſſe de graiſſe, a pris un volume incommode & ſi grand, que l'animal ne peut la traîner qu'avec peine; & en même temps qu'il s'eſt bouffi d'une matière ſuperflue, & qu'il s'eſt paré d'une belle toiſon, il a perdu ſa force, ſon agilité, ſa grandeur & ſes armes : car ces brebis à longues & larges queues n'ont guère que la moitié de la taille du mouflon; elles ne peuvent fuir le danger ni réſiſter à l'ennemi; elles ont un beſoin continuel des ſecours & des ſoins de l'homme pour ſe conſerver & ſe multiplier : la dégradation de l'eſpèce originaire eſt encore plus grande dans nos climats; de toutes les qualités du mouflon, il ne reſte rien à nos brebis, rien à notre bélier, qu'un peu de vivacité, mais ſi douce, qu'elle cède encore à la houlette d'une bergère : la timidité, la foibleſſe, & même la ſtupidité & l'abandon de ſon être ſont les ſeuls & triſtes reſtes de leur nature dégradée. Si l'on vouloit la relever pour la force & la taille, il faudroit unir le mouflon avec notre brebis Flandrine, & ceſſer de propager les races inférieures; & ſi, comme choſe plus utile, nous voulons dé-

vouer cette espèce à ne nous donner que de la bonne chair & de la belle laine, il faudroit au moins, comme l'ont fait nos voisins, choisir & propager la race des brebis de Barbarie, qui transportée en Espagne & même en Angleterre a très bien réussi. La force du corps & la grandeur de la taille sont des attributs masculins, l'embonpoint & la beauté de la peau sont des qualités féminines; il faudroit donc dans le procédé des mélanges observer cette difference; donner à nos béliers des femelles de Barbarie pour avoir de belles laines, & donner le moufflon à nos brebis pour en relever la taille.

Il en seroit à cet égard de nos chèvres comme de nos brebis; on pourroit en les mêlant avec la chèvre d'Angora, changer leur poil & le rendre aussi utile que la plus belle laine. L'espèce de la chèvre en général, quoique fort dégénérée, l'est cependant moins que celle de la brebis dans nos climats; elle paroît l'être davantage dans les pays chauds de l'Afrique & des Indes; les plus petites & les plus foibles de toutes les chèvres sont celles de Guinée, de Juda, &c. & dans ces mêmes climats l'on trouve au contraire les plus grandes & les plus fortes brebis.

L'espèce du bœuf est celle de tous les animaux domestiques sur laquelle la nourriture paroît avoir la plus grande influence: il devient d'une taille prodigieuse dans les contrées où le pâturage est riche & toujours renaissant; les Anciens ont appellé

taureau-éléphans

taureau-éléphans les bœufs d'Ethiopie & de quelques autres provinces de l'Asie, où ces animaux approchent en effet de la grandeur de l'éléphant ; l'abondance des herbes, & leur qualité substantielle & succulente produisent cet effet ; nous en avons la preuve même dans notre climat ; un bœuf nourri sur les têtes des montagnes vertes de Savoie ou de Suisse, acquiert le double du volume de celui de nos bœufs, & néanmoins ces bœufs de Suisse, sont comme les nôtres, enfermés dans l'étable & réduits au fourrage pendant la plus grande partie de l'année : mais ce qui fait cette grande différence, c'est qu'en Suisse on les met en pleine pâture, dès que les neiges sont fondues ; au lieu que dans nos provinces on leur interdit l'entrée des prairies jusqu'après la récolte de l'herbe qu'on réserve aux chevaux : ils ne sont donc jamais ni largement ni convenablement nourris, & ce seroit une attention bien nécessaire, bien utile à l'Etat que de faire un réglement à cet égard, par lequel on aboliroit les vaines pâtures en permettant les enclos. Le climat a aussi beaucoup influé sur la nature du bœuf : dans les terres du Nord des deux continens, il est couvert d'un poil long & doux comme de la fine laine ; il porte aussi une grosse loupe sur les épaules, & cette difformité se trouve également dans tous les bœufs de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique ; il n'y a que ceux d'Europe qui ne soient pas bossus ; cette race d'Europe est cependant la race primitive à laquelle

les races boſſues remontent par le mélange dès la première ou la seconde génération ; & ce qui prouve encore que cette race boſſue n'eſt qu'une variété de la première, c'eſt qu'elle eſt ſujette à de plus grandes altérations & à des dégradations qui paroiſſent exceſſives ; car il y a dans ces bœufs boſſus des différences énormes pour la taille ; le petit zébu de l'Arabie a tout au plus la dixième partie du volume du *taureau-éléphant* d'Ethiopie.

En général, l'influence de la nourriture eſt plus grande, & produit des effets plus ſenſibles ſur les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes ou de fruits ; ceux au contraire qui ne vivent que de proie, varient moins par cette cauſe que par l'influence du climat ; parce que la chair eſt un aliment préparé & déjà aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore ; au lieu que l'herbe étant le premier produit de la terre, elle en a toutes les propriétés, & tranſmet immédiatement les qualités terreſtres à l'animal qui s'en nourrit.

Auſſi le chien, ſur lequel la nourriture ne paroît avoir que de légéres influences, eſt néanmoins celui de tous les animaux carnaſſiers dont l'eſpèce eſt la plus variée ; il ſemble ſuivre exactement dans ſes dégradations les différences du climat ; il eſt nu dans les pays les plus chauds, couvert d'un poil épais & rude dans les contrées du Nord, paré d'une belle robe ſoyeuſe en Eſpagne, en Syrie, où la douce température de l'air change le poil de la plupart des

animaux en une ſorte de ſoie ; mais indépendamment de ces variétés extérieures qui ſont produites par la ſeule influence du climat, il y a d'autres altérations dans cette eſpèce qui proviennent de ſa condition, de ſa captivité, ou, ſi l'on veut, de l'état de ſociété du chien avec l'homme. L'augmentation ou la diminution de la taille viennent des ſoins que l'on a pris d'unir enſemble les plus grands ou les plus petits individus ; l'accourciſſement de la queue, du muſeau, des oreilles, provient auſſi de la main de l'homme ; les chiens auxquels de génération en génération on a coupé les oreilles & la queue, tranſmettent ces défauts en tout ou en partie à leurs deſcendans. J'ai vu des chiens nés ſans queue, que je pris d'abord pour des monſtres individuels dans l'eſpèce ; mais je me ſuis aſſuré depuis, que cette race exiſte & qu'elle ſe perpétue par la génération. Et les oreilles pendantes qui ſont le ſigne le plus général & le plus certain de la ſervitude domeſtique, ne ſe trouvent-elles pas dans preſque tous les chiens ? Sur environ trente races différentes, dont l'eſpèce eſt aujourd'hui compoſée, il n'y en a que deux ou trois qui ayent conſervé leurs oreilles primitives ; le chien de berger, le chien-loup & les chiens du Nord ont ſeuls les oreilles droites. La voix de ces animaux a ſubi, comme tout le reſte, d'étranges mutations ; il ſemble que le chien ſoit devenu criard avec l'homme, qui de tous les êtres qui ont une langue eſt celui qui en uſe &

abuse le plus : car dans l'état de nature le chien est presque muet, il n'a qu'un hurlement de besoin par accès assez rares ; il a pris son aboiement dans son commerce avec l'homme, sur-tout avec l'homme policé ; car lorsqu'on le transporte dans des climats extrêmes & chez des peuples grossiers tels que les Lappons & les Nègres, il perd son aboiement, reprend sa voix naturelle qui est le hurlement & devient même quelquefois absolument muet. Les chiens à oreilles droites, & sur-tout le chien de berger, qui de tous est celui qui a le moins dégénéré, est aussi celui qui donne le moins de voix : comme il passe sa vie solitairement dans la campagne & qu'il n'a de commerce qu'avec les moutons & quelques hommes simples, il est comme eux sérieux & silentieux, quoiqu'en même temps il soit très vif & fort intelligent ; c'est de tous les chiens celui qui a le moins de qualités acquises & le plus de talens naturels ; c'est le plus utile pour le bon ordre & pour la garde des troupeaux ; & il seroit plus avantagaux d'en multiplier, d'en étendre la race que celles des autres chiens, qui ne servent qu'à nos amusemens, & dont le nombre est si grand qu'il n'y a point de villes où l'on ne pût nourrir un nombre de familles des seuls alimens que les chiens consomment.

L'état de domesticité a beaucoup contribué à faire varier la couleur des animaux : elle est en général originairement fauve ou noire ; le chien, le bœuf, la chèvre, la brebis, le cheval ont pris toutes sortes de

couleurs; le cochon a changé du noir au blanc, & il paroît que le blanc pur & ſans aucune tache eſt à cet égard le ſigne du dernier degré de dégénération, & qu'ordinairement il eſt accompagné d'imperfections ou de défauts eſſentiels : dans la race des hommes blancs, ceux qui le ſont beaucoup plus que les autres, & dont les cheveux, les ſourcils, la barbe, &c. ſont naturellement blancs, ont ſouvent le défaut d'être ſourds, & d'avoir en même temps les yeux rouges & foibles : dans la race des noirs, les Nègres-blancs ſont encore d'une nature plus foible & plus défectueuſe. Tous les animaux abſolument blancs ont ordinairement ces mêmes défauts de l'oreille dure & des yeux rouges. Cette ſorte de dégénération, quoique plus fréquente dans les animaux domeſtiques, ſe montre auſſi quelquefois dans les eſpèces libres, comme dans celles des éléphans, des cerfs, des daims, des guenons, des taupes, des ſouris; & dans toutes, cette couleur eſt toujours accompagnée de plus ou moins de foibleſſe de corps & d'hébétation des ſens.

Mais l'eſpèce ſur laquelle le poids de l'eſclavage paroît avoir le plus appuyé & fait les impreſſions les plus profondes, c'eſt celle du chameau : il naît avec des loupes ſur le dos, & des calloſités ſur la poitrine & ſur les genoux : ces calloſités ſont des plaies évidentes occaſionnées par le frottement : car elles ſont remplies de pus & de ſang corrompu : comme il ne marche jamais qu'avec une groſſe charge,

la pression du fardeau a commencé par empêcher la libre extension & l'accroissement uniforme des parties musculeuses du dos; ensuite elle a fait gonfler la chair aux endroits voisins: & comme lorsque le chameau veut se reposer ou dormir, on le contraint d'abord à s'abattre sur ses jambes repliées, & que peu à peu il en prend l'habitude de lui-même, tout le poids de son corps porte pendant plusieurs heures de suite, chaque jour, sur sa poitrine & ses genoux; & la peau de ces parties pressée, frottée contre la terre, se dépile, se froisse, se durcit & se désorganise. Le lama qui, comme le chameau, passe sa vie sous le fardeau, & ne se repose aussi qu'en s'abattant sur la poitrine, a de semblables callosités qui se perpétuent de même par la génération. Les babouins & les guenons dont la posture la plus ordinaire est d'être assis, soit en veillant, soit en dormant, ont aussi des callosités au-dessous de la région des fesses, & cette peau calleuse est même devenue inhérente aux os du derrière contre lesquels elle est continuellement pressée par le poids du corps: mais ces callosités des babouins & des guenons sont sèches & saines, parce qu'elles ne proviennent pas de la contrainte des entraves ni du faix accablant d'un poids étranger, & qu'elles ne sont au contraire que les effets des habitudes naturelles de l'animal qui se tient plus volontiers & plus long-temps assis que dans aucune autre situation: il en est de ces callosités des guenons comme de la double semelle de

peau que nous portons ſous nos pieds : cette ſemelle eſt une calloſité naturelle que notre habitude conſtante à marcher ou reſter debout rend plus ou moins épaiſſe, ou plus ou moins dure, ſelon le plus ou moins de frottement que nous faiſons éprouver à la plante de nos pieds.

Les animaux ſauvages n'étant pas immédiatement ſoumis à l'empire de l'homme, ne ſont pas ſujets à d'auſſi grandes altérations que les animaux domeſtiques ; leur nature paroît varier ſuivant les différens climats, mais nulle part elle n'eſt dégradée. S'ils étoient abſolument les maîtres de choiſir leur climat & leur nourriture, ces altérations ſeroient encore moindres : mais comme de tout temps ils ont été chaſſés, relégués par l'homme, ou même par ceux d'entr'eux qui ont le plus de force & de méchanceté, la plupart ont été contraints de fuir, d'abandonner leur pays natal, & de s'habituer dans des terres moins heureuſes : ceux dont la nature s'eſt trouvée aſſez flexible pour ſe prêter à cette nouvelle ſituation ſe ſont répandus au loin, tandis que les autres n'ont eu d'autre reſſource que de ſe confiner dans les déſerts voiſins de leur pays. Il n'y a aucune eſpèce d'animal, qui comme celle de l'homme ſe trouve généralement par-tout ſur la ſurface de la terre, les unes, & en grand nombre ſont bornées aux terres méridionales de l'ancien continent ; les autres, aux parties méridionales du nouveau monde ; d'autres, en moindre quantité, ſont confinées dans les

terres du Nord, & au lieu de s'étendre vers les contrées du Midi, elles ont paſſé d'un continent à l'autre par des routes juſqu'à ce jour inconnues; enfin, quelques autres eſpèces n'habitent que certaines montagnes ou certaines vallées, & les altérations de leur nature ſont en général d'autant moins ſenſibles qu'elles ſont plus confinées.

Le climat & la nourriture ayant peu d'influence ſur les animaux libres, & l'empire de l'homme en ayant encore moins, leurs principales variétés viennent d'une autre cauſe; elles ſont relatives à la combinaiſon du nombre dans les individus, tant de ceux qui produiſent, que de ceux qui ſont produits. Dans les eſpèces, comme celle du chevreuil, où le mâle s'attache à ſa femelle & ne la change pas, les petits démontrent la conſtante fidélité de leurs parens par leur entière reſſemblance entr'eux; dans celles, au contraire, où les femelles changent ſouvent de mâle, comme dans celle du cerf, il ſe trouve des variétés aſſez nombreuſes.; & comme dans toute la Nature il n'y a pas un ſeul individu qui ſoit parfaitement reſſemblant à un autre, il ſe trouve d'autant plus de variétés dans les animaux, que le nombre de leur produit eſt plus grand & plus fréquent. Dans les eſpèces où la femelle produit cinq ou ſix petits, trois ou quatre fois par an, de mâles différens, il eſt néceſſaire que le nombre des variétés ſoit beaucoup plus grand que dans celles où le produit eſt annuel & unique; auſſi dans les eſpèces inférieures, les petits animaux qui

tous

tous produisent plus souvent & en plus grand nombre que ceux des espèces majeures, sont-elles sujettes à plus de variétés. La grandeur du corps qui ne paroît être qu'une quantité relative, a néanmoins des attributs positifs & des droits réels dans l'ordonnance de la Nature; le grand y est aussi fixe que le petit y est variable : on pourra s'en convaincre aisément par l'énumération que nous allons faire des variétés des grands & des petits animaux.

Le sanglier a pris en Guinée des oreilles très longues & couchées sur le dos; à la Chine, un gros ventre pendant & des jambes fort courtes; au Cap-vert & dans d'autres endroits, des défenses très grosses & tournées comme des cornes de bœufs; dans l'état de domesticité, il a pris par-tout des oreilles à demi-pendantes, & des soies blanches dans les pays froids ou temperés. Je ne compte ni le pecari ni le babiroussa dans les variétés de l'espèce du sanglier, parce qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre de cette espèce, quoiqu'ils en approchent de plus près que d'aucune autre.

Le cerf, dans les pays montueux, secs & chauds, tels que la Corse & la Sardaigne, a perdu la moitié de sa taille, & a pris un pelage brun avec un bois noirâtre; dans les pays froids & humides, comme en Bohème & aux Ardennes, sa taille s'est agrandie, son pelage & son bois sont devenus d'un brun presque noir; son poil s'est alongé au point de former une longue barbe au menton : dans le Nord de l'autre conti-

nent, le bois du cerf s'est étendu & ramifié par des andouillers courbes. Dans l'état de domesticité, le pelage change du fauve au blanc ; & à moins que le cerf ne soit en liberté & dans de grands espaces, ses jambes se déforment & se courbent. Je ne compte pas l'axis dans les variétés de l'espèce du cerf; il approche plus de celle du daim & n'en est peut-être qu'une variété.

On auroit peine à se décider sur l'origine de l'espèce du daim; il n'est nulle part entièrement domestique, ni nulle part absolument sauvage : il varie assez indifférement, & par-tout, du fauve au pie & du pie au blanc; son bois & sa queue sont aussi plus grands & plus longs suivant les différentes races, & sa chair est bonne ou mauvaise selon le terrein & le climat : on le trouve comme le cerf dans les deux continens, & il paroît être plus grand en Virginie & dans les autres provinces de l'Amérique tempérée, qu'il ne l'est en Europe. Il en est de même du chevreuil, il est plus grand dans le nouveau que dans l'ancien continent : mais au reste toutes ses variétés se réduisent à quelques différences dans la couleur du poil qui change du fauve au brun; les plus grands chevreuils sont ordinairement fauves, & les plus petits sont bruns. Ces deux espèces, le chevreuil & le daim, sont les seuls de tous les animaux communs aux deux continens, qui soient plus grands & plus forts dans le nouveau que dans l'ancien.

L'âne a subi peu de variétés, même dans

ſa condition de ſervitude la plus dure; car ſa nature eſt dure auſſi, & réſiſte également aux mauvais traitemens & aux incommodités d'un climat fâcheux & d'une nourriture groſſière : quoiqu'il ſoit originaire des pays chauds, il peut vivre, & même ſe multiplier ſans les ſoins de l'homme dans les climats tempérés; autrefois il y avoit des onagres *ou* ânes ſauvages dans tous les déſerts de l'Aſie mineure, aujourd'hui ils y ſont plus rares, on ne les trouve en grande quantité que dans ceux de la Tartarie : le mulet de Daurie (*a*) appellé *czigithai* par les Tartares Mongoux, eſt probablement le même animal que l'onagre des autres provinces de l'Aſie; il n'en diffère que par la longueur & les couleurs du poil, qui, ſelon M. Bell, paroît ondé de brun & de blanc [*b*] : ces onagres *czigithais* ſe trouvent dans les forêts de la Tartarie

---

(*a*) *Mulus Dauricus fœcundus*, Czigithai, *Mongolorum in Dauria.* Muſ. *Petropolitanum*, page 335.

(*b*) *In the foreſt near Kuznerski on the River Tomo one of the ſources of the River Oby in Lat. 51 & 52 are Wild aſſes. I have ſeen many of their Skins; they ave in all reſpects the Shape of the ead, tail and hoofs of the common aſs, but their skin is Waved and undulated withe and brown* Bell's *travels tho China.* Nota. Il ſe pourroit que M. Bell, qui dit n'avoir obſervé que les peaux de ces animaux, ait vu des peaux de zèbre; car les autres Voyageurs ne diſent pas que les *czigithais* ou *onagres* de Daurie ſoient, comme le zèbre, rayés de brun & de blanc; d'ailleurs, il y a au Cabinet de Péterſbourg des peaux de zèbre & des peaux de czigithais, qu'on montre également aux Voyageurs.

jusqu'au cinquante-unième & cinquante-deuxième degré; & il ne faut pas les confondre avec les zèbres, dont les couleurs sont bien plus vives & bien autrement tranchées, & qui d'ailleurs forment une espèce particulière presque aussi différente de celle de l'âne que de celle du cheval. La seule dégénération remarquable dans l'âne en domesticité, c'est que sa peau s'est ramollie & qu'elle a perdu les petits tubercules qui se trouvent semés sur la peau de l'onagre, de laquelle les Levantins font le cuir grenu qu'on appelle *chagrin.*

Le lièvre est d'une nature flexible & ferme en même temps, car il est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent, & par-tout il est à très peu près le même; seulement son poil blanchit pendant l'hiver dans les climats très froids, & il reprend en été sa couleur naturelle, qui ne varie que du fauve au roux : la qualité de la chair varie de même; les lièvres les plus rouges sont toujours les meilleurs à manger. Mais le lapin, sans être d'une nature aussi flexible que le lièvre, puisqu'il est beaucoup moins répandu, & que même il paroît confiné à de certaines contrées, est néanmoins sujet à plus de variétés, parce que le lièvre est sauvage partout, au lieu que le lapin est presque partout à demi-domestique. Les lapins clapiers ont varié par la couleur du fauve au gris, au blanc, au noir; ils ont aussi varié par la grandeur, la quantité, la qualité du poil: cet animal qui est originaire d'Espagne a

pris en Tartarie une queue longue, en Syrie du poil touffu & pelotonné comme du feutre, &c. On trouve quelquefois des lièvres noirs dans les pays froids ; on prétend aussi qu'il y a dans la Norwège & dans quelques provinces du Nord des lièvres qui ont des cornes. M. Klein (*c*) a fait graver deux de ces lièvres cornus : il est aisé de juger à l'inspection des figures que ces cornes sont des bois semblables au bois du chevreuil : cette variété, si elle existe, n'est qu'individuelle & ne se manifeste probablement que dans les endroits où le lièvre ne trouve point d'herbes, & ne peut se nourrir que de substances ligneuses, d'écorce, de boutons, de feuilles d'arbres, de lichens, &c.

L'élan dont l'espèce est confinée dans le Nord des deux continens, est seulement plus petit en Amérique qu'en Europe, & l'on voit par les énormes bois que l'on a trouvés sous terre en Canada, en Russie, en Sibérie, &c. qu'autrefois ces animaux étoient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui : peut-être cela vient-il de ce qu'ils jouissoient en toute tranquillité de leurs forêts, & que n'étant point inquiétés par l'homme qui n'avoit pas encore pénétré dans ces climats, ils étoient maîtres de choisir leur demeure dans les endroits où l'air, la

---

(*c*) Klein, *de quadrup.* page 52, tab. III, fig. *ad.* §. XXI.

terre & l'eau leur convenoient le mieux. Le renne que les Lappons ont rendu domeſtique, a par cette raiſon plus changé que l'élan, qui n'a jamais été réduit en ſervitude; les rennes ſauvages ſont plus grands, plus forts & d'un poil plus noir que les rennes domeſtiques : ceux-ci ont beaucoup varié pour la couleur du poil, & auſſi pour la grandeur & la groſſeur du bois; cette eſpèce de lichen ou de grande mouſſe blanche qui fait la principale nourriture du renne, ſemble contribuer beaucoup par ſa qualité à la formation & à l'accroiſſement du bois, qui proportionnellement eſt plus grand dans le renne que dans aucune autre eſpèce; & c'eſt peut être cette même nourriture qui dans ce climat produit du bois ſur la tête du lièvre, comme ſur celle de la femelle du renne; car dans tous les autres climats, il n'y a ni lièvres cornus, ni aucun animal dont la femelle porte du bois comme le mâle.

L'eſpèce de l'éléphant eſt la ſeule ſur laquelle l'état de ſervitude ou de domeſticité n'a jamais influé, parce dans cet état il refuſe de produire, & par conſéquent de tranſmettre à ſon eſpèce les plaies ou les défauts occaſionnés par ſa condition; il n'y a dans l'éléphant que des variétés légères & preſque individuelles; ſa couleur naturelle eſt le noir, cependant il s'en trouve de roux & de blancs, mais en très petit nombre. L'éléphant varie auſſi pour la taille ſuivant la longitude plutôt que la latitude du climat; car ſous la Zone torride dans

laquelle il eſt, pour ainſi dire, renfermé & ſous la même ligne il s'élève juſqu'à quinze pieds de hauteur dans les contrées orientales de l'Afrique; tandis que dans les terres occidentales de cette même partie du monde il n'atteint guère qu'à la hauteur de dix ou onze pieds; ce qui prouve que quoique la grande chaleur ſoit néceſſaire au plein développement de ſa nature, la chaleur exceſſive la reſtreint & la réduit à de moindres dimenſions. Le rhinocéros paroît être d'une taille plus uniforme & d'une grandeur moins variable; il ſemble ne différer de lui-même que par le caractère ſingulier qui le fait différer de tous les animaux, par cette grande corne qu'il porte ſur le nez; cette corne eſt ſimple dans les rhinocéros de l'Aſie, & double dans ceux de l'Afrique.

Je ne parlerai point ici des variétés qui ſe trouvent dans chaque eſpèce d'animal carnaſſier, parce qu'elles ſont très légères, attendu que de tous les animaux, ceux qui ſe nourriſſent de chair ſont les plus indépendans de l'homme, & qu'au moyen de cette nourriture déjà préparée par la Nature, ils ne reçoivent preſque rien des qualités de la terre qu'ils habitent; que d'ailleurs ayant tous de la force & des armes, ils ſont les maîtres du choix de leur terrein, de leur climat, &c. & que par conſéquent les trois cauſes de changement, d'altération & de dégénération dont nous avons parlé, ne peuvent avoir ſur eux que de très petits effets.

Mais après le coup-d'œil que l'on vient de jetter ſur ces variétés qui nous indiquent les altérations particulières de chaque eſpèce, il ſe préſente une conſidération plus importante & dont la vue eſt bien plus étendue ; c'eſt celle du changement des eſpèces mêmes, c'eſt cette dégénération plus ancienne & de tout temps immémoriale, qui paroît s'être faite dans chaque famille, ou ſi l'on veut, dans chacun des genres ſous leſquels on peut comprendre les eſpèces voiſines & peu différentes entr'elles : nous n'avons, dans tous les animaux terreſtres, que quelques eſpèces iſolées, qui, comme celle de l'homme, faſſent en même temps eſpèce & genre ; l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe forment des genres ou des eſpèces ſimples qui ne ſe propagent qu'en ligne directe, & n'ont aucunes branches collatérales ; toutes les autres paroiſſent former des familles dans leſquelles on remarque ordinairement une ſouche principale & commune, de laquelle ſemblent être ſorties des tiges différentes & d'autant plus nombreuſes que les individus dans chaque eſpèce ſont plus petits & plus féconds.

Sous ce point de vue, le cheval, le zèbre & l'âne ſont tous trois de la même famille ; ſi le cheval eſt la ſouche ou le tronc principal, le zèbre & l'âne ſeront les tiges collatérales : le nombre de leurs reſſemblances entr'eux étant infiniment plus grand que celui de leurs différences, on peut les regarder comme ne faiſant qu'un

même genre, dont les principaux caractères ſont clairement énoncés & communs à tous trois : ils ſont les ſeuls qui ſoient vraiment ſolipèdes, c'eſt-à-dire, qui ayent la corne des pieds d'une ſeule pièce ſans aucune apparence de doigts ou d'ongles ; & quoiqu'ils forment trois eſpèces diſtinctes, elles ne ſont cependant pas abſolument ni nettement ſéparées, puiſque l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'âneſſe, & qu'il eſt probable que ſi l'on vient à bout d'apprivoiſer le zèbre, & d'aſſoupir ſa nature ſauvage & récalcitrante, il produiroit auſſi avec le cheval & l'âne, comme ils produiſent entr'eux.

Et ce mulet qu'on a regardé de tout temps comme une production viciée, comme un monſtre composé de deux natures, & que par cette raiſon l'on a jugé incapable de ſe reproduire lui-même & de former lignée, n'eſt cependant pas auſſi profondément léſé qu'on ſe l'imagine, d'après ce préjugé, puiſqu'il n'eſt pas réellement infécond, & que ſa ſtérilité ne dépend que de certaines circonſtances extérieures & particulières. On ſait que les mulets ont ſouvent produit dans les pays chauds ; l'on en a même quelques exemples dans nos climats tempérés ; mais on ignore ſi cette génération eſt jamais provenue de la ſimple union du mulet & de la mule, ou plutôt ſi le produit n'en eſt pas dû à l'union du mulet avec la jument, ou encore à celle de l'âne avec la mule. Il y a deux ſortes de mulets, le premier eſt le grand mulet ou mulet ſim-

plement dit, qui provient de la jonction de l'âne à la jument; le second est le petit mulet provenant du cheval & de l'ânesse, que nous appellerons *bardeau* pour le distinguer de l'autre. Les anciens les connoissoient & les distinguoient comme nous par deux noms différens, ils appelloient *mulus* le mulet provenant de l'âne & de la jument, & ils donnoient les noms de Γίννος, *hinnus*, *burdo*, au mulet provenant du cheval & de l'ânesse; ils ont assuré que le mulet, *mulus* (*d*), produit avec la jument un animal auquel ils donnoient aussi le nom de *ginnus* ou *hinnus* (*e*): ils ont assuré de même que la mule, *mula*, conçoit assez aisément, mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner son fruit; & ils ajoutent que quoiqu'il y ait des exemples assez fréquens de mules qui ont mis bas, il faut néanmoins regarder cette production comme un prodige. Mais qu'est-ce qu'un prodige dans la Nature, sinon un effet plus rare que les autres? Le mulet peut donc engendrer, & la mule

(*d*) *Mulus equâ conjunctus mulum procreavit.... Mula quoque jam facta gravida est, sed non quoad perficeret atque ederet prolem.* Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24.... *Est in annalibus nostris mulas peperisse sæpe; verum prodigii loco habitum.* Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. 44.

(*e*) *Nota.* Le mot *Ginnus* a été employé par Aristote en deux sens; le premier pour désigner généralement un animal imparfait, un avorton, un mulet-nain, provenant quelquefois du cheval avec l'ânesse, ou de l'âne avec la jument; & le second pour signifier le produit particulier du mulet & de la jument.

peut concevoir, porter & mettre bas dans de certaines circonſtances; ainſi il ne s'agiroit que de faire des expériences pour ſavoir quelles ſont ces circonſtances, & pour acquérir de nouveaux faits dont on pourroit tirer de grandes lumières ſur la dégénération des eſpèces par le mélange, & par conſéquent ſur l'unité ou la diverſité de chaque genre ; il faudroit, pour réuſſir à ces expériences, donner le mulet à la mule, à la jument & à l'âneſſe, faire la même choſe avec le bardeau, & voir ce qui réſulteroit de ces ſix accouplemens différens : il faudroit auſſi donner le cheval & l'âne à la mule, & faire la même choſe pour la petite mule ou femelle du bardeau : ces épreuves, quoiqu'aſſez ſimples, n'ont jamais été tentées dans la vue d'en tirer des lumières, & je regrette de n'être pas à portée de les exécuter; je ſuis perſuadé qu'il en réſulteroit des connoiſſances que je ne fais qu'entrevoir, & que je ne puis donner que comme des préſomptions. Je crois, par exemple, que de tous ces accouplemens, celui du mulet & de la femelle bardeau, & celui du bardeau & de la mule pourroient bien manquer abſolument; que celui du mulet & de la mule, & celui du bardeau & de ſa femelle pourroient peut-être réuſſir, quoique bien rarement ; mais en même temps, je préſume que le mulet produiroit avec la jument plus certainement qu'avec l'âneſſe & le bardeau, plus certainement avec l'âneſſe qu'avec la jument ; qu'enfin le cheval & l'âne pourroient peut-

être produire avec les deux mules, mais l'âne plus sûrement que le cheval : il faudroit faire ces épreuves dans un pays auſſi chaud, pour le moins, que l'eſt notre Provence, & prendre des mulets de ſept ans, des chevaux de cinq & des ânes de quatre ans, parce qu'il y a cette différence dans ces trois animaux pour les âges de la pleine puberté.

Voici les raiſons d'analogie ſur lequelles ſont fondées les préſomptions que je viens d'indiquer. Dans l'ordonnance commune de la Nature, ce ne ſont pas les mâles, mais les femelles, qui conſtituent l'unité des eſpèces; nous ſavons par l'exemple de la brebis qui peut ſervir à deux mâles différens & produire également du bouc & du bélier, que la femelle influe beaucoup plus que le mâle ſur le ſpécifique du produit, puiſque de ces deux mâles différens il ne naît que des agneaux, c'eſt-à-dire, des individus ſpécifiquement reſſemblans à la mere; auſſi le mulet reſſemble-t-il plus à la jument qu'à l'âne, & le bardeau plus à l'âneſſe qu'au cheval : dès-lors *le mulet doit produire plus sûrement avec la jument qu'avec l'âneſſe, & le bardeau plus sûrement avec l'âneſſe qu'avec la jument :* de même le cheval & l'âne *pourroient peut-être produire avec les deux mules*, parce qu'étant femelles, elles ont, quoique viciées, retenu chacune plus de propriétés ſpécifiques que les mulets mâles; *mais l'âne doit produire avec elles plus certainement que le cheval*, parce qu'on a remarqué que l'âne a plus de puiſſance pour engendrer,

même avec la jument, que n'en a le cheval; car il corrompt & détruit la génération de celui ci : on peut s'en aſſurer en donnant d'abord le cheval-étalon, à des jumens, & en leur donnant le lendemain, ou même quelques jours après, l'âne au lieu du cheval; ces jumens produiront preſque toujours des mulets & non pas des chevaux. Cette obſervation qui mériteroit bien d'être conſtatée dans toutes ſes circonſtances, paroît indiquer que la ſouche ou tige principale de cette famille pourroit bien-être l'âne & non pas le cheval, puiſque l'âne le domine dans la puiſſance d'engendrer, même avec ſa femelle; d'autant que le contraire n'arrive pas, lorſqu'on donne l'âne en premier & le cheval en ſecond, à la jument; celui-ci ne corrompt pas la génération de l'âne, car le produit eſt preſque toujours un mulet; d'autre côté la même choſe n'arrive pas, quand on donne l'âne en premier & le cheval en ſecond à l'âneſſe, car celui-ci ne corrompt ni ne détruit la génération de l'âne. Et à l'égard des accouplemens des mulets entr'eux, je les ai préſumé ſtériles, parce que de deux natures déjà léſées pour la génération, & qui par leur mélange ne pourroient manquer de ſe léſer davantage, on ne doit attendre qu'un produit tout-à-fait vicié ou abſolument nul.

Par le mélange du mulet avec la jument, du bardeau avec l'âneſſe, & par celui du cheval & de l'âne avec les mules, on obtiendroit des individus qui remonteroient

à l'espèce & ne seroient plus que des demi-mulets, lesquels non seulement auroient, comme leurs parens, la puissance d'engendrer avec ceux de leur espèce originaire, mais peut-être même auroient la faculté de produire entr'eux, parce que n'étant plus lésés qu'à demi, leur produit ne seroit pas plus vicié que le sont les premiers mulets; & si l'union de ces demi-mulets étoit encore stérile, ou que le produit en fût & rare & difficile, il me paroît certain qu'en les rapprochant encore d'un degré de leur espèce originaire, les individus qui en résulteroient & qui ne seroient plus lésés qu'au quart, produiroient entr'eux, & formeroient une nouvelle tige, qui ne seroit précisément ni celle du cheval ni celle de l'âne. Or, comme tout ce qui peut être a été amené par le temps, & se trouve ou s'est trouvé dans la Nature, je suis tenté de croire que le mulet fécond dont parlent les Anciens, & qui, du temps d'Aristote, existoit en Syrie dans les terres au de-là de celles des Phéniciens, pouvoit bien être une race de ces demi-mulets ou de ces quarts de mulets, qui s'étoit formée par les mélanges que nous venons d'indiquer; car Aristote dit expressément que ces mulets féconds ressembloient en tout, & autant qu'il est possible, aux mulets inféconds (*f*); il

---

(*f*) *In terrâ Syriâ super Phenicem Mulæ & coeunt & pariunt; sed id genus diversum quanquam simile.* Aristot. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24. . . . . *Sunt in Syriâ quos*

les diſtingue auſſi très clairement des *onagres* ou *ânes ſauvages* dont il fait mention dans le même chapitre, & par conſéquent on ne peut rapporter ces animaux qu'à des mulets peu viciés, & qui auroient conſervé la faculté de reproduire. Il ſe pourroit encore que le mulet fécond de Tartarie, le *zcigithais* dont nous avons parlé, ne fût pas l'*onagre* ou *âne ſauvage*, mais ce même mulet de Phénicie, dont la race s'eſt peut-être maintenue juſqu'à ce jour; le premier Voyageur qui pourra les comparer, confirmera ou détruira cette conjecture. Et le zèbre lui-même qui reſſemble plus au mulet qu'au cheval & qu'à l'âne, pourroit bien avoir eu une pareille origine, la régularité contrainte & ſymétrique des couleurs de ſon poil, qui ſont alternativement toujours diſpoſées par bandes noires & blanches, paroît indiquer qu'elles proviennent de deux eſpeces différentes, qui dans leur mélange ſe ſont ſéparées autant qu'il étoit poſſible; car dans aucun de ſes ouvrages la Nature n'eſt auſſi tranchée & auſſi peu nuancée que ſur la robe du zèbre, où elle paſſe bruſquement

---

mulos appellant, genus diverſum ab eo quod coïtu equæ & aſini procreatur; ſed ſimile facie, quomodo aſini ſilveſtres ſimilitudine quadam nomen urbanorum accepere, & quidem ut aſini illi feri ſic muli præſtant celeritate. Procreant ejuſmodi mulæ ſuo in genere. Cujus rei argumento illæ ſunt quæ tempore Pharnacæ patris Pharnazabim in terram Phrygiam venerunt quæ adhuc extant. Tres tamen ex novem quos numero olim fuiſſe aiunt, ſervantur hoc tempore. Idem, cap. 36.

& alternativement du blanc au noir & du noir au blanc ſans aucun intermède dans toute l'étendue du corps de l'animal.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain par tout ce que nous venons d'expoſer, que les mulets en général qu'on a toujours accuſés d'impuiſſance & de ſtérilité, ne ſont cependant ni réellement ſtériles, ni généralement inféconds; & que ce n'eſt que dans l'eſpèce particuliere du mulet provenant de l'âne & du cheval, que cette ſtérilité ſe manifeſte, puiſque le mulet qui provient du bouc & de la brebis, eſt auſſi fécond que ſa mere ou ſon pere; puiſque dans les oiſeaux la plupart des mulets qui proviennent d'eſpèces différentes ne ſont point inféconds. C'eſt donc dans la nature particuliere du cheval & de l'âne, qu'il faut chercher les cauſes de l'infécondité des mulets qui en proviennent, &, au lieu de ſuppoſer la ſtérilité comme un défaut général & néceſſaire dans tous les mulets, la reſtreindre au contraire au ſeul mulet provenant de l'âne & du cheval, & encore donner de grandes limites à cette reſtriction, attendu que ces mêmes mulets peuvent devenir féconds dans de certaines circonſtances, & ſurtout en ſe rapprochant d'un degré de leur eſpèce originaire.

Les mulets qui proviennent du cheval & de l'âne, ont les organes de la génération tout auſſi complets que les autres animaux; il ne manque rien au mâle, rien à la femelle: ils ont une grande abondance de liqueur ſéminale; & comme l'on ne permet guere

guere aux mâles de s'accoupler, ils sont souvent si pressés de la répandre, qu'ils se couchent sur le ventre pour se frotter entre leurs pieds de devant qu'ils replient sous la poitrine : ces animaux sont donc pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'acte de la génération ; ils sont même très ardens, & par conséquent très indifférens sur le choix ; ils ont à-peu-près la même véhémence de goût pour la mule, pour l'ânesse & pour la jument ; il n'y a donc nulle difficulté pour les accouplemens ; mais il faudroit des attentions & des soins particuliers, si l'on vouloit rendre ces accouplemens prolifiques : la trop grande ardeur, surtout dans les femelles, est ordinairement suivie de la stérilité, & la mule est au moins aussi ardente que l'ânesse : or l'on sait que celle-ci rejette la liqueur séminale du mâle, & que pour la faire retenir & produire, il faut lui donner des coups ou lui jetter de l'eau sur la croupe, afin de calmer les convulsions d'amour qui subsistent après l'accouplement, & qui sont la cause de cette réjaculation. L'ânesse & la mule tendent donc toutes deux par leur trop grande ardeur à la stérilité. L'âne & l'ânesse y tendent encore par une autre cause : comme ils sont originaires des climats chauds, le froid s'oppose à leur génération, & c'est par cette raison qu'on attend les chaleurs de l'été pour les faire accoupler ; lorsqu'on les laisse joindre dans d'autres temps & surtout en hiver, il est rare que l'impregnation suive l'accouplement, même réitéré ; & ce choix du temps qui est

nécessaire au succès de leur génération, l'est aussi pour la conservation du produit; il faut que l'ânon naisse dans un temps chaud, autrement il périt ou languit; & comme la gestation de l'ânesse est d'un an, elle met bas dans la même saison qu'elle a conçu: ceci prouve assez combien la chaleur est nécessaire, non-seulement à la fécondité, mais même à la pleine vie de ces animaux; c'est encore par cette même raison de la trop grande ardeur de la femelle qu'on lui donne le mâle presque immédiatement après qu'elle a mis bas; on ne lui laisse que sept ou huit jours de repos ou d'intervalle entre l'accouchement & l'accouplement; l'ânesse, affoiblie par sa couche est alors moins ardente: les parties n'ont pas pu dans ce petit espace de temps reprendre toute leur roideur; au moyen de quoi la conception se fait plus sûrement que quand elle est en pleine force & que son ardeur la domine: on prétend que dans cette espèce, comme dans celle du chat, le tempérament de la femelle est encore plus ardent & plus fort que celui du mâle; cependant l'âne est un grand exemple en ce genre, il peut aisément saillir sa femelle ou une autre plusieurs jours de suite & plusieurs fois par jour; les premieres jouissances, loin d'éteindre ne font qu'allumer son ardeur; on en a vu s'excéder sans y être incités autrement que par la force de leur appétit naturel; on en a vu mourir sur le champ de bataille, après onze ou douze conflits réitérés presque sans intervalle, & ne prendre pour subvenir à cette grande &

rapide dépenſe que quelques pintes d'eau. Cette même chaleur qui le conſume eſt trop vive pour être durable; l'âne-étalon bientôt eſt hors de combat & même de ſervice, & c'eſt peut-être par cette raiſon que l'on a prétendu que la femelle eſt plus forte & vit plus long-temps que le mâle; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avec les ménagemens que nous avons indiqués, elle peut vivre trente ans, & produire tous les ans pendant toute ſa vie; au lieu que le mâle, lorſqu'on ne le contraint pas à s'abſtenir de femelles, abuſe de ſes forces au point de perdre en peu d'années la puiſſance d'engendrer.

L'âne & l'âneſſe tendent donc tous deux à la ſtérilité par des propriétés communes, & auſſi par des qualités différentes; le cheval & la jument y tendent de même par d'autres voies. On peut donner l'étalon à la jument neuf ou dix jours après qu'elle a mis bas, & elle peut produire cinq ou ſix ans de ſuite, mais après cela elle devient ſtérile; pour entretenir ſa fécondité, il faut mettre un intervalle d'un an entre chacune de ſes portées, & la traiter différemment de l'âneſſe; au lieu de lui donner l'étalon après qu'elle a mis bas, il faut le lui réſerver pour l'année ſuivante, & attendre le temps où ſa chaleur ſe manifeſte par les humeurs qu'elle jette; & même avec ces attentions, il eſt rare qu'elle ſoit féconde au-delà de l'âge de vingt ans; d'autre côté, le cheval, quoique moins ardent & plus délicat que l'âne, conſerve néanmoins plus long-temps

la faculté d'engendrer. On a vu de vieux chevaux qui n'avoient plus la force de monter la jument ſans l'aide du Palfrenier, trouver leur vigueur dès qu'ils étoient placés, & engendrer à l'âge de trente ans. La liqueur ſéminale eſt non-ſeulement moins abondante, mais beaucoup moins ſtimulante dans le cheval que dans l'âne; car ſouvent le cheval s'accouple ſans la répandre, ſurtout ſi on lui préſente la jument avant qu'il ne la cherche; il paroît triſte dès qu'il a joui, & il lui faut d'aſſez grands intervalles de temps pour que ſon ardeur renaiſſe. D'ailleurs, il s'en faut bien que dans cette eſpèce tous les accouplemens, même les plus conſommés, ſoient prolifiques; il y a des jumens naturellement ſtériles, & d'autres en plus grand nombre qui ſont très peu fécondes; il y a auſſi des étalons, qui, quoique vigoureux en apparence, n'ont que peu de puiſſance réelle. Nous pouvons ajouter à ces raiſons particulieres une preuve plus évidente & plus générale du peu de fécondité dans les eſpèces du cheval & de l'âne; ce ſont de tous les animaux domeſtiques ceux dont l'eſpèce, quoique la plus ſoignée, eſt la moins nombreuſe; dans celles du bœuf, de la brebis, de la chèvre, & ſurtout dans celles du cochon, du chien & du chat, les individus ſont dix & peut-être cent fois plus nombreux que dans celles du cheval & de l'âne: ainſi leur peu de fécondité eſt prouvée par le fait, & l'on doit attribuer à toutes ces cauſes la ſtérilité des mulets qui proviennent du mêlange de ces deux eſpèces naturelle-

ment peu fécondes. Dans les eſpèces au contraire qui, comme celle de la chèvre & celle de la brebis, ſont plus nombreuſes & par conſéquent plus fécondes, les mulets provenant de leur mêlange ne ſont pas ſtériles, & remontent pleinement à l'eſpèce originaire dès la premiere génération; au lieu qu'il faudroit deux, trois & peut-être quatre générations, pour que le mulet provenant du cheval & de l'âne pût parvenir à ce même degré de réhabilitation de nature.

On a prétendu que de l'accouplement du taureau & de la jument, il réſultoit une autre ſorte de mulet : Columelle eſt, je crois, le premier qui en ait parlé; Geſner le cite, & ajoute qu'il a entendu dire qu'il ſe trouvoit de ces mulets auprès de Grenoble, & qu'on les appelle en françois, *jumars.* J'ai fait venir un de ces jumars du Dauphiné; j'en ai fait venir un autre des Pyrénées, & j'ai reconnu, tant par l'inſpection des parties extérieures que par la diſſection des parties intérieures, que ces jumars n'étoient que des bardeaux, c'eſt-à dire des mulets provenans du cheval & de l'âneſſe : je crois donc être fondé, tant par cette obſervation que par l'analogie, à croire que cette ſorte de mulet n'exiſte pas, & que le mot *jumar* n'eſt qu'un nom chimérique & qui n'a point d'objet réel. La nature du taureau eſt trop éloignée de celle de la jument, pour qu'ils puiſſent produire enſemble; l'un ayant quatre eſtomacs, des cornes ſur la tête, le pied fourchu, &c. l'autre étant ſolipède & ſans

cornes, & n'ayant qu'un seul estomac. Et les parties de la génération étant très différentes tant par la grosseur que pour les proportions, il n'y a nulle raison de présumer qu'ils puissent se joindre avec plaisir, & encore moins avec succès. Si le taureau avoit à produire avec quelqu'autre espèce que la sienne, ce seroit avec le buffle qui lui ressemble par la conformation & par la plupart des habitudes naturelles; cependant nous n'avons pas entendu dire qu'il soit jamais né des mulets de ces deux animaux, qui néanmoins se trouvent dans plusieurs lieux, soit en domesticité, soit en liberté. Ce que l'on raconte de l'accouplement, & du produit du cerf & de la vache, m'est à-peu-près aussi suspect que l'histoire des jumars, quoique le cerf soit beaucoup moins éloigné par sa conformation, de la nature de la vache, que le taureau ne l'est de celle de la jument.

Ces animaux qui portent des bois, quoique ruminans & conformés à l'intérieur comme ceux qui portent des cornes, semblent faire un genre, une famille à part, dans laquelle l'élan est la tige majeure, & le renne, le cerf, l'axis, le daim & le chevreuil sont les branches mineures & collatéralles; car il n'y a que ces six espèces d'animaux dont la tête soit armée d'un bois branchu qui tombe & se renouvelle tous les ans; & indépendamment de ce caractere générique qui leur est commun, ils se ressemblent encore beaucoup par la conformation & par toutes les habitudes naturelles; on

obtiendroit donc plutôt des mulets du cerf ou du daim mêlé avec le renne & l'axis, que du cerf & de la vache.

On seroit encore mieux fondé à regarder toutes les brebis & toutes les chèvres comme ne faisant qu'une même famille, puisqu'elles produisent ensemble des mulets qui remontent directement, & dès la premiere génération, à l'espèce de la brebis ; on pourroit même joindre à cette nombreuse famille des brebis & des chèvres, celle des gazelles & celle des bubales qui ne sont pas moins nombreuses. Dans ce genre qui contient plus de trente espèces différentes, il paroît que le mouflon, le bouquetin, le chamois, l'antilope, le bubale, le condoma, &c. sont les tiges principales, & que les autres n'en sont que des branches accessoires, qui toutes ont retenu les caracteres principaux de la souche dont elles sont issues, mais qui ont en même temps prodigieusement varié par les influences du climat & les différentes nourritures, aussi-bien que par l'état de servitude & de domesticité auquel l'homme a réduit la plupart de ces animaux.

Le chien, le loup, le renard, le chacal & l'isatis forment un autre genre, dont chacune des espèces est réellement si voisine des autres, & dont les individus se ressemblent si fort, surtout par la conformation intérieure & par les parties de la génération, qu'on a peine à concevoir pourquoi ces animaux ne produisent point ensemble ; il m'a paru par les expériences que j'ai fai-

tes sur le mêlange du chien avec le loup & avec le renard, que la répugnance à l'accouplement venoit du loup & du renard plutôt que du chien, c'est-à-dire, de l'animal sauvage & non pas de l'animal domestique; car les chiennes que j'ai mises à l'épreuve, auroient volontiers souffert le renard & le loup, au lieu que la louve & la femelle renard n'ont jamais voulu souffrir les approches du chien; l'état de domesticité semble rendre les animaux plus libertins, c'est-à-dire, moins fidèles à leur espèce; il les rend aussi plus chauds & plus féconds; car la chienne peut produire & produit même assez ordinairement deux fois par an, au lieu que la louve & la femelle renard ne portent qu'une fois dans une année; & il est à présumer que les chiens sauvages, c'est-à-dire, les chiens qui ont été abandonnés dans des pays déserts, & qui se sont multipliés dans l'isle de Juan-Fernandès, dans les montagnes de Saint-Domingue, &c. ne produisent qu'une fois par an comme le renard & le loup; ce fait, s'il étoit constaté, confirmeroit pleinement l'unité du genre de ces trois animaux, qui se ressemblent si fort par la conformation, qu'on ne doit attribuer qu'à quelques circonstances extérieures leur répugance à se joindre.

Le chien paroît être l'espèce moyenne & commune entre celles du renard & du loup; les Anciens nous ont transmis comme deux faits certains, que le chien, dans quelques pays & dans quelques circonstances, produit avec

avec le loup & avec le renard (*g*). J'ai voulu le vérifier, & quoique je n'aie pas réussi dans les épreuves que j'ai faites à ce sujet, on ne doit pas conclure que cela soit impossible ; car je n'ai pu faire ces essais que sur des animaux captifs, & l'on sait que dans la plupart d'entr'eux la captivité seule suffit pour éteindre le desir & pour les dégoûter de l'accouplement, même avec leurs semblables ; à plus forte raison cet état forcé doit les empêcher de s'unir avec des individus d'une espèce étrangere. Mais je suis persuadé que dans l'état de liberté & de célibat, c'est-à-dire, de privation de sa femelle, le chien peut en effet s'unir au loup & au renard, surtout si devenu sauvage, il a perdu son odeur de domesticité, & s'est en même temps rapproché des mœurs & des habitudes naturelles de ces animaux. Il n'en est pas de même de l'union du renard avec le loup, je ne la crois guere possible ; du moins dans la nature actuelle le contraire paroît démontré par le fait, puisque ces deux animaux se trouvent ensemble dans le même

(*g*) *In Cyrenensi agro Lupi cum Canibus coeunt & Lacouici canes ex vulpe & cane generantur.* Aristot. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 28. . . . . *Coeunt animalia generis ejusdem secundùm naturam, sed ea etiam quorum genus diversum quidem, sed natura non multum distat ; si modò par magnitudo sit & tempore æquent graviditatis, rarò id fit, sed tamen id fieri & in Canibus & in Vulpibus & in Lupis certum est.* Idem. *de generat. anim.* lib. II, cap. 5.

climat & dans les mêmes terres, & que se soutenant chacun dans leur espèce sans se chercher, sans se mêler, il faudroit supposer une dégénération plus ancienne que la mémoire des hommes pour les réunir à la même espèce : c'est par cette raison que j'ai dit que celle du chien étoit moyenne entre celles du renard & du loup, elle est aussi commune puisqu'elle peut se mêler avec toutes deux ; & si quelque chose pouvoit indiquer qu'originairement toutes trois sont sorties de la même souche, c'est ce rapport commun qui rapproche le renard du loup, & me paroît en réunir les espèces de plus près que tous les autres rapports de conformité dans la figure & l'organisation. Pour réduire ces deux espèces à l'unité, il faut donc remonter à un état de nature plus ancien ; mais dans l'état actuel, on doit regarder le loup & le renard comme les tiges majeures du genre des cinq animaux que nous avons indiqués ; le chien, le chacal & l'isatis n'en sont que les branches latérales, & elles sont placées entre les deux premieres ; le chacal participe du chien & du loup, & l'isatis du chacal & du renard : aussi paroît-il par un assez grand nombre de témoignages, que le chacal & le chien produisent aisément ensemble ; & l'on voit par la description de l'isatis & par l'histoire de ses habitudes naturelles, qu'il ressemble presqu'entiérement au renard par la figure & par le tempérament, qu'il se trouve également dans les pays froids, mais qu'en même temps

il tient du chacal le naturel, l'aboiement continu, la voix criarde & l'habitude d'aller toujours en troupe.

Le chien de berger, que j'ai dit être la souche premiere de tous les chiens, est en même temps celui qui approche le plus de la figure du renard; il est de la même taille, il a comme lui, les oreilles droites, le museau pointu, la queue droite & traînante; il approche aussi du renard par la voix, par l'intelligence & par la finesse de l'instinct; il se peut donc que ce chien soit originairement issu du renard, sinon en ligne droite, au moins en ligne collatérale. Le chien, qu'Aristote appelle *canis - laconicus*, & qu'il assure provenir du mêlange du renard & du chien, pourroit bien être le même que le chien de berger, ou du moins avoir plus de rapport avec lui qu'avec aucun autre chien : on seroit porté à imaginer que l'épithète *laconicus* qu'Aristote n'interprête pas, n'a été donnée à ce chien que par la raison qu'il le trouvoit en Laconie, province de la Grèce, dont Lacédémone étoit la ville principale; mais si l'on fait attention à l'origine de ce chien Laconic, que le même Auteur dit venir du renard & du chien, on sentira que la race n'en étoit pas bornée au seul pays de Laconie, & qu'elle devoit se trouver également dans tous les pays où il y avoit des renards, & c'est ce qui me fait présumer que l'épithète *laconicus* pourroit bien avoir été employée par Aristote dans le sens moral, c'est-à-dire, pour exprimer la brièveté ou le son aigu de la voix; il aura

appellé *chien laconic*, ce chien provenant du renard, parce qu'il n'aboyoit pas comme les autres chiens, & qu'il avoit la voix courte & glapissante comme celle du renard : or notre chien de berger est le chien qu'on peut appeller *laconic* à plus juste titre; car c'est celui de tous les chiens dont la voix est la plus brève & la plus rare; d'ailleurs les caracteres que donne Aristote à son chien laconic conviennent assez au chien de berger, & c'est ce qui a achevé de me persuader que c'étoit le même chien; j'ai cru devoir rapporter les passages d'Aristote en entier, afin qu'on juge si ma conjecture est fondée (*h*).

(*h*) *Laconici canes ex Vulpe & Cane generantur.* Hist. anim. lib. VIII, cap. 28. . . . . *Canum genera plura sunt. Coït Laconicum mense suæ ætatis octavo & crus jam circa id tempus attollentes nonnulli urinam reddunt.... Gerunt Laconicæ canes uterum parte sextâ anni, hoc est, sexagenis diebus aut uno vel altero, plus minusve. Catelli cæci gignuntur, nec ante duodecimum diem visum accipiunt. Coeunt canes posteaquam pepererunt sexto mense nec citiùs. Sunt quæ parte quintâ anni uterum ferunt, hoc est, duobus & septuaginta diebus, quarum catelli duodecim diebus luce carent : nonnullæ quartâ parte anni, hoc est, tribus mensibus ferunt, quarum catelli diebus decem & septem luce carent. Lac ante diebus quinque quàm pariant, habent canes magnâ ex parte; verùm nonnullis etiam septem aut quatuor diebus anticipat : utile statim ut pepererint est genus laconicum; post coïtum diebus triginta habere lac incipit. . . . . parit canis duodecim complurimùm, sed magnâ ex parte quinque aut sex. Unum etiam aliquam peperisse certum est : laconicæ magnâ ex parte octo pariunt. Coeunt quandiu vivunt & mares & fœminæ : peculiare generis laconici est ut cum laborarint*

Le genre des animaux cruels eſt l'un des plus nombreux & des plus variés; le mal

---

coire meliùs quàm per otium poſſint ; vivit in hoc eodem genere mas ad annos decem, fœmina ad duodecim : cæteri canes maximâ quidem ex parte ad annos quatuordecim : ſed nonnulli vel ad viginti protrahunt vitam. . . . Laconici ſanè generis fœminas, quia minus laborant quàm mares, vivaciores maribus ſunt : at ſero in cæteris, & ſi non latè admodum conſtat, tamen mares vivaciores ſunt. Idem, lib. VI, cap. 20. . . . . *Fœminam & marem natura diſtinxit maribus ; ſunt enim fœminæ moribus mollioribus, miteſcunt celeriùs & manum faciliùs patiuntur : diſcunt etiam imitanturque ingenioſiùs, ut in genere canum laconico fœminas eſſe ſagaciores quàm mares apertum eſt. Molotitum etiam genus venaticum nihilo a cæteris diſcrepat, ac pecuarium longè & magnitudine & fortudine contra belluas præſtat : inſignes verò animo & induſtriâ qui ex utroque moloticum dico & laconicum prodierint.* Idem, lib. IX, cap. 1.

Nota. Il faut obſerver que le mot *genus* ne doit pas s'interprêter ici par celui d'*eſpèce*, mais par le mot *race.* Ariſtote y diſtingue trois races de chiens ; *Laconicus*, *Moloticus* & *Pecuarius*; le *Moloticus* qu'il appelle auſſi *Venaticus*, eſt vraiſemblement notre Lévrier, qui dans la Grèce & l'Aſie mineure eſt le chien de chaſſe ordinaire ; le *Pecuarius* qu'il dit excéder de beaucoup les autres chiens par la grandeur & par la forme, eſt dans doute le mâtin, dont on ſe ſert pour la garde & la défenſe du bétail contre les bêtes féroces ; & le *Laconicus*, duquel il ne déſigne pas l'emploi, & qu'il dit ſeulement être un chien de travail & d'induſtrie, & qui eſt de plus petite taille que le *Pecuarius*, ne peut être que le chien de berger, qui travaille en effet beaucoup à ranger, contenir & conduire les moutons, & qui eſt plus induſtrieux, plus attentif & plus ſoigneux que tous les autres chiens : mais ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus difficile à entendre dans ces paſſages d'Ariſtote, c'eſt ce qu'il dit de la différente durée de la geſtation dans les différentes

R 3

semble, ici comme ailleurs, se reproduire sous toutes sortes de formes & se revêtir de plusieurs natures. Le lion & le tigre, comme espèces isolées, sont en premiere ligne; toutes les autres, savoir, les panthères, les onces, les léopards, les guépards, les lynx, les caracals, les jaguards, les couguars, les ocelots, les servals, les margais & les chats ne sont qu'une même & méchante famille, dont les différentes branches se sont plus ou moins étendues & ont plus ou mons varié suivant les différens climats : tous ces animaux se ressemblent par le naturel, quoiqu'ils soient très différens pour la grandeur & par la figure; ils ont tous les yeux étincelans, le museau court, & les ongles aigus, courbés & rétractibles; ils sont tous nuisibles, féroces, indomptables; le chat qui en est la derniere & la plus petite espèce, quoique réduit en servitude, n'en est ni moins perfide ni moins volontaire; le chat sauvage a conservé le

---

races des chiens, dont, selon lui, les uns portent deux mois, les autres portent deux mois & demi, & les autres trois mois : car tous nos chiens de quelque race qu'ils soient ne portent également que pendant environ neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-un, soixante-deux ou soixante-trois jours, & je ne sache pas qu'on ait remarqué de plus grandes différences de temps que celle de ces trois ou quatre jours : mais Aristote pouvoit en savoir sur cela plus que nous, & si ces faits qu'il a avancés sont vrais, il en résulteroit un rapprochement bien plus grand de certains chiens avec le loup : car les chasseurs assurent que la louve porte trois mois ou trois mois & demi.

caractere de la famille; il est aussi cruel, aussi méchant, aussi déprédateur en petit, que ses consanguins le sont en grand; ils sont tous également carnassiers, également ennemis des autres animaux. L'homme avec toutes ses forces n'a jamais pu les détruire; on a de tout temps employé contre eux le feu, le fer, le poison, les piéges; mais comme tous les individus multiplient beaucoup, & que les espèces elles-mêmes sont fort multipliées, les efforts de l'homme se sont bornés à les faire reculer & à les resserrer dans les deserts, dont ils ne sortent jamais sans répandre la terreur & causer autant de dégât que d'effroi; un seul tigre échappé de sa forêt suffit pour alarmer tout un peuple & le forcer à s'armer: que seroit-ce si ces animaux sanguinaires arrivoient en troupe, & s'ils s'entendoient comme les chiens sauvages ou les chacals dans leurs projets de déprédation? La Nature a donné cette intelligence aux animaux timides, mais heureusement les animaux fiers sont tous solitaires; ils marchent seuls & ne consultent que leur courage, c'est-à-dire, la confiance qu'ils ont en leur force. Aristote avoit remarqué avant nous, que de tous les animaux qui ont des griffes, c'est-à-dire, des ongles crochus & rétractibles, aucun n'étoit social, aucun n'alloit en troupe (*i*) : cette observation qui ne portoit alors que sur quatre

(*l*) *Nullum animal cui ungues adunci, gregatile esse perpendimus.* Arist. *Hist. anim.* lib. I, cap. 1.

ou cinq espèces, les seules de ce genre qui fussent connues de son temps, s'est étendue & trouvée vraie sur dix ou douze autres espèces qu'on a découvertes depuis; les autres animaux carnassiers, tels que les loups, les renards, les chiens, les chacals, les isatis, qui n'ont point de griffes, mais seulement des ongles droits, vont pour la plupart en troupes, & sont tous timides & même lâches.

En comparant ainsi tous les animaux & les rappellant chacun à leur genre, nous trouverons que les deux cents espèces dont nous avons donné l'histoire, peuvent se réduire à un assez petit nombre de familles ou souches principales, desquelles il n'est pas impossible que toutes les autres soient issues.

Et pour mettre de l'ordre dans cette réduction, nous séparerons d'abord les animaux des deux continens; & nous observerons qu'on peut réduire à quinze genres & à neuf espèces isolées, non-seulement tous les animaux qui sont communs aux deux continens, mais encore tous ceux qui sont propres & particuliers à l'ancien. Ces genres sont 1°. celui des solipèdes proprement dits, qui contient le cheval, le zèbre, l'âne avec les mulets féconds & inféconds. 2°. Celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses, savoir, le bœuf & le buffle avec toutes leurs variétés. 3°. La grande famille des petits pieds-fourchus à cornes creuses, tels que les brebis, les chèvres, les gazelles, les chevrotains & toutes les autres espèces qui

participent de leur nature. 4°. Celle des pieds-fourchus à cornes pleines ou bois solides, qui tombent & qui se renouvellent tous les ans; cette famille contient l'élan, le renne, le cerf, le daim, l'axis & le chevreuil. 5°. Celle des pieds - fourchus ambigus, qui est composée du sanglier & de toutes les variétés du cochon, telles que celui de Siam à ventre pendant, celui de Guinée à longues oreilles pointues & couchées sur le dos, celui des Canaries à grosses & longues défenses, &c. 6°. le genre très étendu des fissipèdes carnassiers à griffes, c'est-à-dire, à ongles crochus & rétractibles, dans lequel on doit comprendre les panthères, les léopards, les guépards, les onces, les servals & les chats, avec toutes leurs variétés. 7°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, qui contient le loup, le renard, le chacal, l'isatis & le chien, avec toutes leurs variétés. 8°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; ce genre est composé de l'hyæne, de la civette, du zibet, de la genette, du blaireau, &c. 9°. Celui des fissipèdes carnassiers à corps très alongé avec cinq doigts à chaque pied, & le pouce ou premier ongle séparé des autres doigts; ce genre est composé des fouines, martes, putois, furets, mangoustes, belettes, vansires, &c. 10°. La nombreuse famille des fissipèdes, qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire & point de piquans sur le corps; elle est composée des lièvres, des lapins & de toutes les espèces d'écureuils,

de loirs, de marmottes & de rats. 11°. Celui des fissipèdes, dont le corps est couvert de piquans, tels que les porc-épics & les hérissons. 12°. Celui des fissipèdes couverts d'écailles, les pangolins & les phatagins. 13°. Le genre des fissipèdes amphibies, qui contient la loutre, le castor, le desman, les morses & les phoques. 14°. Le genre des quadrumanes, qui contient les singes, les babouins, les guenons, les makis, les loris, &c. 15°. Enfin celui des fissipèdes ailés, qui contient les roussettes & les chauve-souris, avec toutes leurs variétés. Les neuf espèces isolées, sont l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion, le tigre, l'ours & la taupe, qui toutes sont aussi sujettes à un plus ou moins grand nombre de variétés.

De ces quinze genres & de ces neuf espèces isolées, deux espèces & sept genres sont communs aux deux continens; les deux espèces sont, l'ours & la taupe; & les sept genres sont, 1°. celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses; car le bœuf se retrouve en Amérique sous la forme du bison. 2°. Celui des pieds-fourchus à bois solides; car l'élan se trouve au Canada, sous le nom d'*orignal*; le renne sous celui de *caribou*, & l'on trouve aussi dans presque toutes les provinces de l'Amérique septentrionale des cerfs, des daims & des chevreuils. 3°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles; car le loup & le renard se trouvent dans le nouveau monde comme dans l'ancien. 4°. Celui des fissipèdes à corps très

alongé; la fouine, la marte, le putois se trouvent en Amérique comme en Europe. 5°. L'on y trouve aussi une partie du genre des fissipèdes qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire, les écureuils, les marmottes, les rats, &c. 6°. Celui des fissipèdes amphibies; les morses, les phoques, les castors & les loutres existent dans le nord du nouveau continent, comme dans celui de l'ancien. 7°. Le genre des fissipèdes ailés y existe aussi en partie, car on y trouve des chauve-souris & des vampires, qui sont des espèces de roussettes.

Il ne reste donc que huit genres & cinq espèces isolées, qui soient propres & particuliers à l'ancien continent: ces huit genres ou familles sont, 1°. celle des solipèdes proprement dits; car on n'a trouvé ni chevaux, ni ânes, ni zèbres, ni mulets dans le nouveau monde. 2°. Celle des petits pieds-fourchus à cornes creuses, car il n'existoit en Amérique ni brebis, ni chèvres, ni gazelles, ni chevrotains. 3°. La famille des cochons; car l'espèce du sanglier ne s'est point trouvée dans le nouveau monde, & quoique le pecari avec ses variétés doive se rapporter à cette famille, il en diffère cependant par des caracteres assez remarquables pour qu'on puisse l'en séparer. 4°. Il en est de même de la famille des animaux carnassiers à ongles rétractibles; on n'a trouvé en Amérique ni panthère, ni léopards, ni guépards, ni onces, ni servals; & quoique les jaguars, couguars, ocelots & margais paroissent être de cette famille,

il n'y a aucune de ces espèces du nouveau monde qui se trouve dans l'ancien continent, & réciproquement aucune espèce de l'ancien continent qui se soit trouvée dans le nouveau. 5°. Il en est encore de même du genre des fissipèdes dont le corps est couvert de piquans; car, quoique le coendou & l'urson soient très voisins de ce genre, ces espèces sont néanmoins très différentes de celles des porc-épics & des hérissons. 6°. Le genre des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; car l'hyæne, les civettes & les blaireaux n'existoient point en Amérique. 7°. Les genres des quadrumanes; car l'on n'a trouvé en Amérique ni singes, ni babouins, ni guenons, ni makis; & les sapajous, sagoins, sarigues, marmoses, &c. quoique quadrumanes, diffèrent de tous ceux de l'ancien continent. 8°. Celui des fissipèdes couverts d'écailles, le pangolin ni le phatagin ne se sont point trouvés en Amérique; & les fourmillers auxquels on peut les comparer, sont couverts de poil, & en diffèrent trop pour qu'on puisse les réunir à la même famille.

Des neuf espèces isolées, sept, savoir, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion & le tigre, ne se trouvent que dans l'ancien monde; & deux, savoir, l'ours & la taupe sont communes aux deux continens.

Si nous faisons de même le dénombrement des animaux propres & particuliers au nouveau monde, nous trouverons qu'il y en

a environ cinquante eſpèces différentes, que l'on peut réduire à dix genres & quatre eſpèces iſolées; ces quatre eſpèces ſont le tapir, le cabiai, le lama & le pecari; encore n'y a-t-il que l'eſpèce du tapir qui ſoit abſolument iſolée, car celle du pecari a des variétés, & l'on peut réunir la vigogne au lama, & peut-être le cochon d'Inde au cabiai. Les dix genres ſont 1°. les ſapajous, huit eſpèces; 2°. les ſagoins, ſix eſpèces; 3°. les philandres ou ſarigues, marmoſes, cayopollins, phalangers, tarſiers, &c; 4°. les jaguars, couguars, ocelots, margais, &c; 5°. les coatis, trois ou quatre eſpèces; 6°. les mouffettes, quatre ou cinq eſpèces; 7°. Le genre de l'agouti, dans lequel je comprends l'acouchi, le paca, l'aperea & le tapeti; 8°. celui des tatous, qui eſt compoſé de ſept ou huit eſpèces; 9°. les fourmillers, deux ou trois eſpèces; & 10°. les pareſſeux, dont nous connoiſſons deux eſpèces, ſavoir l'unau & l'aï.

Or ces dix genres & ces quatre eſpèces iſolées, auxquels on peut réduire les cinquante eſpèces d'animaux qui ſont particuliers au nouveau monde, quoique toutes différentes de celles de l'ancien continent, ont cependant des rapports éloignés qui paroiſſent indiquer quelque choſe de commun dans leur formation, & qui nous conduiſent à remonter à des cauſes de dégénération plus grandes & peut-être plus anciennes que toutes les autres. Nous avons dit qu'en général tous les animaux du nouveau monde étoient beaucoup plus petits que ceux de

l'ancien continent; cette grande diminution dans la grandeur, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt une premiere ſorte de dégénération, qui n'a pu ſe faire ſans beaucoup influer ſur la forme, & il ne faut pas perdre de vue ce premier effet dans les comparaiſons que l'on voudra faire de tous ces animaux.

Le plus grand eſt le tapir, qui, quoiqu'il ne ſoit que de la taille d'un âne, ne peut cependant être comparé qu'à l'éléphant, au rhinocéros & à l'hippopotame; il eſt dans ſon continent le premier pour la grandeur, comme l'éléphant l'eſt dans le ſien; il a, comme le rhinocéros, la lèvre ſupérieure muſculeuſe & avancée, & comme l'hippopotame, il ſe tient ſouvent dans l'eau. Seul, il les repréſente tous trois à ces petits égards, & ſa forme qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre, ſemble être auſſi dégradée que ſa taille eſt diminuée. Le cheval, l'âne, le zèbre, l'éléphant, le rhinocéros & l'hippopotame n'exiſtoient point en Amérique, & n'y avoient même aucun repréſentant, c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer, ni pour la grandeur ni pour la forme; le tapir eſt celui dont la nature ſembleroit être la moins éloignée de tous, mais en même temps elle paroît ſi mêlée & elle approche ſi peu de chacun en particulier, qu'il n'eſt pas poſſible d'en attribuer l'origine à la dégénération de telle ou telle eſpèce; & que malgré les petits rapports que cet animal ſe trouve avoir avec le rhinocéros, l'hippopotame &

l'âne, on doit le regarder non-seulement comme étant d'une eſpèce particuliere, mais même d'un genre ſingulier & différent de tous les autres.

Ainſi le tapir n'appartient ni de près ni de loin à aucune eſpèce de l'ancien continent, & à peine porte-t-il quelques caracteres qui l'approchent des animaux auxquels nous venons de le comparer. Le cabiai ſe refuſe de même à toute comparaiſon, il ne reſſemble à l'extérieur à aucun autre animal, & ce n'eſt que par les parties intérieures qu'il approche du cochon d'Inde, qui eſt de ſon même continent, & tous deux ſont d'eſpèces abſolument différentes de toutes celles de l'ancien continent.

Le lama & la vigogne paroiſſent avoir des ſignes plus ſignificatifs de leur ancienne parenté, le premier avec le chameau, & le ſecond avec la brebis. Le lama a, comme le chameau, les jambes hautes, le cou fort long, la tête légère, la lèvre ſupérieure fendue; il lui reſſemble auſſi par la douceur du naturel, par l'eſprit de ſervitude, par la ſobriéte, par l'aptitude au travail; c'étoit chez les Américains le premier & le plus utile de leurs animaux domeſtiques; ils s'en ſervoient comme les Arabes ſe ſervent du chameau pour porter des fardeaux : voilà bien des convenances dans la nature de ces deux animaux, & l'on peut encore y ajouter celle des ſtigmates du travail, car quoique le dos du lama ne ſoit pas déformé par des boſſes comme celui du chameau, il a néanmoins des calloſités naturelles ſur la

poitrine, parce qu'il a la même habitude de ſe repoſer ſur cette partie de ſon corps. Malgré tous ces rapports, le lama eſt une eſpèce très diſtincte & très différente de celle du chameau; d'abord il eſt beaucoup plus petit & n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de ſon corps, la qualité & la couleur de ſon poil ſont auſſi fort différentes; le tempérament l'eſt encore plus; c'eſt un animal pituiteux, & qui ne ſe plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau eſt d'un tempérament ſec, & habite volontiers dans les ſables brûlans : en tout, il y a peut-être plus de différences ſpécifiques entre le chameau & le lama, qu'entre le chameau & la giraffe; ces trois animaux ont pluſieurs caractères communs, par leſquels on pourroit les réunir au même genre : mais en même temps, ils diffèrent à tant d'autres égards, qu'on ne ſeroit pas fondé à ſuppoſer qu'ils ſont iſſus les uns des autres; ils ſont voiſins & ne ſont pas parens. La giraffe a près du double de la hauteur du chameau, & le chameau le double du lama; les deux premiers ſont de l'ancien continent & forment des eſpèces ſéparées; à plus forte raiſon, le lama qui ne ſe trouve que dans le nouveau monde, eſt-il une eſpèce éloignée de tous les deux.

Il n'en eſt pas de même du pecari : quoiqu'il ſoit d'une eſpèce différente de celle du cochon, il eſt cependant du même genre; il reſſemble au cochon par la forme & par tous les rapports apparens; & il n'en diffère

que

que par quelques petits caracteres, tels que l'ouverture qu'il a ſur le dos, la forme de l'eſtomac & des inteſtins, &c. On pourroit donc croire que cet animal ſeroit iſſu de la même ſouche que le cochon, & qu'autrefois il auroit paſſé de l'ancien monde dans le nouveau, où par l'influence de la terre, il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une eſpèce diſtincte & différente de celle dont il eſt originaire.

Et à l'égard de la vigogne ou paco, quoiqu'elle ait quelques rapports avec la brebis par la laine & par l'habitude du corps, elle en diffère à tant d'autres égards, qu'on ne peut regarder ces eſpèces ni comme voiſines ni comme alliées: la vigogne eſt plutôt une eſpèce de petit lama, & il ne paroît par aucun indice qu'elle ait jamais paſſé d'un continent à l'autre. Ainſi des quatre eſpèces iſolées qui ſont particulieres au nouveau monde, trois; ſavoir, le tapir, le cabiai & le lama avec la vigogne, paroiſſent appartenir en propre & de tout temps à ce continent; au lieu que le pecari qui fait la quatrième ſemble n'être qu'une eſpèce dégénérée du genre des cochons & avoir autrefois tiré ſon origine de l'ancien continent.

En examinant & comparant dans la même vue les dix genres, auxquels nous avons réduit les autres animaux particuliers à l'Amérique méridionale, nous trouverons de même, non-ſeulement des rapports ſinguliers dans leur nature, mais des indices de leur ancienne origine & des ſignes de leur dé-

génération ; les sapajous & les sagoins ressemblent assez aux guenons ou singes à longue queue pour qu'on leur ait donné le nom commun de *singe ;* cependant nous avons prouvé que leurs espèces & même leurs genres sont différens, & d'ailleurs il seroit bien difficile de concevoir comment les guenons de l'ancien continent ont pu prendre en Amérique une forme de face différente, une queue musclée & préhensile, une large cloison entre les narines, & les autres caractères, tant spécifiques que génériques, par lesquels nous les avons distinguées & séparées des sapajous ; cependant, comme les singes, les babouins & les guenons ne se trouvent que dans l'ancien continent, on doit regarder les sapajous & les sagoins comme leurs réprésentans dans le nouveau ; car ces animaux ont à-peu-près la même forme, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; & ils ont aussi beaucoup de choses communes dans leurs habitudes naturelles : il en est de même des makis dont aucune espèce ne s'est trouvée en Amérique, & qui néanmoins paroissent y être remplacés ou représentés par les philandres, c'est-à-dire par les sarigues, marmoses & autres quadrumanes à museau pointu, qui se trouvent en grand nombre dans le nouveau continent & nulle part dans l'ancien : seulement, il faut observer qu'il y a beaucoup plus de différence entre la nature & la forme des makis & de ces quadrumanes Américains, qu'entre celle des guenons & des sapajous, & qu'il y a si loin d'un sarigue, d'une mar-

morſe ou d'un phalanger à un maki, qu'on ne peut pas ſuppoſer qu'ils viennent les uns des autres ſans ſuppoſer en même temps que la dégénération peut produire des effets égaux à ceux d'une nature nouvelle; car la plupart de ces quadrumanes de l'Amérique ont une poche ſous le ventre; la plupart ont dix dents à la mâchoire ſupérieure & dix à l'inférieure; la plupart ont la queue préhenſile, tandis que les makis ont la queue lâche, n'ont point de poches ſous le ventre & n'ont que quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & ſix à l'inférieure: ainſi quoique ces animaux ayent les mains & les doigts conformés de la même maniere, & qu'ils ſe reſſemblent auſſi par l'alongement du muſeau, leurs eſpèces, & même leurs genres, ſont ſi différens, ſi éloignés qu'on ne peut pas imaginer qu'ils ſoient iſſus les uns des autres, ni que des diſparités auſſi grandes & auſſi générales ayent jamais été produites par la dégénération.

Au contraire, les tigres de l'Amérique que nous avons indiqués ſous les noms de jaguars, couguars, ocelots & margais, quoique d'eſpèces différentes de la panthère, du léopard, de l'once, du guépard & du ſerval de l'ancien continent, ſont cependant bien certainement du même genre; tous ces animaux ſe reſſemblent beaucoup tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; ils ont auſſi le même naturel, la même férocité, la même véhémence de goût pour le ſang; & ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre, c'eſt qu'en les comparant, on trouve

que ceux du même continent diffèrent autant & plus les uns des autres que de ceux de l'autre continent : par exemple, la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Bresil, que celui-ci ne diffère du couguar qui cependant est du même pays ; de même le serval de l'Asie & le margai de la Guiane sont moins différens entr'eux, qu'ils ne le sont de tous ceux de leur propre continent : on pourroit donc croire avec assez de fondement que ces animaux ont eu une origine commune, & supposer qu'ayant autrefois passé d'un continent à l'autre, leurs différences actuelles ne sont venues que de la longue influence de leur nouvelle situation.

Les mouffettes ou puans d'Amérique, & le putois d'Europe paroissent être du même genre. En général, lorsqu'un genre est commun aux deux continens, les espèces qui le composent sont plus nombreuses dans l'ancien que dans le nouveau ; ici c'est tout le contraire, on y trouve quatre ou cinq espèces de putois, tandis que nous n'en avons qu'un, dont la nature paroît même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres ; en sorte qu'à son tour le nouveau monde paroît avoir des representans dans l'ancien ; & si l'on ne jugeoit que par le fait, on croiroit que ces animaux ont fait la route contraire, & ont autrefois passé d'Amérique en Europe. Il en est de même de quelques autres espèces : les chevreuils & les daims, aussi-bien que les mouffettes, sont plus nombreux tant pour les variétés que

pour les eſpèces, & en même temps plus grands & plus forts dans le nouveau continent que dans l'ancien; on pourroit donc imaginer qu'ils en ſont originaires : mais comme nous ne devons pas douter que tous les animaux en général n'ayent été créés dans l'ancien continent, il faut néceſſairement admettre leur migration de ce continent à l'autre; & ſuppoſer en même temps, qu'au lieu d'avoir, comme tous les autres, dégénéré dans ce nouveau monde, ils s'y ſont au contraire perfectionnés, & que par la convenance & la faveur du climat, ils ont ſurpaſſé leur premiere nature.

Les fourmillers, qui ſont des animaux très ſinguliers, & dont il y a trois ou quatre eſpèces dans le nouveau monde, paroiſſent auſſi avoir leurs repréſentans dans l'ancien; le pangolin & le phatagin leur reſſemblent par le caractere unique de n'avoir point de dents, & d'être forcés comme eux à tirer la langue & vivre de fourmis; mais ſi l'on veut leur ſuppoſer une origine commune, il eſt aſſez étrange qu'au lieu d'écaille qu'ils portent en Aſie, ils ſe ſoient couverts de poil en Amérique.

A l'égard des agoutis, des pacas & des autres du ſeptième genre des animaux particuliers au nouveau continent, on ne peut les comparer qu'au lièvre & au lapin, deſquels cependant ils diffèrent tous par l'eſpèce; & ce qui peut faire douter qu'il y ait rien de commun dans leur origine, c'eſt que le lièvre s'eſt répandu dans preſque tous les climats de l'ancien continent, ſans que ſa

nature se soit altérée & sans qu'il ait subi d'autres changemens que dans la couleur de son poil; on ne peut donc pas imaginer avec fondement que le climat d'Amérique ait fait ce que tous les autres climats n'ont pu faire, & qu'il eût changé la nature de nos lièvres au point d'en faire ou des tapetis ou des apérea, qui n'ont point de queue; ou des agoutis à museau pointu, à oreilles courtes & rondes; ou des pacas à grosse tête, à oreilles courtes, à poil ras & rude, avec des bandes blanches.

Enfin, les coatis, les tatous & les paresseux sont si différens, non-seulement pour l'espèce, mais aussi pour le genre de tous les animaux de l'ancien continent, qu'on ne peut les comparer à aucun, & qu'il n'est pas possible de leur supposer rien de commun dans leur origine, ni d'attribuer aux effets de la dégénération les prodigieuses différences qui se trouvent dans leur nature, dont nul autre animal ne peut nous donner ni le modèle ni l'idée.

Ainsi de dix genres & de quatre espèces isolées, auxquels nous avons tâché de réduire tous les animaux propres & particuliers au nouveau monde, il n'y en a que deux, savoir, le genre des jaguars, des ocelots, &c. & l'espèce du pecari avec ses variétés, qu'on puisse rapporter avec quelque fondement aux animaux de l'ancien continent; les jaguars & les ocelots peuvent être regardés comme des espèces de léopards ou de panthères, & le pecari comme une espèce de cochon. Ensuite il y a cinq genres

& une eſpèce iſolée, ſavoir, l'eſpèce du lama, & les genres des ſapajous, des ſagoins, des mouffettes, des agoutis & des fourmilliers, qu'on peut comparer, mais d'une maniere équivoque & fort éloignée, au chameau, aux guenons, aux putois, au lièvre & aux pangolins; & enfin il reſte quatre genres & deux eſpèces iſolées, ſavoir, les philandres, les coatis, les tatous, les pareſſeux, le tapir & le cabiai, qu'on ne peut ni rapporter ni même comparer à aucun des genres ou des eſpèces de l'ancien continent. Cela ſemble prouver aſſez que l'origine de ces animaux particuliers au nouveau monde ne peut être attribuée à la ſimple dégénération; quelque grands, quelque puiſſans qu'on voulût en ſuppoſer les effets, on ne pourra jamais ſe perſuader avec quelqu'apparence de raiſon que ces animaux ayent été originairement les mêmes que ceux de l'ancien continent; il eſt plus raiſonnable de penſer qu'autrefois les deux continens étoient contigus ou continus, & que les eſpèces qui s'étoient cantonnées dans ces contrées du nouveau monde, parce qu'elles en avoient trouvé la terre & le ciel plus convenables à leur nature, y furent renfermées & ſéparées des autres par l'irruption des mers lorſqu'elles diviſèrent l'Afrique de l'Amérique; cette cauſe eſt naturelle & l'on peut en imaginer de ſemblables, & qui produiroient le même effet; par exemple, s'il arrivoit jamais que la mer fît une irruption en Aſie de l'orient au couchant, & qu'elle ſéparât du reſte du continent les terres méridionales

de l'Afrique & de l'Aſie, tous les animaux qui ſont propres & particuliers à ces continens du Midi, tels que les éléphans, les rhinocéros, les giraffes, les zèbres, les orangs-outangs, &c. ſe trouveroient relativement aux autres dans le même cas que le ſont actuellement ceux de l'Amérique méridionale; ils ſeroient entièrement & abſolument ſéparés de ceux des contrées tempérées, & on auroit tort de leur chercher une origine commune & de vouloir les rappeller aux eſpèces ou aux genres qui peuplent ces contrées, ſur le ſeul fondement qu'ils auroient avec ces derniers quelque reſſemblance imparfaite ou quelques rapports éloignés.

Il faut donc, pour rendre raiſon de l'origine de ces animaux, remonter aux temps où les deux continens n'étoient pas encore ſéparés; il faut ſe rappeller les premiers changemens qui ſont arrivés ſur la ſurface du globe; il faut en même temps ſe repréſenter les deux cents eſpèces d'animaux quadrupèdes réduites à trente-huit familles: & quoique ce ne ſoit point là l'état de la Nature telle qu'elle nous eſt parvenue, & que nous l'avons repréſentée, que ce ſoit au contraire un état beaucoup plus ancien, & que nous ne pouvons guere atteindre que par des inductions & des rapports preſqu'auſſi fugitifs que le temps qui ſemble en avoir effacé les traces; nous tâcherons néanmoins de remonter par les faits & par les monumens encore exiſtans à ces premiers âges de la Nature, & d'en préſenter les époques qui nous paroîtront clairement indiquées.

LES

LES

LES SAPAJOUS (*a*)

ET LES SAGOINS [*b*].

Nous passons actuellement d'un continent à l'autre; tous les animaux quadrumanes dont nous avons donné la description, & que nous avons compris sous les noms génériques de *Singes*, *Babouins* & *Guenons*, appartiennent exclusivement à l'ancien continent, & tous ceux dont il nous reste à faire mention ne se trouvent au contraire que dans le nouveau monde. Nous les distinguons d'abord par deux noms génériques, parce qu'on peut les diviser en deux classes; la premiere est celle des *Sapajous*, & la seconde celle des *Sagoins*: les uns & les autres ont les pieds conformés à-peu-près comme ceux des singes, des babouins & des guenons; mais ils diffèrent des singes,

(*a*) *Sapajou*, mot dérivé de *Cayouassou*; nom de ces animaux au Brésil, & qui se prononce *Sajouassou*.

(*b*) *Sagoin*, *Sagouin*, mot dérivé de *Cagui*, qui se prononce *Sagoui*, & qui est le nom de ces animaux dans leur pays natal au Bresil.

en ce qu'ils ont des queues; ils diffèrent des babouins & des guenons, en ce qu'ils n'ont ni poches au bas des joues, ni callosités sur les fesses; & enfin ils diffèrent de tous trois, c'est-à-dire des singes, des babouins & des guenons, en ce que tous ceux-ci ont la cloison du nez mince, & les narines ouvertes à-peu-près comme celles de l'homme au-dessous du nez; au lieu que les sapajous & les sagoins ont cette cloison des narines fort large & fort épaisse, & les ouvertures des narines placées à côté & non pas au-dessous du nez: ainsi les sapajous & les sagoins sont non-seulement spécifiquement, mais même génériquement différens des singes, des babouins & des guenons. Et lorsqu'ensuite on vient à les comparer entr'eux, on trouve qu'ils diffèrent aussi par quelques caracteres généraux; car tous les sapajous ont la queue *prenante*, c'est-à-dire, musclée de maniere qu'ils peuvent s'en servir comme d'un doigt pour saisir & prendre ce qui leur plaît; cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté, & qui leur sert principalement à s'accrocher aux branches par son extrémité est ordinairement dégarnie de poil en dessous & couverte d'une peau lisse. Les sagoins au contraire ont tous la queue proportionnellement plus longue que les sapajous, & en même temps ils l'ont entiérement velue, lâche & droite; ensorte qu'ils ne peuvent s'en servir en aucune maniere ni pour saisir ni pour s'accrocher: cette différence est si apparente qu'elle suffit seule

pour qu'on puisse toujours distinguer un sapajou d'un sagoin.

Nous connoissons huit sapajous que nous croyons pouvoir réduire à cinq espèces; la premiere est l'*ouarine* ou *gouariba* du Bresil : ce sapajou est grand comme un renard, & il ne diffère de celui qu'on appelle *alouate* à Cayenne que par la couleur : l'ouarine a le poil noir & l'alouate l'a rouge, & comme ils se ressemblent à tous autres égards, je n'en fais ici qu'une seule & même espèce; la seconde est le *coaita* qui est noir comme l'ouarine, mais qui n'est pas si grand & dont l'*exquima* nous paroît être une variété; la troisième est le *sajou* ou *sapajou* proprement dit, qui est de petite taille, d'un poil brun, & qu'on connoît vulgairement sous le nom impropre de *singe - capucin*; il y a dans cette espèce une variété que nous appellerons le *sajou gris*, & qui ne diffère du *sajou brun* que par cette différence du poil : la quatrième espèce est le *saï* que les Voyageurs ont appellé le *pleureur*, il est un peu plus grand que le sajou, & il a le museau plus large : nous en connoissons deux qui ne diffèrent que par la couleur du poil, le premier est d'un brun-noirâtre, & le second d'un roux-blanchâtre; enfin la cinquième espèce est le *saïmari*, qu'on appelle vulgairement le *singe aurore* ou *sapajou orangé*: celui-ci est le plus petit & le plus joli des sapajous.

Nous connoissons de même six espèces de sagoins; le premier & le plus grand de tous est le *saki*, qui a la queue couverte d'un poil si long & si touffu qu'on l'a nommé

singe à queue de renard; il semble qu'il y ait variété dans cette espèce pour la grandeur; j'en ai vu deux qui paroissoient adultes, dont l'un étoit presque une fois plus grand que l'autre. Le second sagoin est le *tamarin*, il est ordinairement noir avec les quatre pieds jaunes, mais il varie pour la couleur, car il s'en trouve de bruns mouchetés de jaune. Le troisième est l'*ouistiti*, qui est remarquable par les larges toupets de poil qui accompagnent sa face, & par sa queue annelée. Le quatrième est le *marikina*, qui a une crinière autour du cou, & un flocon de poil au bout de la queue comme le lion, ce qui lui a fait donner le nom de *petit-lion*. Le cinquième est le *pinche*, qui a la face d'un beau noir, avec des poils blancs qui descendent du dessus & des côtés de la tête en forme de cheveux longs & lisses. Le sixième & le dernier est le *mico*, qui est le plus joli de tous, dont le poil est d'un blond-argentin, & qui a la face colorée d'un rouge aussi vif que du vermillon. Nous allons donner l'histoire & la description de chacun de ces Sapajous & de ces Sagoins, dont la plupart n'étoient ni dénommés ni décrits ni connus.



L'OUARINE (*a*).

ET

L'ALOUATE (*b*).

L'OUARINE & l'Alouate ſont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent ; ils ſurpaſſent de beaucoup les plus groſſes

---

(*a*) *Ouarin*, *Ouarine*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté.

Guenons appellées *Ouarines*, ſont toutes noires & grandes comme les grands chiens, elles crient ſi haut qu'on les peut entendre d'environ une lieue. *Miſſ. du P. d'Abbeville*, *page 152.*

Guariba Braſilienſibus. Marcgr. *Hiſt. nat. Braſ.* p. 226, fig. *Nota.* Il eſt vraiſemblable que le mot de *Ouarine*, *Ouarina*, vient de *Guariba*, qu'on doit prononcer *gouariba.*

Cercopithecus niger pedibus fuſcis. Le ſapajou noir. *Briſſ. regn. anim.* p. 194.

Paniſcus. Linn. *Syſt. nat.* edit X, p. 26. *Nota.* M. Linnæus a mal indiqué cet animal, il le confond avec le Coaita ; & ſa deſcription, ainſi que ſa phraſe, eſt compoſée & mêlée de celle de Brown & de celle de de Marcgrave, dont le dernier a décrit le *guariba*, & le premier le *coaita.*

(*b*) Alouate. *Allouata* à Cayenne n'eſt qu'une variété de l'ouarine ; celui-ci eſt d'un brun noir, & l'a-

Guenons & approchent de la grandeur des Babouins : ils ont la queue prenante, & sont par conséquent de la famille des Sapajous, dans laquelle ils tiennent un rang bien distinct, non-seulement par leur taille, mais aussi par leur voix, qui retentit comme un tambour & se fait entendre à une très grande distance. » Marcgrave raconte (*c*), que tous les jours, matin & soir, les ouarines s'assemblent dans les bois; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter; que dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute & si précipitée, qu'à l'entendre de loin, on croiroit qu'ils crient tous ensemble; que cependant il n'y en a qu'un seul, & que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence; qu'ensuite lorsqu'il cesse, il fait signe de la main aux autres de répondre, & qu'à l'instant tous se mettent à crier ensemble, jusqu'à ce que

---

louate d'un rouge - brun : tous deux font un bruit épouvantable, & on leur a donné également l'épithète de *hurleurs*. *Arabata* dans les terres de l'Orénoque, selon Gumilla. » Les singes jaunes, dit cet Auteur, qu'ils appellent *arabata* font un bruit insupportable & si lugubre qu'ils font horreur. *Histoire de l'Orénoque, par Gumilla*, *p. 8* «.

Cercopithecus barbatus maximus ferrugineus stentorosus. Alouata, singe rouge. *Barrère, hist. nat. de la Fr. équin.* p. 150.

Cercopithecus barbatus saturate spadiceus. Le singe rouge de Cayenne. *Briss. reg. anim.* p. 206.

(*c*) Marcgrave. *Hist. Bras.* p. 226.

par un autre ſigne de la main, il leur ordonne le ſilence; que dans le moment ils obéiſſent & ſe taiſent; qu'enfin, alors le premier reprend ſon diſcours ou ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils ſe ſéparent & rompent l'aſſemblée : » ces faits dont Marcgrave dit avoir été pluſieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux : le tout n'eſt peut-être fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux; ils ont dans la gorge une eſpèce de tambour oſſeux dans la concavité duquel le ſon de leur voix groſſit, ſe multiplie & forme des hurlemens par écho; auſſi a-t-on diſtingué ces ſapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs* : nous n'avons pas vu l'ouarine, mais nous avons les dépouilles d'un alouate & un embryon deſſéché de cette même eſpèce, dans lequel l'inſtrument du grand bruit, c'eſt-à-dire, l'os de la gorge eſt déjà très ſenſible (*d*). Selon Marcgrave,

---

(*d*) Ce ſinge *Alouate*, eſt un animal ſauvage, rouge bai, fort gros, qui fait un bruit effroyable ſemblable à un râlement qu'on entend de bien loin, & c'eſt par le moyen de l'os hyoïde qui eſt d'une ſtructure ſinguliere. *Barrère, Eſſais de l'hiſtoire naturelle de la France Équin. p. 150.* — Dans l'iſle Grande ou l'iſle Saint George, ſous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des ſinges grands comme des veaux, qui font un bruit ſi étrange, que ceux qui n'y ſont pas accoutumés croient que les montagnes vont s'écrouler. . . . Ils ſont très farouches. *Voyage de le Gentil, tome I, p. 15.*

l'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à son extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser : les poils de tout le corps sont noirs, longs, luisans & polis; des poils plus longs sous le menton & sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue est brun. Le mâle est de la même couleur de la femelle, & il n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos & sautent avec cette charge de branches en branches & d'arbres en arbres; les petits embrassent avec les bras & les mains le corps de leur mere dans la partie la plus étroite, & s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages & méchans, on ne peut les apprivoiser ni même les dompter; ils mordent cruellement, & quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers & féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur voix effroyable, que par leur air d'impudence : comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines & de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger (*e*).

(*e*) Les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens de l'Amazone. . . . Il y en a d'aussi grands qu'un Lévrier. *Voyage sur la riviere de l'Amazone, par M. de la Condamine, page 164.*

» Les chasseurs, dit Oexmelin, apporterent sur le soir des singes qu'ils avoient tués dans les terres du cap Gracias-a-Dio; on fit rôtir une partie de ces singes & bouillir l'autre, ce qui nous sembla fort bon; la chair en est comme celle du lièvre, mais elle n'a pas le même goût étant un peu douceâtre, c'est pourquoi il y faut mettre beaucoup de sel en la faisant cuire; la graisse en est jaune comme celle du chapon, & plus même, & a fort bon goût; nous ne vécumes que de ces animaux pendant tout le temps que nous

— Cayenne est le pays des singes. . . . Quand on a une fois vaincu sa répugnance pour en manger, il est certain qu'on les trouve fort bons; leur chair est blanche, & quoique peu chargée de graisse pour l'ordinaire, elle ne laisse pas d'être tendre, délicate & de bon goût; leurs têtes font de bonnes soupes, & on les sert dessus, comme un chapon bouilli, &c. *Voyage de Desmarchais, tome III, pages 311 & 338.* — Il y a des guenons à Cayenne aussi grosses que de grands chiens, de couleur rouge-de-vache; on les appelle les *hurleurs*, parce qu'étant en troupe, ils hurlent d'une façon, que d'abord l'on croit que c'est une troupe de pourceaux qui se battent; ils sont affreux & ont une gueule fort large; je crois qu'ils sont furieux; si les Sauvages les flèchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leur main comme une personne; la chair de ces hurleurs est très bonne à manger, elle ressemble à la chair du mouton, il y a à manger pour dix personnes; ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable. *Voyage de Binet, pages 341 & 342.* — Les Sauvages Achaguas de l'Orénoque sont friands de singes jaunes, qu'ils appellent *arabata*, lesquels font matin & soir un bruit insupportable. *Histoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*

fumes là, parce que nous ne trouvions pas autre chose; si bien que tous les jours les chasseurs en apportoient autant que nous en pouvions manger. Je fus curieux d'aller à cette chasse, & surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connoître plus particuliérement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier & faire un bruit épouvantable, & à nous jeter des branches sèches qu'ils rompoient des arbres; il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes qu'ils nous envoyoient à la tête; j'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent d'arbres en arbres si subtilement que cela éblouit la vue; je vis encore qu'ils se jetoient à corps perdu de branches en branches sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent ou avec leurs pattes ou avec la queue: ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne les sauroit avoir; car lorsqu'ils sont blessés, & même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, où ils meurent souvent & ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres, si bien que fort souvent on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus: mais ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est

blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, & faire de même que s'ils la vouloient sonder; alors s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent & poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie; je puis dire avoir vu cela plusieurs fois, & l'avoir vu avec admiration. Les femelles n'ont jamais qu'un petit qu'elles portent de la même maniere que les Négresses portent leur enfant; ce petit sur le dos de sa mere lui embrasse le cou par-dessus les épaules avec les deux pattes de devant; & des deux de derriere, il la tient par le milieu du corps : quand elle veut lui donner à teter, elle le prend dans ses pattes, & lui présente la mamelle comme les femmes. . . On n'a point d'autre moyen d'avoir le petit que de tuer la mere, car il ne l'abandonne jamais; étant morte, il tombe avec elle, & alors on le peut prendre. Lorsque ces animaux sont embarrassés, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelqu'autre rencontre que ce puisse être. . . . On a coutume de les entendre de plus d'une grande lieue (*f*)«.

Dampierre (*g*), confirme la plupart de

(*f*) Histoire des Aventuriers, par Oexmelin, *tome II, p. 251 & suivantes.*

(*g*) Les singes qui se trouvent dans les terres de la baie de Campêche, sont les plus laids que j'aie vus de ma vie; ils sont beaucoup plus gros qu'un lièvre,

ces faits, néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits;

& ont de grandes queues de près de deux pieds & demi de long; le dessous de leur queue est sans poil, & la peau en est dure & noire, mais le dessus, aussi-bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir & hérissé; ils vont de vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre; s'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir dévorer. Lors même que j'ai été seul, je n'ai pas osé les tirer, surtout la premiere fois que je les vis; il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par-dessus ma tête, craquetoient des dents & faisoient un bruit enragé; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille postures grotesques; quelques-uns rompoient des branches sèches & me les jetoient; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur moi; à la fin, il y en eut un plus gros que les autres, qui vint sur une petite branche au dessus de ma tête & sauta tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en arriere, mais il se prit à la branche au bout de la queue, & il demeura-là suspendu à se brandiller & à me faire la moue; enfin, je me retirai, & ils me suivirent jusqu'à nos hûtes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leur queue aussi-bien que de leurs pattes; & ils tiennent aussi ferme avec elle. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble ils s'enfuyoient de nous. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs petits; car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur le dos se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant : ces singes sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, & il ne nous fut jamais possible d'en apprivoiser aucun, quelqu'artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout; il n'est guere plus aisé de les avoir quand on les a tirés, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec la queue ou avec les

& que la mere en porte un ſous le bras & l'autre ſur le dos. En général, les ſapajous, même de la plus petite eſpèce, ne produiſent pas en grand nombre, & il eſt très vraiſemblable que ceux-ci qui ſont les plus grands de tous ne produiſent qu'un ou deux petits.

Caracteres diſtinctifs de ces eſpèces.

L'ouarine a les narines ouvertes à côté & non pas au-deſſous du nez, la cloiſon des narines très épaiſſe; il n'a point d'abajoues, point de callofités ſur les feſſes; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps. Il a la queue prenante & très longue, le poil noir & long, & dans la gorge un gros os concave; il eſt de la grandeur d'un lévrier, le poil long qu'il a ſous le cou lui forme une eſpèce de barbe ronde; il marche ordinairement à quatre pieds.

L'alouate a les mêmes caracteres que l'ouarine, & ne paroît en différer, qu'en ce qu'il n'a point de barbe bien marquée & qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. J'ignore ſi les femelles dans

---

pattes, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reſte le moindre ſouffle de vie; après en avoir tiré un, & quelquefois lui avoir caſſé une jambe ou un bras, j'ai eu compaſſion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie bleſſée & la tourner d'un côté ou d'autre : ces ſinges ſont fort rarement à terre, il y en a même qui diſent qu'ils n'y vont jamais. *Tome III, p. 304.*

ces espèces sont sujettes à l'écoulement périodique ; mais par analogie, je présume que non, ayant observé généralement qu'il n'y avoit que les singes, babouins & guenons à fesses nues qui soient sujettes à cet écoulement.





1. Le Coaita. 2 Le Sajou brun. 3 Le Sajou gris.
4 Le Saï. 5 Saï à Gorge-blanche.

LE COAITA [a].

ET

L'EXQUIMA (b).

Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

LE Coaita eſt, après l'Ouarine & l'Alouate, le plus grand des Sapajous; je l'ai vu vivant à l'hôtel de M. le Duc de Bouillon, où par

---

(a) *Coaita* ou *Qoata*, nom de cet animal à la Guiane, & que nous avons adopté; *Chameck*, au Pérou. *Nota.* Le mot *Coaita* pourroit bien venir de *Caitaia*, nom d'un autre ſapajou dans la langue Braſilienne, qui cependant doit ſe prononcer *ſaitaia.*

Cercopithecus major niger faciem humanam referens, Quoata. *Barrère, hiſt. nat. de la France Equinox.* p. 150.

Cercopithecus in pedibus anterioribus pollice carens; caudâ inferius verſus apicem pilis deſtitutâ. Le Belzebuth, *Briſſ. reg. anim.* p. 211.

Simia fuſca major palmis tetradactylis, caudâ prehenſili ad apicem ſubtus nuda. The four. fingered Monkie. *Brown's, hiſt. of Jamaïc.* chap. 5, ſec. V.

(b) *Cercopithecus barbatus Guineenſis in Congo vocatur* Exquima. *Maregr. hiſt. nat. Braſ.* p. 227. *Nota.* Je crois que c'eſt à cette eſpèce de Coaita qu'il faut rapporter le paſſage ſuivant du P. d'Abbeville. »Il y a, dit-il, en l'isle de Maragnon d'autres Guenons qui s'appellent *Cayou* (*Sajou*), d'autant qu'elles ſont toutes noires; elles portent une barbe longue de plus

ſa familiarité, & même par ſes careſſes empreſſées, il méritoit l'affection de ceux qui le ſoignoient : mais malgré les bons traitemens & les ſoins, il ne put réſiſter aux froids de l'hiver 1764; il mourut & fut regretté de ſon maître, qui eut la bonté de me l'envoyer pour le placer au cabinet du Roi. J'en ai vu un autre chez M. le Marquis de Montmirail: celui-ci étoit un mâle, & le premier une femelle, tous deux étoient également traitables & bien apprivoiſés. Ce ſapajou, par ſon naturel doux & docile, diffère donc beaucoup de l'ouarine & de l'alouate, qui ſont indomptables & farouches; il en diffère auſſi en ce qu'il n'a pas comme eux une poche oſſeuſe dans la gorge; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hériſſé; il en diffère encore, auſſi-bien que de tous les autres ſapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains, & que le pouce lui manque; par ce ſeul caractere & par ſa queue prenante, il eſt aiſé de le diſtinguer des guenons, qui toutes ont la queue lâche & cinq doigts aux mains.

L'animal que Marcgrave appelle *exquima*, eſt d'une eſpèce très voiſine de celle du *coaita*, & même n'en eſt peut-être qu'une ſimple variété; il me paroît que cet Auteur a fait une faute lorſqu'il a dit que l'exquima étoit de Guinée & de Congo; la figure

---

de quatre doigts, aucunes environ d'un demi-pied de long, & ſont très belles & plaiſantes à voir.

gure qu'il en donne suffit seule pour démontrer l'erreur, car cet animal y est représenté avec la queue recoquillée à l'extrémité, caractere qui n'appartient qu'aux seuls sapajous & point aux guenons, qui toutes ont la queue lâche : or nous sommes assurés qu'il n'y a en Guinée & à Congo que des guenons & point de sapajous; par conséquent l'exquima de Marcgrave, n'est, pas comme il le dit, une *guenon* ou *cercopithèque* de Guinée, mais un *sapajou à queue prenante*, qui sans doute y avoit été transporté du Bresil ; le nom d'*exquima* ou *quima*, en ôtant l'article *ex*, & qui doit se prononcer *qouima*, ne s'éloigne pas de *quoaita*, & c'est ainsi que plusieurs Auteurs ont écrit le nom du *coaita* : tout concourt donc à faire croire que cet *exquima* de Marcgrave, qu'il dit être une *guenon* ou un *cercopithèque* de Guinée, est un *sapajou* du Bresil, & que ce n'est qu'une variété dans l'espèce du coaita, auquel il ressemble par le naturel, par la grandeur, par la couleur & par la queue prenante; la seule différence remarquable, c'est que l'exquima a du poil blanchâtre sur le ventre, & qu'il porte au-dessous du menton une barbe blanche, longue de deux doigts (*c*). Nos coai-

(*c*) *Cercopithecus barbatus Guineensis; in Congo vocatur* Exquima, *pilos habet fuscos sed per totum dorsum quasi adustos seu ferrugineos; fuscis autem punctulatim inspersus color albus, venter albicat & mentum inferius; barbam quoque egregiè albam habet, constantem capillis duos digitos longis & amplius passis quasi ordinatim pexa fuisset; quando hæc species irascitur, os amplè diducendo*

tas n'avoient ni ce poil blanc ni cette barbe ; mais ce qui me fait présumer que cette différence n'est qu'une variété dans l'espèce du coaita, c'est que j'ai reconnu par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de blancs & de noirs, les uns sans barbe & d'autres avec une barbe : » Il y a, dit Dampierre (*d*), dans les terres de l'Isthme de l'Amérique, de grands troupeaux de singes, dont les uns sont blancs & la plupart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point : ils sont d'une taille médiocre. . . . . Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles (*e*). . . . Ces singes sont fort drôles, ils faisoient mille postures grotesques, lorsque nous traversions les bois, il sautoient d'une branche à l'autre avec leurs petits sur le dos ; ils faisoient des grimaces contre nous, craquetoient des dents & cherchoient l'occasion de pisser sur nous ; quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à l'autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils se brandillent ainsi jusqu'à ce que le dernier at-

---

& mandibulas celeriter movendo exagitat hominem : egregiè saltant, varios fructus comedunt. Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* page 227 & 228, *ubi vide figuram.*

(*d*) Voyage de Dampierre, *tome IV, p. 225.*

(*e*) Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles ; j'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimes. & il y en avoit de sept ou huit pouces de long. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 250.*

trape une branche de l'arbre voiſin, & il tire tout le reſte après lui. « Tout cela & juſqu'aux vers dans les entrailles convient à nos coaitas ; M. Daubenton, en diſſéquant ces animaux, y a trouvé une grande quantité de vers dont quelques-uns avoient juſqu'à douze & treize pouces de longueur ; nous ne pouvons donc guere douter que l'exquima de Marcgrave ne ſoit un ſapajou de l'eſpèce même, ou de l'eſpèce très voiſine de celle du coaita.

Nous ne pouvons auſſi nous diſpenſer d'obſerver, que ſi l'animal indiqué par M. Linnæus, ſous le nom de *diana* (*f*), eſt en effet, comme il le dit, l'*exquima* de Marcgrave, il a manqué dans ſa deſcription le caractere eſſentiel, qui eſt la *queue prenante*, & qui ſeul doit décider ſi ce *diana* eſt du genre des *ſapajous* ou de celui des *guenons*, & par conſéquent s'il ſe trouve dans l'ancien ou dans le nouveau continent.

Indépendamment de cette variété, dont les caracteres ſont très apparens, il y a

(*f*) *Diana ſimia caudata barbata fronte barbaque faſtigiata.* Linn. *act. Stockolm*, 1754, page 210, tab. 6, *Cercopithecus barbatus Guineenſis, Marcgravii.* .... *Habitat in* Guineâ, *magnitudo felis majoris ; nigra punctis albidis. Dorſum poſtice ferrugineum, femora ſubtus helvola, gula pectuſque alba, frons pilis erectis albis faſtigiatis, linea tranſverſa in formam lunæ creſcentis, barba faſtigiata nigra ſubtus alba inſidens tuberi adipoſo, linea alba ab ano ad genua ab exteriori latere femorum ducta. Ludibunda omnia dejicit peregrinos nutitando ſalutat, irata ore hiat maxillaſque exagitat ; vocata reſpondet* greek. *Linn. ſyſt. nat.* edit. X, p. 26 & 27.

d'autres variétés moins sensibles dans l'espèce du coaïta ; celui qu'a décrit M Brisson, avoit du poil blanchâtre sur toutes les parties inférieures du corps, au lieu que ceux que nous avons vus étoient entiérement noirs & n'avoient que très peu de poil sur ces parties inférieures, où l'on voyoit la peau qui étoit noire comme le poil. Des deux coaitas dont parle M. Edwards (*g*), l'un étoit noir & l'autre étoit brun ; on leur avoit donné, dit-il, le nom de *singe - araignée*, à cause de leur queue & de leurs membres qui étoient fort longs & fort minces : ces animaux sont en effet fort éfilés du corps & des jambes, & mal proportionnés.

On m'en présenta un, il y a plusieurs années, sous le nom de *chameck*, que l'on me dit venir des côtes du Pérou ; j'en fis prendre les mesures & faire une description (*h*) :

(*g*) Voyez Glanures, *page* 222.

(*h*) Cet animal venoit de la côte de Bancet au Pérou, il étoit âgé de treize mois, il pesoit environ six livres ; il étoit noir par tout le corps ; la face nue, avec une peau grenue & de couleur mulâtre ; le poil de deux à trois pouces de longueur & un peu rude ; les oreilles de même couleur que la face & aussi dégarnies de poil, fort ressemblantes à celles de l'homme ; la queue longue d'un pied dix pouces, grosse de cinq pouces de circonférence à la baze, & de onze lignes à l'extrémité, elle étoit ronde & garnie de poil en dessus & en dessous à son origine, & sur une longueur de treize pouces, mais sans poil par-dessous sur une longueur de neuf pouces à son extrémité, où elle est applatie par-dessous & sillonnée dans son milieu, & ronde par-dessus ; l'animal se sert de

je la rapporte ici pour qu'on puisse la comparer avec celle que M. Daubenton a faite

---

sa queue pour se suspendre & s'accrocher; il s'en sert aussi comme d'une cinquième main pour saisir ce qu'il veut amener à lui; il avoit treize pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; neuf pouces & demi de circonférence derriere les bras, & un pied un pouce sur la pointe du sternum qui est très relevé, neuf pouces & demi devant les pattes de derriere; le cou avoit cinq pouces & demi de circonférence; il n'y avoit que deux mamelles placées presque sous les aisselles; la tête avoit cinq pouces de circonférence prise à l'endroit le plus gros, & deux pouces au-dessous des yeux; le nez treize lignes de longueur; les yeux étoient fort ressemblans à ceux d'un enfant, ils avoïent neuf lignes de longueur d'un angle à l'autre; l'iris en étoit brun & environné d'un petit cercle jaunâtre, la prunelle étoit grande, & il y avoit d'un œil à l'autre huit lignes de distance; l'oreille avoit un pouce six lignes de longueur & dix lignes de largeur; le tour de la bouche treize lignes; les bras six pouces trois lignes de longueur & trois pouces de circonférence; l'avant-bras six pouces de longueur & deux pouces & demi de circonférence; le reste de la main cinq pouces de longueur; la paume de la main un pouce trois lignes de largeur; il avoit aux mains quatre grands doigts garnis d'ongles, & un petit pouce sans ongle qui n'étoit long que de deux lignes; l'index avoit deux pouces deux lignes de longueur; le doigt du milieu deux pouces & demi; l'annulaire deux pouces quatre lignes, & le petit doigt deux pouces; les ongles trois lignes & demie à quatre lignes de longueur; la jambe six pouces jusqu'au genou & quatre pouces huit lignes de circonférence au plus gros; depuis le genou jusqu'au talon cinq pouces quatre lignes, & trois pouces de circonférence; le pied cinq pouces & demi de longueur; il avoit aux pieds cinq doigts mieux proportionnés que ceux des mains; le pouce avoit un pouce six lignes de lon-

du coaita, & reconnoître qu'à quelques variétés près, ce chameck du Pérou, est le même animal que le coaita de la Guiane.

Ces sapajous sont intelligens & très adroits; ils vont de compagnie, s'avertissent, s'aident & se secourent; la queue leur sert exactement d'une cinquième main; il paroît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds (*i*): la Nature semble les avoir dédommagés par-là du pouce qui leur manque. On assure qu'ils pêchent & prennent du poisson avec cette longue queue, & cela ne me paroît pas incroyable, car nous avons vu l'un de nos coaitas prendre de même avec sa queue & amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans sa chambre. Ils ont l'adresse de casser l'écaille des huîtres pour les manger (*k*): & il est certain qu'ils

---

gueur; l'index deux pouces, le doigt du milieu deux pouces deux lignes, l'annulaire deux pouces, & le petit doigt un pouce neuf lignes; le pied deux pouces trois lignes de largeur.

(*i*) *This creature has no more than four fingers to each of its fore paws, but the top of the tail is smooth underneath, and on this it depends for its chief actions, for the creature holds every thing by it, and sling it self with the greatest ease from every tree and post by its means. . . . It is a native of the main continent; and a part of the food of the Indians.* Russel. *hist. of Jamaïca*, chap. V, sect. 5.

(*k*) A l'isle de Gorgonia sur la côte du Pérou, je remarquai des singes qui venoient cueillir des huîtres lorsque la marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette maniere: ils en prenoient une qu'ils mettoient

se suspendent plusieurs les uns au bout des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un arbre à un autre (*l*). Ils ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits, qu'ils portent toujours sur le dos; ils mangent du poisson, des vers & des insectes, mais les fruits sont leur nourriture la plus ordinaire : ils deviennent très gras dans le temps de l'abondance & de la maturité des fruits; & l'on prétend qu'alors leur chair est fort bonne à manger (*m*).

---

sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux, ensuite ils en avaloient les poissons. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 288.*

(*l*) En allant à Panama, je vis en Capira, qu'une de ces guenons sauta d'un arbre à un autre, qui étoit de l'autre côté de la riviere, ce qui me fit beaucoup émerveiller; elles sautent où elles veulent, s'entortillant la queue en une branche pour se branler, & quand elles veulent sauter en un lieu éloigné & qu'elles ne peuvent y atteindre d'un saut, elles usent alors d'une gentille façon, qui est qu'elles s'attachent à la queue les unes des autres, & font par ce moyen comme une chaîne de plusieurs, puis après elles s'élancent & se jettent en avant, & la premiere étant aidée de la force des autres atteint où elle veut & s'attache à un rameau, puis elle aide & soutient tout le reste jusqu'à ce qu'elles soient toutes parvenues, attachées, comme je l'ai dit, à la queue les unes des autres. *Histoire Naturelle des Indes, par Joseph d'Acosta, page 200.*

(*m*) Ces animaux sont de taille médiocre, mais fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs; la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 225.*

Caracteres distinctifs de ces espèces.

Le Coaïta n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue prenante & très longue, la cloison des narines très épaisse, & les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez ; il n'a que quatre doigts aux mains ou pieds de devant ; il a le poil & la peau noires, la face nue & tannée ; les oreilles aussi nues & faites comme celles de l'homme ; il a environ un pied & demi de longueur, & la queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble ; il marche à quatre pieds.

L'exquima est à-peu-près de la même grandeur que le Coaita, il a comme lui la queue prenante ; mais il n'a pas de poil noir sur tout le corps ; il varie pour les couleurs, il y en a de noirs & de fauves sur le dos, & de blancs sur la gorge & le ventre ; il a d'ailleurs une barbe remarquable : néanmoins ces différences ne m'ont pas paru suffisantes pour en faire deux espèces séparées : d'autant qu'il y a des coaitas qui ne sont pas tout noirs, & qui ont du poil blanchâtre sur la gorge & le ventre. Les femelles dans ces deux espèces ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.



LE

LE SAJOU [a].

Voyez planche XI, fig. 2, & 3 de ce Volume

Nous connoissons deux variétés dans cette espèce, le sajou brun qu'on appelle vulgairement le *Singe-capucin*, & le sajou gris qui ne diffère du sajou brun que par les couleurs du poil ; ils sont de la même grandeur, de la même figure & du même naturel : tous deux sont très vifs, très agiles & très plai-

---

(a) *Sajou*, mot abrégé de *Cayouassou* ou *Sajouassou*, nom de ces animaux au Maragnon.

Nota. Cayouassou doit se prononcer *Sajouassou*, c'est-là l'origine du mot *Sapajou*.

Cayouassou. Dans les terres du Maragnon : il y a d'autres guenons qui s'appellent *Cayouassou*, que l'on apporte & que l'on voit communément par-deçà. *Miss. du P. d'Abbeville, p. 252.*

Cercopithecus fuscus capitis vertice nigro. Le Sapajou brun. *Briss. reg. anim.* p. 192. *Nota*. Je présume que celui qu'indique M. Brisson, *p. 195*, sous la dénomination de *Sapajou cornu*, n'est qu'une variété de celui - ci.

Petit Singe de Ceylan, *Seba*, *volume I*, *planche XLVIII*, *fig.* 3. *NOTA*. Cet animal ne se trouve point à Ceylan, mais en Amérique.

Capucina simia caudata imberbis, *caudâ longâ* hirsuta *facie flavescente*. Muf. A. d. Fr. 2, tab. *6*. *Linn. syst. nat.* edit. X, p. 29.

Singe à queue touffue. *Glanures d'Edwards*, *p. 222*, fig. *Ibid.*

ſans par leur adreſſe & leur légèreté; nous les avons eu vivans, & il nous a paru que de tous les ſapajous ce ſont ceux auxquels la température de notre climat diſconvenoit le moins; ils y ſubſiſtent ſans peine & pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver; ils peuvent même produire, & nous en citerons pluſieurs exemples : il eſt né deux de ces petits animaux chez Mme la Marquiſe de Pompadour à Verſailles; un chez M. de Réaumur à Paris, & un autre chez Mme. de Pourſel en Gâtinois (b): mais chaque portée n'eſt ici que d'un petit, au lieu que dans leur climat ils en font ſouvent deux. Au reſte, ces ſajous ſont fantaſques dans leurs goûts & dans leurs affections;

(b) M. Sanches ci-devant premier Médecin à la Cour de Ruſſie, & que j'ai déjà eu occaſion de citer avec reconnoiſſance, m'a communiqué ce dernier fait par une lettre de Mme. de Ponrſel, dont voici l'extrait : » *à Bordeaux en Gâtinois, le 26 Janvier 1764.* Le 13 de ce mois, la femelle ſapajou a fait un petit, qui avoit la tête preſqu'auſſi groſſe que celle de ſa mere; elle a beaucoup ſouffert pendant plus de deux heures, on fut obligé de lui couper la ceinture par laquelle on la tenoit attachée, ſans cela elle n'auroit pu mettre bas; rien de ſi joli que de voir le pere & la mere, avec leur petit, qu'ils tourmentent ſans ceſſe, ſoit en le portant, ſoit en le careſſant. *Fernambuco* (on a donné ce nom au Sapajou mâle, qui eſt venu de cette partie du Breſil l'été dernier 1763 à Lisbonne, & qu'on a apporté avec ſa femelle à Paris au mois de Septembre ſuivant) aime ſon enfant à la folie; le pere & la mere le portent chacun à leur tour, & quand il ne ſe tient pas bien, il eſt mordu bien ſerré «.

ils paroiſſent avoir une forte inclination pour de certaines perſonnes, & une grande averſion pour d'autres, & cela conſtamment.

Nous avons obſervé dans ces animaux une ſingularité, qui fait qu'on prend ſouvent les femelles pour les mâles; le clitoris eſt proéminent au dehors & paroît autant que la verge du mâle.

Caractères distinctifs de cette eſpèce.

Les Sajous n'ont ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes, ils ont la face & les oreilles couleur de chair avec un peu de duvet par-deſſus; la cloiſon des narines épaiſſe, & les narines ouvertes à côté & non pas au-deſſous du nez; les yeux châtains & placés aſſez près l'un de l'autre; ils ont la queue prenante, nue par-deſſous à l'extrémité, & fort touffue ſur tout le reſte de ſa longueur; les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face que ſur toutes les parties ſupérieures du corps; les autres l'ont gris autour de la face, & d'un fauve-brun ſur le corps; ils ont également les mains noires & nues; ils n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

LE SAI [a].

Voyez pl. XI, figures 4 & 5 de ce volume.

Nous avons vu deux de ces animaux qui nous ont paru faire variété dans l'espèce; le premier a le poil d'un brun-noirâtre; le second, que nous avons appellé *Saï à gorge blanche*, a du poil blanc sur la poitrine, sous le cou & autour des oreilles & des joues; il diffère encore du premier, en ce qu'il a la face plus dégarnie de poil; mais, au reste ils se ressemblent en tout, ils sont du même naturel, de la même grandeur & de la même figure. Les Voyageurs ont indiqué ces animaux sous le nom de *Pleureurs* (b), parce qu'ils ont un cri plaintif, & que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appellés *Singes musqués*, parce qu'ils ont, comme le macaque,

---

(a) *Cay*, que l'on doit prononcer *Saï*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté.

Cay, petite guenon noire que les Sauvages appellent *Cay* en cette terre du Bresil. *Voyage de Jean de Lery*. Paris, 1758, *p. 163*.

(b) Dans l'isle Grande ou isle Saint-George sous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des Singes qu'on appelle *Pleureurs*, qui imitent les cris d'un enfant. *Voyage de le Gentil, tome I, page 15.*

une odeur de faux muſc (*c*); d'autres enfin leur ont donné le nom de *Macaque* (*d*), qu'ils avoient emprunté du macaque de Guinée : mais les macaques ſont des guenons à queue lâche, & ceux-ci ſont de la famille des Sapajous, car ils ont la queue prenante. Ils n'ont que deux mamelles, & ne produiſent qu'un ou deux petits ; ils ſont doux, dociles & ſi craintifs, que leur cri ordinaire qui reſſemble à celui du rat, devient un gémiſſement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci ils mangent des hannetons & des limaçons (*e*) de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur préſenter ; mais au Breſil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines & de fruits ſauvages qu'ils cueillent ſur les arbres (*f*),

---

(*c*) Il y a dans les terres de la baie de Tous-les-Saints de petits ſinges, qui ſont d'une laideur affreuſe, & qui ſentent beaucoup le muſc. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 69.*

(*d*) J'ai vu à la baie de Tous-les-Saints deux eſpèces de Singes, les uns qu'on appelle *Sagouins* & les autres qu'on appelle *Macaques.* Les Sagouins ſont de la groſſeur d'un écureuil, il y en a de gris, & d'autres d'un poil fin & de couleur d'aurore ; ils ſont tout-à-fait jolis. . . . Les macaques ſont plus gros & d'un poil brun ; ils pleurent toujours, &c. *Voyage de de Gennes, par Froger, p. 150.*

(*e*) Tous les ſinges de ce pays de l'Amérique méridionale vivent de fruits & de fleurs, & de quelques inſectes, comme cigales, &c. *Hiſtoire des Aventuriers, par Oexmelin, tome II, p. 256.*

(*f*) Le naturel des Cays (*Saïs*) eſt tel, que ne bougeant guere de deſſus un arbre qui porte un fruit, ayant gouſſe preſque comme nos groſſes fèves, de quoi

où ils demeurent & d'où ils ne descendent que rarement à terre.

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Les Saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses; ils ont la cloison des narines fort épaisse, & l'ouverture des narines à côté & non pas au-dessous du nez ; la face ronde & plate, les oreilles presque nues; ils ont la queue prenante, nue par-dessous vers l'extrémité, le poil d'un brun-noirâtre sur les parties supérieures du corps, & d'un fauve-pâle ou même d'un blanc-sale sur les parties in-

---

ils se nourrissent : ils s'assemblent ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluie; c'est un plaisir de les ouïr crier & mener leur sabat sur ces arbres. Au reste, cet animal n'en porte qu'un d'une ventrée, mais le petit ayant cette industrie de nature, que si-tôt qu'il est hors du ventre, il embrasse & tient ferme le cou du pere ou de la mere : s'ils se voyent pourchassés des chasseurs, sautant & l'emportant ainsi de branches en branches le sauvent de cette façon ; partant les Sauvages n'en pouvant guere prendre, ni jeunes ni vieux n'ont d'autres moyens de les avoir sinon qu'à coups de flèches, les abattent de dessus les arbres dont tombent étourdies & quelquefois bien blessées, après qu'ils les ont guéries & un peu apprivoisées les changent pour quelques marchandises; je dis nommément apprivoisées, car du commencement qu'elles sont prises elles sont si farouches qu'elles mordent si opiniâtrement qu'il faut les assommer pour les faire lâcher prise. *Voyage de de Lery*, *page 164*.

ſérieures. Ces animaux n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur ; leur queue eſt plus longue que le corps & la tête pris enſemble ; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



LE SAIMIRI [a].

Voyez planche XII, fig. I de ce Volume.

Le Saïmiri est connu vulgairement sous le nom de *Sapajou aurore*, de *sapajou orangé* & de *Sapajou jaune*; il est assez commun à

(*a*) *Caymiri*, nom de cet animal dans les terres du Maragnon, & que l'on doit prononcer *Saïmiri*.

Les autres s'appellent *Caymiri* ou *Sapajou*, étant d'un poil jaunâtre, mêlé de diverses couleurs qui sont belles & bien jolies. *Mission du P. d'Abbeville, p.* 252.

Cercopithecus pilis ex fulvo flavescente & candicante variegatis vestitus, ex flavo rufescentibus. Sapajou jaune. *Briss. regn. anim. page* 197.

Nota. Je crois qu'on doit rapporter à cette espèce le *Caitaia* ou *Saïtaia* de Marcgrave qu'il décrit en ces termes. CAITAIA *Brasiliensibus pilo longiore ex albido flavescente caput habet subrotundum, frontem haud elatam aut pene nullam, nasum parvum & compressum. Caudam gestat arcuatam : redolet Moschum. Hæc unica ipsi inest gratia. Mite tractari debet, alias altissima voce clamat & facile ad iram concitari potest. Alius ejusdem speciei sed major & pilo magis fusco instar zebellinorum etiam Moschum redolet.* Marcgr. *hist. nat. Brasil. p.* 227. Le premier de ces deux animaux de Marcgrave me paroît être notre Saïmiri, & le second notre Saï; le poil d'un jaune-blanchâtre, le front si court qu'il paroît nul, sont les deux caracteres distinctifs du saïmiri; le poil d'un brun-noirâtre, & l'odeur du musc me paroissent indiquer assez le saï, qui comme le saïmiri est sujet à gémir & crier pour peu qu'on le maltraite.



1 Le Saïmiri. 2 Le Saki. 3 Le Tamarin

la Guiane, & c'eſt par cette raiſon que quelques Voyageurs l'ont auſſi indiqué ſous la dénomination de *Sapajou de Cayenne.* Par la gentilleſſe de ſes mouvemens, par ſa petite taille, par la couleur brillante de ſa robe, par la grandeur & le feu de ſes yeux, par ſon petit viſage arrondi, le ſaïmiri a toujours eu la préférence ſur tous les autres ſapajous; & c'eſt en effet le plus joli, le plus mignon de tous : mais il eſt auſſi le plus délicat (*b*), le plus difficile à tranſporter & à conſerver; par tous ces caractères & particuliérement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les ſapajous & les ſagoins, car la queue ſans être abſolument inutile & lâche comme celle des ſagoins, n'eſt pas auſſi muſclée que celle des ſapajous; elle n'eſt, pour ainſi dire, qu'à demi-prenante, & quoiqu'il s'en ſerve pour s'aider à monter & deſcendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni ſaiſir avec fermeté, ni amener à lui les choſes qu'il deſire; & l'on ne peut plus comparer cette queue à une main comme nous l'avons fait pour les autres ſapajous.

Caractères distinctifs de cette eſpèce.

Le Saïmiri n'a ni abajoues ni calloſités ſur

(*b*) Le Sapajou de Cayenne eſt une eſpèce de petit ſinge d'un poil jaunâtre; il a de gros yeux, la face blanche, le menton noir & la taille menue; il eſt alerte & careſſant, mais il eſt auſſi ſenſible au froid que les ſagoins du Breſil. *Relation du voyage de de Gennes, par Froger.* Paris, 1698, p. 163.

les fesses; il a la cloison des narines épaisse, les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez; il n'a, pour ainsi dire, point de front; son poil est d'un jaune brillant, il a deux bourelets de chair en forme d'anneau autour des yeux; il a le nez élevé à la racine & applati à l'endroit des narines; la bouche petite, la face plate & nue, les oreilles garnies de poil & un peu pointues; la queue à demi-prenante, plus longue que le corps; il n'a guere que dix ou onze pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; il se tient aisément sur ses pieds de derriere, mais il marche ordinairement à quatre pieds. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.



LE SAKI (a).

Voyez planche XII, fig. 2 de ce Volume.

Le Saki que l'on appelle vulgairement *Singe à queue de renard*, parce qu'il a la queue garnie de poils très longs, eſt le plus grand des ſagoins; lorſqu'il eſt adulte, il a environ dix-ſept pouces de longueur, au lieu que des cinq autres ſagoins, le plus grand n'en a que neuf ou dix. Le ſaki a le poil très long ſur le corps, & encore plus long ſur la queue; il a la face rouſſe & couverte d'un duvet blanchâtre; il eſt aiſé à

(a) Saki. *Simia minima capite albido dorſo fuſcopone rufeſcente caudâ crinitâ.* Sakee Winkee Brown's, *hiſt. nat. of Jamaïca, chap. 5 ſect. 5.* Nota. *Sakee Winkee*, doit ſe prononcer *Saki Winki*; nous avons adopté ce nom *Saki*, d'autant plus volontiers qu'il nous paroît dérivé du mot *Cacuien*, qui doit ſe prononcer *Sacuien*, lequel, ſelon Thevet, *p. 103*, étoit le nom des grands Sagoins dans pluſieurs endroits de l'Amérique méridionale.

Cagui major Braſilienſibus, Pongi Congenſibus, Marcg. *Hiſt. nat. Braſ.* p. 227, fig. *ibid.*

Cercopithecus pilis nigris, apice albido veſtitus, caudâ longiſſimis pilis nigris obſitâ. . . . . Le ſapajou à queue de renard. *Briſſ. regn. anim.* p. 195. *Nota.* 1°. Le caractere des poils noirs avec l'extrémité blanchâtre, n'eſt pas conſtant, car cette eſpèce varie par le poil. 2°. Le nom de *ſapajou* lui a été mal appliqué, parce qu'il n'a pas la queue prenante.

reconnoître & à distinguer de tous les autres sagoins, de tous les sapajous & de toutes les guenons, par les caractères suivans.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Saki n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & de plus d'une moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines fort épaisse, & leurs ouvertures à côté; la face tannée & couverte d'un duvet fin, court & blanchâtre; le poil des parties supérieures du corps d'un brun-noir, celui du ventre & des autres parties inférieures d'un blanc-roussâtre; le poil partout très long & encore plus long sur la queue, dont il déborde l'extrémité de près de deux pouces; ce poil de la queue est ordinairement d'un brun-noirâtre comme celui du corps. Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce pour la couleur du poil, & qu'il se trouve des sakis qui ont le poil du corps & de la queue d'un fauve-roussâtre: cet animal marche à quatre pieds, & a près d'un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles dans cette espèce ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

❋

LE TAMARIN [*a*].

Voyez planche XII, fig. 3 de ce Volume.

CETTE eſpèce eſt beaucoup plus petite que la précédente, & en diffère par pluſieurs caractères, principalement par la queue qui n'eſt couverte que de poils courts, au lieu que celle du Saki eſt garnie de poils très longs. Le Tamarin eſt remarquable auſſi par ſes larges oreilles & ſes pieds jaunes; c'eſt un joli animal (*b*), très vif, aiſé à appri-

(*a*) *Tamarin*, nom de cet animal à Cayenne, ſelon Antoine Binet, *p. 341*; & Barrère, *p 151*. *Tamary* au Maragnon, ſelon le P. d'Abbeville. Les autres guenons s'appellent *Tamary*, fort petites & mignones, diverſifiées auſſi de pluſieurs couleurs. *Miſſion au Maragnon*, *page 252*.

Cercopithecus minimus niger Leontocephalus, *auribus Elephantinis*. Barrère, *Hiſtoire naturelle de la France équinoziale*, *p 151*.

The Little Black Monkie. Edwards, *Hiſt. of Birds*, p. 196, *fig.* avec les couleurs.

Midas. *Simia caudata imberbis labio ſuperiore fiſſo*, *auribus quadratis nudis*. Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, p. 28.

(*b*) Il y a de fort petits ſinges à Cayenne, que l'on appelle des *Tamarins*, beaux à merveilles; ils ne ſont pas plus gros que des écureuils, & ont la tête & la face comme un lion, de petites dents blanches comme l'ivoire, qui ſont de la groſſeur & auſſi bien arrangées que celles d'une montre d'horloge; ils ſont noirs

voiſer, mais ſi délicat qu'il ne peut réſiſter long-temps à l'intempérie de notre climat.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Tamarin n'a ni abajoues ni callofités ſur les feſſes; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble; la cloiſon entre les narines fort épaiſſe & leurs ouvertures à côté; la face couleur de chair obſcure; les oreilles carrées, larges, nues & de la même couleur; les yeux châtains, la lèvre ſupérieure fendue à-peu-près comme celle du lièvre; la tête, le corps & la queue garnies de poils d'un brun-noir & un peu hériſſés, quoique doux; les mains & les pieds couverts de poils courts d'un jaune orangé; il a le corps & les jambes bien proportionnés; il marche à quatre pieds, & la tête & le corps pris enſemble n'ont que ſept ou huit pouces de longueur. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

---

avec de petites taches ſur le train de devant de couleur iſabelle; les pattes ſont comme celles des ſinges & de couleur de franchipanne; ils ſont familiers & font mille ſingeries. *Voyage à Cayenne, par Antoine Binet, p. 341 & 342.*




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



1 L'Ouistiti. 2 Le Marikina. 3 Le Pinche 4 Le Mico.

L'OUISTITI (*a*).

Voyez planche XIII, figure 1 *de ce volume.*

L'OUISTITI est encore plus petit que le Tamarin, il n'a pas un demi-pied de longueur; le corps & la tête compris, & sa queue a plus d'un pied de long, elle est marquée comme celle du Mococo par des anneaux al-

(*a*) *Ouistiti*, son articulé que cet animal fait entendre toutes les fois qu'il donne de la voix, & que nous lui avons donné pour nom.

Galeopithecus, Sagoin *a Brasiliensibus nominatus*. Gesner. *Icon. quad.* p. 96. fig. *ibid.*

Sagouy. Il y a d'autres Guenons nommées *Sagouy*, qui ont un poil gris-argentin, ce sont les plus petites & les plus mignones de toutes les autres. *Miss. au Maragnon, par le P. d'Abbeville, p.* 252.

Cercopithecus Brasilianus tertius. Sagouin. *Clus. Exotic.* pag. 372, fig. *ibid.*

Cagui minor. Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 227, fig. *ibid.*

Cebus Sagoin *dictus. . . . Vivus Gedani fuit, vide* fig. tab. III. *Klein, de quad.* pag. 87.

Cercopithecus teniis transversis alternatim fuscis & a cinereo albis variegatus, auriculis pilis albis circumdatis. Le sagoin. *Briss. reg. anim.* page 202.

Jacchus. Simia caudata auribus villosis patulis caudâ hirsutissimâ, unguibus subulatis; pollicum rotundatis. Linn. *syst. nat.* edit. X, pag. 27.

Cagui minor. Sanglin. *Edwards Glanures*, pag. 15, fig. *ibid.*

ternativement noirs & blancs ; le poil en est plus long & plus fourni que celui du moco-co : l'ouistiti a la face nue & d'une couleur de chair assez foncée ; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles ; en sorte, que quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. M. Parsons a donné une très bonne description de cet animal dans les Transactions Philosophiques (*b*). Ensuite M. Edwards en a donné une bonne figure dans ses Glanures ; il dit en avoir vu plusieurs, & que les plus gros ne pesoient guere que six onces, & les plus petits quatre onces & demie ; il observe très judicieusement que c'est à tort que l'on a supposé que le petit singe d'Ethiopie, dont Ludolph fait mention sous le nom de *Fonkes* ou *Guereza*, étoit le même animal que celui-ci (*c*) ; il est en effet très certain que l'ouistiti ni aucun autre sagoin ne se trouve en Ethiopie, & il est très vraisemblable que

(*b*) Transactions Philosophiques. *Volume XLVII, page 146.*

(*c*) Jean Ludolph, dans son histoire d'Ethiopie ou d'Abissinie, a donné deux figures de cet animal ; on en trouve la description à la *page* 58 de la traduction Angloise de cet ouvrage : il l'appelle *Fonkes* ou *Guereza* ; mais sa description ne répond point aux figures ; de sorte que je m'imagine que celui-ci a été trouvé en Hollande, & qu'on a supposé que c'étoit le petit singe décrit par Ludolph, quoiqu'il eût été apporté par les Hollandois du Bresil, qui leur appartenoit dans le temps de la publication de cette histoire de Ludolph. *Glanures de M. Edwards, p. 16.*

le

le *ſonkes* ou *guereza* de Ludolph eſt ou le *mococo* ou le *loris*, qui ſe trouvent dans les terres méridionales de l'ancien continent. M. Edwards, dit encore que le ſanglin (*ouiſtiti*), lorſqu'il eſt en bonne ſanté, a le poil très fourni & très touffu ; que l'un de ceux qu'il a vus, & qui étoit des plus vigoureux, ſe nourriſſoit de pluſieurs choſes, comme de biſcuits, fruits, légumes, inſectes, limaçons, & qu'un jour étant déchaîné, il ſe jeta ſur un petit poiſſon doré de la Chine qui étoit dans un baſſin, qu'il le tua & le dévora avidement; qu'enſuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayerent d'abord en s'entortillant autour de ſon cou, mais que bientôt il s'en rendit maître & les mangea. Enfin M. Edwards ajoute un exemple, qui prouve que ces petits animaux pourroient peut-être ſe multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe ; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur eſt favorable; ces petits ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poil ſur le corps ; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere ; quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules ; & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille ; lorſqu'elle les a écartés, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos pour ſoulager la femelle (*d*).

(*d*) Glanures de M. Edwards, p. 17.

Caracteres distinctifs de cette espèce.

L'ouistiti n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante, fort touffue, annelée alternativement de noir & de blanc ou plutôt de brun ou de gris, & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison des narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté; la tête ronde, couverte de poil noir au-dessus du front, sur le bas duquel y a au-dessus du nez une marque blanche & sans poil; sa face est aussi presque sans poil & d'une couleur de chair foncée; il a des deux côtés de la tête au-devant des oreilles deux toupets de longs poils blancs; ses oreilles sont arrondies, plates, minces & nues ; ses yeux sont d'un châtain-rougeâtre; le corps est couvert d'un poil doux d'un gris-cendré, & d'un gris plus clair, & mêlé d'un peu de jaune sur la gorge, la poitrine & le ventre; il marche à quatre pieds, & n'a souvent pas un demi-pied de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.



LE MARIKINA [a].

Voyez planche XIII fig. 2 *de ce Volume.*

Le Marikina eſt aſſez vulgairement connu ſous le nom de petit *Singe-lion* : nous n'admettons pas cette dénomination compoſée, parce que le marikina n'eſt point un ſinge, mais un ſagoin ; & que d'ailleurs, il ne reſſemble pas plus au lion, qu'une allouette reſſemble à une autruche, & qu'il n'a de rapport avec lui que par l'eſpèce de criniere qu'il porte autour de la face, & par le petit flocon de poils qui termine ſa queue. Il a le poil touffu, long, ſoyeux & luſtré ; la tête ronde, la face brune, les yeux roux, les oreilles rondes, nues & cachées ſous les longs poils qui environnent ſa face; ces poils ſont d'un roux vif, ceux du corps & de la queue ſont

(*a*) *Marikina*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté. Les autres ſe nomment *Marikinas.* . . . . qui ont la tête en forme d'un cœur, portant un poil d'un gris-argentin. *Miſſion du P. d'Abbeville*, p. 252. *Acarima* à Cayenne, ſelon Barrère.

Cercopithecus minor dilute olivaceus, parvo capite. Acarima à Cayenne. Barrère, *hiſtoire naturelle de la France Équinoxiale, p. 151.*

Cercopithecus ex albo flavicans, faciei circumferentiâ ſaturate rufâ. Le petit ſinge-lion, Briſſ. *regn. anim.* p. 209.

d'un jaune très pâle & presque blanc : cet animal a les mêmes manieres, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres sagoins, & il paroît être d'un tempérament un peu plus robuste, car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou six ans à Paris, avec la seule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre où tous les jours on allumoit du feu.

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le Marikina n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & presque une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines épaisse & leurs ouvertures à côté; il a les oreilles rondes & nues; de longs poils d'un roux-doré autour de la face; du poil presqu'aussi long, d'un blanc jaunâtre & luisant, sur tout le reste du corps, avec un flocon assez sensible à l'extrémité de la queue; il marche à quatre pieds, & n'a qu'environ huit ou neuf pouces de longueur en tout. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.



LE PINCHE [*a*].

Voyez planche XIII, fig. 3 de ce Volume.

Le Pinche, quoique fort petit, l'eſt cependant moins que l'Ouiſtiti, & même que le Tamarin; il a environ neuf pouces de long, la tête & le corps compris; & ſa queue eſt au moins une fois plus longue : il eſt

(*a*) *Pinche*, nom de cet animal à Maynas, & que nous avons adopté. Je ne parle pas (dit M. de la Condamine) de la petite eſpèce connue ſous le nom de *Sapajou*, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de marron & quelquefois moucheté de fauve ; ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps; la tête petite & carrée, les oreilles pointues & ſaillantes comme les chiens & les chats, & non comme les autres ſinges, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion; on les appelle *pinche* à Maynas. *Voyage ſur la riviere des Amazones*, *p. 165.*

Cercopithecus pilis ex fuſco & rufo veſtitus, facie ultra auriculas uſque nudâ & nigrâ, vertice longis pilis albis obſitâ. Le petit ſinge du Mexique. Briſſ. *regn. anim.* p. 210. *Nota.* Il me paroit que M. Briſſon a fait ici un double emploi, & que cet animal eſt le même qu'il indique ſous le nom de *Singe-lion*, p. 204.

The Little Lion Monkey. Edwards, *hiſt. of Birds*, *p. 195*, fig. *Ibid.*

Œdipus ſimia caudata imberbis capillo dependente, Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, p. 28.

remarquable par l'eſpèce de chevelure blanche & liſſe qu'il porte au-deſſus & aux côtés de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleuſement ſur celle de la face qui eſt noire & ombrée par un petit duvet gris; il a les yeux tout noirs, la queue d'un roux-vif à ſon origine & juſqu'à près de la moitié de ſa longueur, où elle change de couleur & devient d'un noir-brun juſqu'à l'extrémité ; le poil des parties ſupérieures du corps eſt d'un brun-fauve; celui de la poitrine, du ventre, des mains & des pieds eſt blanc; la peau eſt noire par-tout, même ſous les parties où le poil eſt blanc; il a la gorge nue & noire comme la face : c'eſt encore un joli animal & d'une figure très ſinguliere; ſa voix eſt douce & reſſemble plus au chant d'un petit oiſeau qu'au cri d'un animal; il eſt très délicat, & ce n'eſt qu'avec de grandes précautions qu'on peut le tranſporter d'Amérique en Europe (*b*).

(*b*) *Nota.* Voici ce que dit Lery au ſujet de ce petit animal. » Il ſe trouve en cette terre du Breſil, un Marmot, que les Sauvages appellent *Sagouin*, non plus grand qu'un Eſcuriau & de même poil roux; mais quant à ſa figure, le muffle comme celui d'un lion & fier de même; c'eſt le plus joli petit animal que j'aie vu par-delà; & de fait, s'il étoit auſſi aiſé à repaſſer que la guenon, il ſeroit beaucoup plus eſtimé; mais outre qu'il eſt ſi délicat, qu'il ne peut endurer le branlement du Navire ſur la mer, encore eſt-il ſi glorieux que pour peu de fâcherie qu'on lui faſſe, il ſe laiſſe mourir de dépit «. *Voyage de Jean de Lery, p.* 163.

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le Pinche n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines épaisse, & leurs ouvertures à côté; la face, la gorge & les oreilles noires, de longs poils blancs en forme de cheveux lisses; le museau large, la face ronde; le poil du corps assez long, brun-fauve ou roux sur le corps jusqu'auprès de la queue où il devient orangé; blanc sur la poitrine, le ventre, les mains & les pieds où il est plus court que sur le corps; la queue d'un roux-vif à son origine & dans la premiere partie de sa longueur, ensuite d'un roux-brun, & enfin noir à son extrémité; il marche à quatre pieds & n'a qu'environ neuf pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.



LE MICO (*a*).

Voyez planche XIII, fig. 4 de ce Volume.

C'EST à M. de la Condamine à qui nous devons la connoissance de cet animal : ainsi nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce qu'il en écrit dans la relation de son voyage sur la riviere des Amazones : » Celui-ci, dont le Gouverneur du Para m'avoit fait présent, étoit l'unique de son espèce

(*a*) *Mico*, nom que l'on donne aux plus petites espèces de Sagoins dans les terres de l'Orénoque, selon Gumilla, *pages 8 & 9*; nous l'avons appliqué à cette espèce, afin de le distinguer des autres. *Nota.* On voit par un passage de Joseph d'Acosta, que ce mot *Mico* signifioit *Guenon*, c'est-à dire, *Singe à longue queue*, & que de son temps on appliquoit également le nom de *Mico* aux Sapajous & aux Sagoins » Il y a (dit cet Auteur) dans toutes les montagnes de la terre ferme des Andes, un nombre infini de *micos* ou *guenons*, qui sont du genre des singes, mais différens, en ce qu'ils ont une queue voire fort longue ; il y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grandes voire quatre que les autres «. Mais depuis le temps d'Acosta, il paroît qu'on a restreint le nom de *mico* aux plus petites espèces, & c'est pour cela que j'ai cru pouvoir le donner au petit sagoin dont il est ici question.

Cercopithecus ex cinereo albus argenteus, facie auriculisque rubris splendentibus, caudâ castanei coloris. Le petit singe de Pera. Briss. *regn. anim.* p. 201.

qu'on

qu'on eût vu dans le pays; le poil de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds, celui de sa queue étoit d'un marron-lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable: ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle; je l'ai gardé pendant un an, & il étoit encore en vie lorsque j'écrivois ceci, presque à la vue des côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant: malgré les précautions continuelles que je prenois pour le préserver du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. . . . Tout ce que j'ai pu faire, a été de le conserver dans l'eau-de-vie, ce qui suffira peut-être pour faire voir que je n'ai rien exagéré dans ma description *(b)*.« Par ce récit de M. de la Condamine, il est aisé de voir que la premiere espèce de ces animaux dont il parle, est celui que nous avons appellé *Tamarin*, & que le dernier auquel nous appliquons le nom de *Mico*, est d'une espèce très différente & vraisemblablement beaucoup plus rare, puisqu'aucun Auteur ni aucun Voyageur avant lui, n'en avoit fait mention, quoique ce petit animal soit très remarquable par le rouge vif qui anime sa face & par la beauté de son poil.

(*b*) Voyage sur la riviere des Amazones, *par M. de la Condamine, p. 165 & suiv.*

Caracteres distinctifs de cette espèce.

Le Mico n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison des narines moins épaisse que les autres sagoins, mais leurs ouvertures sont situées de même à côté & non pas au bas du nez; il a la face & les oreilles nues, & couleur de vermillon; le museau court; les yeux éloignés l'un de l'autre; les oreilles grandes; le poil d'un beau blanc-argenté, celui de la queue d'un brun-lustré & presque noir; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ sept ou huit pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





NOTICES DE QUELQUES ANIMAUX,

dont il n'a pas été fait mention expresse dans le cours de cet Ouvrage.

COMME nous avons achevé, autant qu'il est en nous, l'histoire des animaux quadrupèdes, nous croyons que pour la rendre encore plus complète, il convient de ne pas passer sous silence ceux dont nous n'avons pu nous procurer une connoissance exacte; l'on verra qu'ils ne sont qu'en petit nombre, & que dans ce petit nombre il y en a beaucoup qu'il faut rapporter comme des variétés aux espèces dont nous avons parlé; aussi ce n'est ni par l'utilité ni par l'attrait du sujet, mais uniquement pour éviter le reproche de n'avoir pas dit dans un ouvrage aussi étendu tout ce que l'on sait ou que l'on croit savoir sur les animaux, que je me suis déterminé à ajouter les notices suivantes.

NOTICE PREMIERE.

OURS BLANC.

Un animal fameux de nos terres septen-

trionales, c'est l'Ours blanc. Martens & quelques autres Voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'ours ; il paroît seulement qu'on doit le présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent: mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'ours varie beaucoup suivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs & de mêlés, la couleur devient un caractere nul, & par conséquent la dénomination d'*ours blanc* est insuffisante, si l'espèce est différente : j'ai vu deux petits ours apportés de Russie qui étoit entiérement blancs (*a*) ; néanmoins ils étoient très certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur ; comme ils vivent assez long-temps & qu'ils deviennent très gros & très gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, & où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractere tiré de la grandeur est encore équivoque ; ainsi l'on ne se-

---

(*a*) *Nota.* On trouve des ours blancs terrestres, non-seulement en Russie, mais en Pologne, en Sibérie & même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fournissent quantité d'ours blancs, dit l'Auteur de la relation de la grande Tartarie, *page 8*. Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, & cependant sont blancs ; ainsi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

roit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particuliere, uniquement parce qu'il est blanc & qu'il est plus grand que l'ours commun (*b*). La différence dans les habitudes ne me paroît pas plus décisive que celle de la couleur & de la grandeur ; l'ours des mers du Nord se nourrit de poisson ; il ne quitte pas les rivages de la mer, & souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans ; mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de tout, & qui, lorsqu'il est affamé, ne fait aucun choix, si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau ; ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même ; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair ; c'est principalement les cadavres des baleines, des morses & des phoques qui lui servent de pâture, & cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, & où par conséquent il ne peut

(*b*) *Ursus in Polonia variat, maximus nigricans, minor fulvus minimus, argentinus in confiniis Moschoviæ pilis nigris & argentei coloris mixti. . . . . . . ex Urso occiso pellis detracta fere ad ulnas sex protendebatur in terra* Chelmensi *altera in Palatinatu* Braclaviensi, *tertia ad ulnas quinque in* Bondargouto *pago Palatinatus Pomeraniæ. . . . . . non raro ex Lithuania advehuntur Gedanum pelles octo pedum.* Rzaczynski. *Auct.* pag. 322. *Nota.* Ce passage prouve qu'il y a des ours terrestres blancs & aussi grands que les ours blancs des mers du Nord.

ſubſiſter que des productions de la mer : n'eſt-il pas probable que ſi l'on tranſportoit nos ours de Savoie ſur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture ſur la terre, ils ſe jetteroient à la mer pour y chercher leur ſubſiſtance?

La couleur, la grandeur & la façon de vivre ne ſuffiſant pas, il ne reſte pour caracteres eſſentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme : or tout ce que les Voyageurs en ont dit, ſe réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus alongé, le poil plus long & le crâne beaucoup plus dur. Si ces caracteres ont été bien ſaiſis, & ſi ces différences ſont réelles & conſidérables, elles ſuffiroient pour conſtituer une autre eſpèce ; mais, je ne ſais ſi Martens à bien vu, & ſi les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré (*c*). » Ces ours blancs (dit-il) ſont faits tout autrement que les nôtres ; ils ont la tête longue, ſemblable à celle d'un chien, & le cou long auſſi ; ils aboient preſque comme des chiens qui ſont enroués ; ils ſont avec cela plus déliés & plus agiles que les autres ours ; ils ſont à-peu-près de la même grandeur ; leur poil eſt long & auſſi doux que de la laine ; ils ont le muſeau, le nez & les griffes noires. . . . . On dit que les autres ours ont la tête fort tendre ; mais c'eſt tout

---

(*c*) Anderſon, dans ſon hiſtoire d'Iſlande & de Groenland *tome II*, *p.* 47. Ellis dans ſon voyage de a baie de Hudſon, *tome I*, *p.* 56.

le contraire pour les ours blancs ; quelques coups de maſſue que nous leur donnaſſions ſur la tête, ils n'en étoient point du tout étourdis, quoique ces coups euſſent pu aſſommer un bœuf. « On doit remarquer dans cette deſcription, 1°. Que l'Auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, & que par conſéquent on doit regarder comme ſuſpect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient juſqu'à treize pieds de longueur (*d*). 2°. Que le poil auſſi doux que de la laine ne fait pas un caractere qui diſtingue ſpécifiquement ces ours, puiſqu'il ſuffit qu'un animal habite ſouvent dans l'eau, pour que ſon poil devienne plus doux & même plus touffu ; on voit cette même différence dans les caſtors d'eau & dans les caſtors terriers : ceux-ci qui habitent plus la terre que l'eau ont le poil plus rude & moins fourni, & ce qui me fait préſumer que les autres différences ne ſont ni réelles ni même auſſi apparentes que le dit Martens, c'eſt que Dithmar Blefklein dans ſa deſcription de l'Iſlande, parle de ces ours blancs, & aſſure en avoir vu tuer un en Groenland, qui ſe dreſſa ſur ſes deux pieds comme les autres ours ; & dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puiſſe indiquer que cet ours blanc du Groenland ne fût pas

---

(*d*) On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué, ſa peau avoit treize pieds de longueur. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord*, p. 35.

entiérement semblable aux autres ours (*e*). D'ailleurs, lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur la terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes & les autres bêtes qu'ils peuvent saisir; ils attaquent même les hommes, & ne manquent jamais de déterrer les cadavres (*f*); mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles & désertes, les forcent de s'habituer à l'eau, ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morses, des petits baleineaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent, & d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin; & tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas, en sorte que quand les glaces commencent

---

(*e*) *Habet Islandia coloris albi ingentes Ursos. . . . in Groenlandiâ ursum magnum & album habuimus obviam qui neque nos timebat neque nostro clamore abigi poterat, verum rectà ad nos tanquam ad certam prædam contendebat, cumque propius nos accessisset, is bombardâ trajectus, ibi demum erectus, posterioribus pedibus tanquam homo stabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit.* Dithmar Blefken. *Island. Ludg. Bat.* 1607, page 64.

(*f*) Les ours blancs vivent de baleines mortes, & c'est près de ces charognes que l'on en trouve le plus; ils mangent aussi les hommes en vie lorsqu'ils en peuvent surprendre; s'ils viennent à sentir l'endroit où l'on a enterré un corps mort, ils savent fort bien le déterrer, ôter toutes les pierres dont la fosse est couverte, & ouvrir ensuite le cercueil pour manger ce corps. *Recueil des voyages du Nord, tome II, p.* 116.

à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, & voyagent avec elles ; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer ; & ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norvège (*g*), sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer, & c'est ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer sont d'une espèce plus féroce & plus vorace que l'espèce ordinaire : quelques Auteurs se sont même persuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, & qu'ils pouvoient demeurer sous l'eau tout aussi long-temps qu'ils vouloient ; mais le contraire est évident & résulte de la maniere dont on les chasse ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue ; on les suit avec une chaloupe, & on les force de lassitude ; s'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans ; & dans la crainte de se noyer,

---

(*g*) Quand les glaces sont détachées du Groenland septentrional, & qu'elles sont poussées vers le midi, les ours blancs qui se trouvent dessus n'en osent sortir, & comme ils abordent ou en Islande ou en Norvège à l'endroit où les glaces les portent, ils deviennent enragés de faim ; & l'on dit d'étranges histoires des ravages que font alors ces animaux. *Recueil des voyages du Nord, tome I, p. 100.*

ils se laissent tuer à fleur - d'eau (*h*).

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques (*i*), qui ne sont pas assez forts pour leur résister; mais les morses auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses & les mettent en fuite; il en est de même des baleines, elles les assomment par leur masse & les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent & dévorent souvent leurs petits baleinaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, & ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres; elle est aussi à-peu-près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise

---

(*h*) Cet ours blanc nagea en mer quasi l'espace d'un mille; nous le poursuivimes vivement avec trois esquifs, & après que nous l'eumes lassé, il fut surmonté & tué. *Trois navigations des Hollandois au Nord, par Gerard de Vera.* Paris, 1599, *p.* 110. — Ils nagent d'une pièce de glace à l'autre & plongent; lorsque nous les poursuivions dans nos chaloupes, ils plongeoient à un bout & sortoient de l'eau à l'autre extrémité; ils savent aussi fort bien courir à terre. *Recueil des voyages du Nord, tome II, p.* 116 — Sur la côte de Spitzberg, un ours blanc entra dans l'eau & nagea plus d'une lieue au large, on le suivit avec des chaloupes, & on le tua, &c. *Troisième voyage des Hollandois, p.* 34.

(*i*) Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau & le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. *Troisième voyage des Hollandois par le Nord, page* 36.

à manger, & leur peau fait une fourrure très chaude & très durable (*k*),

I I.

VACHE DE TARTARIE.

M. Gmelin (*l*) a donné dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Pétersbourg la description d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une espèce différente de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle (*m*). » Cette

(*k*) Les ours blancs vont à la quête des loups & des chiens-marins, & sont avides des baleineaux qu'ils trouvent friands sur tous les autres poissons. . . . Ils craignent les baleines qui les sentent & les poursuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. *Recueil des voyages du Nord, tome I, p. 99.* — Les peaux des ours blancs sont d'un grand soulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux à Spitzberg même, en les jetant dans de la sciure qu'on fait bien chauffer, & qui de cette maniere tire toute la graisse des peaux & les déssèche. . . . Leur graisse est comme du suif, elle devient aussi claire que de l'huile ou graisse de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en sert ordinairement pour les lampes, & elle ne sent pas si mauvais que l'huile de poisson. Nos mariniers la vendent pour l'huile de baleine. La chair de ces ours est grasse & blanchâtre.... Leur lait est fort blanc & gras. *Troisième voyage des Hollandois, tome II, p. 115.*

(*l*) *Vacca Grunniens villosa, caudâ equinâ.* Gmelin. *Novi comment. Hist. Petrop.* tome V. Petropoli, 1760, *fig.* tab VII

(*m*) Voyez le *tome X* de cette Histoire naturelle.

vache, dit-il, que j'ai vu vivante & que j'ai fait dessiner en Sibérie, venoit de Calmouquie : elle avoit de longueur deux aunes & demi de Russie ; par ce module on peut juger des autres dimensions dont le dessinateur a bien rendu les proportions. Le corps ressemble à celui d'une vache ordinaire ; les cornes sont torses en dedans, le poil du corps & de la tête est noir, à l'exception du front & de l'épine du dos, sur lesquels il est blanc ; le cou a une criniere, & tout le corps comme celui d'un bouc est couvert d'un poil très long, & qui descend jusque sur les genoux ; en sorte que les pieds paroissent très courts ; le dos s'élève en bosse ; la queue ressemble à celle du cheval, elle est d'un poil blanc & très fourni ; les pieds de devant sont noirs, ceux de derriere blancs, & tous sont semblables à ceux du bœuf ; sur les talons des pieds de derriere, il y a deux houppes de longs poils, l'une en avant & l'autre en arriere, & sur les talons des pieds de devant il n'y a qu'une houppe en arriere. Les excrémens sont un peu plus solides que ceux des vaches ; & lorsque cet animal veut pisser, il retire son corps en arriere. Il ne mugit pas comme un bœuf, mais il grogne comme un cochon ; il est sauvage & même féroce, car à l'exception de l'homme qui lui donne à manger, il donne des coups de tête à tous ceux qui l'approchent. Il ne souffre qu'avec peine la présence des vaches domestiques ; lorsqu'il en voit quelqu'une, il grogne, ce qui lui arrive très rarement en toute autre circonstance «. M. Gmelin ajoute à

cette deſcription, qu'il eſt aiſé de voir » que c'eſt le même animal dont Rubruquis a fait mention dans ſon voyage de Tartarie. . . . qu'il y en a de deux eſpèces chez les Calmouques; la premiere nommée *Sarluk*, qui eſt celle même qu'il vient de décrire; la ſeconde appellée *Chainuk*, qui diffère de l'autre par la grandeur de la tête & des cornes, & auſſi en ce que la queue qui reſſemble à ſon origine à celle d'un cheval, ſe termine enſuite comme celle d'une vache; mais que toutes deux ſont du même naturel «.

Il n'y a dans toute cette deſcription qu'un ſeul caractere qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie ſont d'une eſpèce particuliere, c'eſt le grognement au lieu du mugiſſement; car pour tout le reſte, ces vaches reſſemblent ſi fort aux biſons que je ne doute pas qu'elles ne ſoient de leur eſpèce ou plutôt de leur race: d'ailleurs, quoique l'Auteur diſe que ces vaches ne mugiſſent pas, mais qu'elles grognent, il avoue cependant qu'elles grognent très rarement, & c'étoit peut-être une affection particuliere de l'individu qu'il a vu, car Rubruquis & les autres qu'il cite ne parlent pas de ce grognement; peut-être auſſi les biſons lorſqu'ils ſont irrités ont-ils un grognement de colere; nos taureaux même, ſurtout dans le temps du rut, ont une groſſe voix entrecoupée qui reſſemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugiſſement. Je ſuis donc perſuadé que cette vache grognante (*Vacca grunniens*) de M. Gmelin n'eſt autre

chose qu'un bison, & ne fait pas une espèce particuliere.

III.

Le Tolai.

Cet animal qui est fort commun dans les terres voisines du lac Baikal en Tartarie, est un peu plus grand qu'un lapin, auquel il ressemble par la forme du corps, par le poil, par les allures, par la qualité, la saveur, la couleur de la chair, & aussi par l'habitude de creuser de même la terre pour se faire une retraite : il n'en diffère que par la queue qui est considérablement plus longue que celle du lapin, il est aussi conformé de même à l'intérieur (*n*); il me paroît donc assez vraisemblable que n'en différant que par la seule longueur de la queue, il ne fait pas une espèce réellement différente, mais une simple variété dans celle du lapin: Rubruquis, en parlant des animaux de Tartarie, dit, » il y a des connils à longue queue,

(*n*) *Cuniculus insigniter caudatus coloris Leporini. . . Circa internas partes hæc observavi. Cæcum colo paulo angustius erat sed longius, utpote octo pollicum longitudinem æquans; prope ilei insertionem cærulescens, digiti medii capax, sensumque decrescens, in extremitate vix calamum scriptorium latitudine capit, colore ibidem albente gaudens. Œsophagus uti in Lepore ventriculum medium subit. A Mongolis* Tolai *dicitur idemque nomen Russis etium harum regionum usitatum est.* Gmelin. *Nov. comment. Ac. Petrop.* tome V, tab. XI, fig. 2.

qui ont au bout d'icelle des poils noirs & blancs. . . . . Point de cerfs, peu de lièvres, force gazelles, &c.« Ce paſſage ſemble indiquer que notre lapin à courte queue ne ſe trouve point en Tartarie (*o*) ou plutôt qu'il a ſubi dans ce climat quelques variétés & notamment celle d'une queue plus alongée ; car le tolai reſſemblant au lapin à tous autres égards, on ne peut guere douter que ce ne ſoit en effet un lapin à queue longue, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en faire une eſpèce diſtincte & ſéparée de celle du lapin.

I V.

Le Zisel.

Quelques Auteurs, & entr'autres M. Linnæus ont douté ſi le *ziſel* ou *zieſel* (*p*), (*citillus*) étoit un animal différent du hamſter

(*o*) Relation des voyages en Tartarie, par Rubruquis, *page 25.*

(*p*) *Mus noricus quem citillum appellant, in terræ cavernis habitat, ei corpus ut muſtelæ domeſticæ longum & tenue, cauda admodum brevis, color pilis ut cuniculorum quorumdam pilis, cinereus, ſed obſcurior. Sicut talpa caret, auribus ſed non caret foraminibus quibus ſonum ut avis recipit. Dentes habet muris dentium ſimiles ; ex hujus etiam pellibus quanquam non ſine pretioſæ veſtes ſolent confici.* Georg. *Agricolæ de animantibus ſubterraneis. Baſil. 1561*, p. 488.

Citellus, Mus noricus Agricolæ ein Zeiſel. Schwencfeid Theriotropheum Sileſiæ. *Lignicii, 1604*, p. 86.

Mus noricus vel citellus. Geſner. *Hiſt. quadrup.* p. 737.

(*cricetus*) : il est vrai qu'ils se ressemblent à plusieurs égards, & qu'ils sont à peu-près du même pays (*q*); mais ils différent néanmoins par un assez grand nombre de caractères, pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le zisel est plus petit que le hamster, il a le corps long & menu comme la belette, au lieu que le hamster a le corps assez gros & ramassé comme le rat; il n'a point d'oreilles extérieures, mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil; le hamster à la vérité, a les oreilles courtes, mais elles sont très apparentes & fort larges. Le zisel est d'un gris plus ou moins cendré & d'une couleur uniforme; le hamster est marqué de chaque côté sur l'avant du corps de trois grandes taches blanches : ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoiqu'habitans des mêmes terres, ne se mêlent pas, & que les espèces subsistent séparées, suffisent pour qu'on ne puisse douter que ce soient en effet deux espèces différentes; & quoiqu'ils se ressemblent, en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes basses, les dents semblables à celles des rats, & les mêmes habitudes naturelles, comme celle de se creuser des retraites, d'y faire des magasins, de dévaster les blés, &c. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laisser aucun doute à des Naturalistes un

---

(*q*) *Nota.* Le *hamster* se trouve en Misnie, en Thuringe, dans le pays d'Hanovre. Le *zisel*, en Hongrie, en Autriche & en Pologne, où on l'appelle *suset*.

peu

peu instruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'est qu'Agricola, Auteur exact & judicieux, dans son petit traité sur les animaux souterrains, donne la description de l'un & de l'autre, les distingue si clairement, qu'il n'est pas possible de les confondre *(r)*. Ainsi nous pouvons donner pour certain que le hamster & le zisel sont deux animaux différens, & peut-être d'espèces aussi éloignées que celle de la belette l'est de celle du rat.

V.

Le Zemni.

Il y a en Pologne & en Russie un autre

(*r*) *Istius* (*viverræ scilicet*) *ferocitatis est etiam agri vastator & cereris hostis* hamster *quem quidam* cricetum *nominant. . . . . Existit iracundus & mordax. . . . In terræ cavernis habitat non aliter atque cuniculus, sed angustis, & idcirco pellis qua parte utrinque coxam tegit a pilis est nuda. Major paulo quam domestica mustela existit, pedes habet admodum breves : pilis in dorso color est fere Leporis, in ventre niger, in lateribus rutilus; sed utrinque latus maculis albis tribus numero distinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix, eumdem quem dorsum habet colorem; tempora rutila sunt, guttur est candidum. Caudæ quæ ad tres digitos transversos longa ut similiter leporis color. Pili autem sic inhærent cuti ut ex ea difficulter evelli possint. Ac cutis quidem a carne facilius avellitur quam pili ex cute radicitus extrahantur, atque ob hanc causam & varietatem pelles ejus sunt pretiosæ.* Georg. *Agricol. de anim. subt.* pag. 490. *Nota.* Il suffit de comparer cette description du hamster qui est fort bonne avec celle que le même Auteur donne du Zisel, & que nous avons rapportée dans la note précédente pour être très convaincus que ces deux animaux sont fort différens l'un de l'autre.

animal appellé *Ziemni* ou *Zemni*, qui est du même genre que le *Zisel*, mais qui est plus grand, plus fort & plus méchant; il est un peu plus petit qu'un chat domestique, il a la tête assez grosse, le corps menu, les oreilles courtes & arrondies, quatre grandes dents incisives qui lui sortent de la gueule, dont les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très courts & couverts de poils, divisés en cinq doigts & armés d'ongles courbes; le poil mollet, court & de couleur de gris-de-souris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits & aussi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appellé cet animal *petit chien de terre* (*canicula subterranea*) : cet Auteur me paroît être le seul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins est fort commun dans quelques provinces du Nord (*f*). Son naturel & ses habitudes sont à-peu-près les mêmes que celles du hamster & du zisel; il mord dangereusement, mange avidement, & dévaste les moissons & les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits & de légumes, dont il fait des magasins dans sa retraite, où il passe tout le temps de l'hiver.

(*f*) *Reperitur hoc animal in Podolia, Ukraina, Volhinia circa Suraz. Chodaki, Rienki, Mossezinica, Sezurowce & alibi; non raro eruitur ab Agricolis ibidem vomeribus.* Rzaczynski, *Auct*, pag. 325 & 326.

V I.

Le Pouc.

Le même auteur (Rzaczynski) fait mention d'un autre animal que les Ruſſes appellent *Pouch* : il eſt plus grand que le rat domeſtique ; il a le muſeau oblong ; il creuſe la terre, ſe fait un terrier & dévaſte auſſi les jardins ; il y en avoit en ſi grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouc pourroit bien être le même que Seba nomme *Rat de Norvège*, & dont il donne la deſcription & la figure (*t*).

V I I.

Le Pérouasca.

Il y a encore en Ruſſie & en Pologne, ſurtout en Volhinie, un animal appellé par les Ruſſes *Perewiazka*, & par les Polonois *Przewiaska* (*u*), nom qu'on peut rendre par la

---

(*t*) *Mus ex Norvegia cinereo fuſcus ; Roſtro gaudet ſuillo. capite longiuſculo, brevibus latiſque auriculis, promiſſo myſtace utrinque ad latera narium vigente, dorſum ejus latum & incurvum eſt, abdomen pendulum, femora groſſa ; pedum digiti longi, acutis unguibus ad fodiendum adaptatis ; talparum enim inſtar in erutis ſub terra antris degit ; pilus ex dilute cinereo fuſcus eſt. Seba, volume II, page 64, fig table 63, fig.* 5.

(*u*) Rzaczynski. *Auct.* p. 328.

dénomination de *Belette à ceintures* (*mustela præcincta*), comme le dit Razczynski; cet animal est plus petit que le putois: il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune-roux, qui semblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois & se creuse un terrier. Sa peau est recherchée & fait une jolie fourrure.

VIII.

LE SOUSLIK.

On trouve à Casan & dans les provinces qu'arrose le Volga, & jusque dans l'Autriche un petit animal appellé *Souslik* en langue Russe, dont on fait d'assez jolies fourrures; il ressemble beaucoup au campagnol par la figure, il a comme lui la queue courte; mais ce qui le distingue du campagnol & de tous les autres rats, c'est que sa robe qui est d'un gris-fauve est semée par-tout de petites taches d'un blanc vif & lustré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diamètre, & sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres, elles sont plus apparentes & mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules & la tête. M. Pennant (*x*), Gentilhomme Anglois, très versé dans l'Histoire naturelle, & qui connoît très bien les animaux, a eu la

(*x*) Thomas Pennant, *Esqr. att Downing in Flintshire.*

bonté de me donner un de ces fousliks qu'on lui avoit envoyé d'Autriche comme un animal inconnu des Naturalistes, & qui n'avoit point de nom dans ce pays; je le reconnus pour être le même que celui dont j'avois une fourrure, & dont M. Sanchez (*y*) m'avoit fourni la notice suivante. »Les rats que l'on appelle *fousliks*, se prennent en grand nombre sur les barques chargées de sel dans la riviere de *Kama*, qui descend de *Solikamskie* où sont les salines, & vient tomber dans le Volga au-dessus de la ville de Casan, au confluent de *Teluschin* : le Volga depuis *Simbuski* jusqu'à *Somtof* est couvert de ces bateaux de sel, & c'est dans les terres voisines de ces rivieres, aussi bien que sur les bateaux qu'on prend ces animaux; on leur a donné le nom *fouslik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils sont très avides de sel«.

I X.

TAUPE DORÉE.

Enfin pour n'omettre aucun des animaux du Nord, & même des plus petits, il paroît qu'il y a en Sibérie une sorte de taupe qu'on appelle *Taupe dorée*, & dont l'espèce pourroit être différente de celle de la taupe ordinaire, parce que cette taupe de Sibérie n'a

---

(*y*) R. Sanchez, ci-devant premier Médecin à la Cour de Russie.

point de queue & qu'elle a le museau court, le poil mêlé de roux & de vert, & qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant & quatre aux pieds de derriere, au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous ignorons le nom de cet animal, dont Seba a donné la figure (z).

X.

RAT D'EAU BLANC.

On trouve en Canada le rat d'eau d'Europe, mais avec des couleurs différentes; il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits; la tête, & le museau même, sont blancs aussi-bien que l'extrémité de la queue; le poil paroît plus doux & plus lustré que celui de notre rat d'eau; mais au reste tout est semblable, & l'on ne peut pas douter que ces deux animaux ne soient de la même espèce: le blanc du poil vient du froid du climat, & l'on peut présumer qu'en recherchant les animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme en Canada, ce rat d'eau blanc.

XI.

LE COCHON DE GUINÉE.

Quoique cet animal diffère du cochon or-

(z) Seba, *Vol, I, p. 51, tab.* 32. *Mas.* fig. 4. *Fœmina*, fig. 5.

dinaire par quelques caractères assez marqués; je présume néanmoins qu'il est de la même espèce, & que ces différences ne sont que des variétés produites par l'influence du climat; nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam, qui diffère aussi du cochon d'Europe, & qui cependant est certainement de la même espèce, puisqu'ils se mêlent & produisent ensemble; le cochon de Guinée est à-peu-près de la même figure que notre cochon & de la même grosseur que le cochon de Siam, c'est-à-dire, plus petit que notre sanglier ou que notre cochon; il est originaire de Guinée, & a été transporté au Bresil, où il s'est multiplié comme dans son pays natal; il y est domestique & tout-à-fait privé; il a le poil court; roux & brillant; il n'a point de soies, pas même sur le dos; le cou seulement & la croupe près de l'origine de la queue sont couverts de poils un peu plus longs que ceux du reste du corps; il n'a pas la tête si grosse que le cochon d'Europe, & il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très longues, très pointues & couchées en arriere le long du cou; sa queue est aussi beaucoup plus longue, elle touche presqu'à terre, & elle est sans poil jusqu'à son extrémité (*a*) : au reste, cette race de cochon, qui selon Marcgrave est originaire de Guinée, se trouve aussi en Asie & particuliére-

(*a*) Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* page 320, fig. *Ibid.*

ment dans l'isle de Java (*b*), d'où il paroît qu'elle a été transportée au cap de Bonne-espérance par les Hollandois (*c*).

X I I.

LE SANGLIER DU CAP-VERD.

Il y a dans les terres voisines du Cap-verd un autre *cochon* ou *sanglier*, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être d'une race & peut-être même d'une espèce différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du babiroussa : ces défenses du dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la base, & elles sont courbées & recourbées à-peu près comme les cornes d'un taureau : ce caractere seul ne suffiroit pas pour qu'on dût regarder ce sanglier comme une espèce par-

(*b*) Leurs porcs (à l'isle de Java) n'ont point de poil, & sont si gras que leur ventre traîne à terre. *Voyage de Mandelslo, tome II, p. 349.*

(*c*) Les cochons qui ont été apportés de Java au cap de Bonne-espérance, ont les jambes fort courtes, & sont noirs & sans soies ; leur ventre qui est fort gros pend presque jusqu'à terre ; il s'en faut de beaucoup que leur graisse n'ait la consistance qu'a celle des cochons d'Europe. . . . La chair en est très bonne à manger. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, p. 48.*

ticuliere ;

ticulière ; mais ce qui ſemble fonder cette préſomption, c'eſt qu'il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ſes narines, par la grande largeur & la forme de ſes mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelières ; cependant nous avons vu les défenſes d'un ſanglier, tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-verd, ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long ſur quatre pouces de circonférence à la baſe, elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle ; elles paroiſſoient être auſſi d'un ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres ; ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-verd eſt une ſimple variété, une race particuliere dans l'eſpèce du ſanglier ordinaire.

XIII.

Le LOUP du Mexique.

Comme le loup eſt originaire des pays froids, il a paſſé par les terres du Nord & ſe trouve également dans les deux continens. Nous avons parlé des loups noirs & des loups gris de l'Amérique ſeptentrionale ; il paroît que cette eſpèce s'eſt répandue juſqu'à

la nouvelle Espagne & au Mexique, & que dans ce climat plus chaud, elle a subi des variétés, sans cependant avoir changé ni de nature, ni de naturel; car ce loup du Mexique a la même figure, les mêmes appétits & les mêmes habitudes que le loup d'Europe ou le loup de l'Amérique septentrionale, & tous paroissent être d'une seule & même espèce. Le loup du Mexique ou plutôt de la nouvelle Espagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derriere; les oreilles longues & droites, & les yeux étincelans comme nos loups; mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais & la queue moins velue: au-dessus de la gueule il a quelques piquans aussi gros, mais moins roides que ceux du hérisson: sur un fond de poil gris, son corps est marqué de quelques taches jaunes; la tête de la même couleur que le corps est traversée de raies brunes, & le front est taché de fauve; les oreilles sont grises comme la tête & le corps: il y a une longue tache fauve sur le cou, une seconde tache semblable sur la poitrine & une troisième sur le ventre; les flancs sont marqués de bandes transversales depuis le dos jusqu'au ventre; la queue est grise & marquée d'une tache fauve dans son milieu; les jambes sont rayées de haut en bas de gris & de brun (*d*). Ce loup est, comme l'on voit, le plus

(*d*) Xoloitscuintli, *Lupus Mexicanus*. Hernand. *Hist. Mex.* p. 479, fig. *Ibid.*

beau des loups, & sa fourrure doit être recherchée par la variété des couleurs (*e*); mais, au reste rien n'indique qu'il soit d'une espèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir & au mêlé, sans pour cela changer d'espèce; & l'on voit par le témoignage de Fernandès, que ces loups de la nouvelle Espagne, dont nous venons de donner la description, d'après Recchi & Fabri, varient comme le loup d'Europe, puisque dans ce pays même ils ne sont pas tous marqués comme nous venons de le dire, & qu'il s'en trouve qui sont de couleur uniforme & même tout blancs (*f*).

X I V.

L' A L C O.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou & au Mexique, avant l'arrivée des Européens,

---

(*e*) *Nota.* On pourroit soupçonner à cause de la variété des couleurs que, ce loup du Mexique est un *lynx* ou *loup-cervier*, dont l'espèce se trouve aussi-bien que celle du loup dans les deux continens : mais il suffit de jeter les yeux sur la figure que nous a donné Recchi pour reconnoître qu'elle ressemble tout-à-fait à celle du loup & point du tout à celle du lynx.

(*f*) Cuetlachtli, *seu Lupus indicus.* Jo. Fabr. Xoloitscuintli. *Forma, colore, moribus & mole corporis lupo nostrati similis est atque adeo ejus (ut mihi quidem videtur) speciei, sed ampliori capite. Tauros verò sicut & nostras lupus aggreditur & interdum etiam homines, reperiuntur nonnulli candentes. . . . Vivit in calidis novæ Hispaniæ locis,* Fernand. *Hist. anim. nov. Hispan.* pag. 7.

des animaux domestiques nommés *Alco*, qui étoient de la grandeur & à-peu-près du même naturel que nos petits chiens, & que les Espagnols les avoient appellés *Chiens du Mexique*, *Chiens du Pérou*, par cette convenance & parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres; en effet l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien, & d'ailleurs il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique & non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appelloit en langue Mexicaine, *Ytzcuinte Porzotli*, il étoit prodigieusement gras & probablement dénaturé par l'état de domesticité, & par une nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien, tout le devant de la tête est blanc, & les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête & les épaules; le dos est arqué & couvert d'un poil jaune; la queue est blanche & courte, elle est pendante & ne descend pas plus bas que les cuisses; le ventre est gros & tendu, marqué de taches noires, avec six mamelles très apparentes; les jambes & les pieds sont blancs, & les doigts sont comme ceux du chien, & armés d'ongles longs & pointus (*g*). Fabri qui nous

(*g*) Ytzcuinte porzotli, *Canis Mexicana*. . . . *Ad*

a donné cette deſcription, conclut, après une très longue diſſertation, que cet animal eſt le même que celui qu'on appelle *alco*, & je crois que ſon aſſertion eſt fondée; mais il ne faut pas la regarder comme excluſive, car il y a encore une autre race de chien en Amérique à laquelle ce nom convient également; outre les chiens, dit Fernandès, que les Eſpagnols ont tranſportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres eſpèces qui ſont aſſez ſemblables aux nôtres, par la nature & les mœurs, & qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier & le plus grand de ces chiens Américains eſt celui qu'on appelle *Xoloiztcuintli*, ſouvent il a plus de trois coudées de longueur, & ce qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il eſt tout nu & ſans poil, il eſt ſeulement couvert d'une peau douce, unie & marquée de taches jaunes & bleues. Le ſecond eſt couvert de poil, & pour la grandeur eſt aſſez ſemblable à nos petits chiens de Malte; il eſt marqué de blanc, de noir & de jaune; il eſt ſingulier & agréable par ſa difformité, ayant le dos boſſu & le cou ſi court qu'il ſemble que ſa tête ſorte immédiatement des épaules; on l'appelle *Michuacanens*, du nom de ſon pays. Le troiſième de ces chiens ſe nomme *Techichi*, il eſt aſſez

unguem animal. quod hic proſtat, nanum, pingue & manſuetum effigiatum, mihi videtur illud eſſe quod Americani nomine communi, Alco *vocabant.* Hernand. *Hiſt. Mex*, page 466 & 478, *fig.* page 466.

ſemblable à nos petits chiens, mais il a la mine ſauvage & triſte. Les Américains en mangent la chair (*h*).

En comparant ces témoignages de Fabri & de Fernandès, il eſt clair que le ſecond chien que ce dernier Auteur appelle *michuacanens*, eſt le même que l'*ytzcuinte porzotli*, & que cette eſpèce d'animal exiſtoit en effet en Amérique avant l'arrivée des Européens; il doit en être de même de la troiſième eſpèce appellée *techichi*. Je ſuis donc perſuadé que le mot *alco*, étoit un nom générique qui les déſignoit toutes deux, & peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoiſſons pas. Mais à l'égard de la premiere, il me paroît que Fernandès s'eſt trompé ſur le nom & la choſe; aucun Auteur ne dit qu'il ſe trouve des chiens nus à la nouvelle Eſpagne; cette race de chiens vulgairement appellés *chiens Turcs*, vient des Indes & des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, & il eſt probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été tranſportés, d'autant plus qu'il dit expreſſément qu'il avoit vu cette eſpèce en Eſpagne avant ſon départ pour l'Amérique : ces deux raiſons ſont ſuffiſantes pour qu'on doive préſumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été tranſporté; & ce qui achève de le prouver, c'eſt que cet animal n'avoit point de nom Amé-

---

(*h*) Fernandès. *Hiſt. anim. nov. Hiſp.* p. 6 & 7, cap. XX; & p. 10, cap. XXI.

ricain, & que Fernandès pour lui en donner un emprunte celui de *Xoloitzcuintli*, qui est le nom du loup de Mexique; ainsi des trois espèces ou variétés des chiens Américains, dont cet Auteur fait mention, il n'en reste que deux que l'on désignoit indifféremment par le nom d'*alco*. Car indépendamment de l'alco gras & potelé, qui servoit de chien bichon aux Dames Péruviennes, il y avoit un alco maigre & à mine triste qu'on employoit à la chasse; & il est très possible que ces animaux, quoique de races très différentes en apparence de celles de tous nos chiens, soient cependant issus de la même souche. Les chiens de Lapponie, de Sibérie, d'Islande, &c. ont dû passer comme les renards & les loups d'un continent à l'autre, & se dénaturer ensuite comme les autres chiens par le climat & la domesticité. Le premier *alco* dont le cou est si court se rapproche du chien d'Islande; & le *techichi* de la nouvelle Espagne, est peut-être le même animal que le *koupara* (i) ou *chien-crabe* de la Guiane, qui ressemble au renard par la figure, & au chacal par le poil; on l'a nommé *chien-crabe*, parce qu'il se nourrit principalement de crabes & d'autres crustacées. Je n'ai vu qu'une peau de cet animal de la Guiane, & je ne suis pas en état de décider s'il est d'une espèce particuliere, ou si l'on doit le

---

(i) *Canis ferus, Major, Cancrosus, vulgo dictus* Koupara. *Barrère, Essai d'Hist. nat. de la Fr. Equin.* p. 149.

rapporter à celles du chien, du renard ou du chacal.

X V.

Le Tayra ou le Galera.

Cet animal dont M. Brown nous a donné la description & la figure, est de la grandeur d'un petit lapin, & ressemble assez à la belette ou à la fouine : il se creuse un terrier, il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui sont considérablement plus courts que ceux de derriere; son museau est alongé, un peu pointu & garni d'une moustache; la mâchoire inférieure est beaucoup plus courte que la supérieure; il a six dents incisives & deux canines à chaque mâchoire, sans compter les mâchelières; sa langue est rude comme celle du chat; sa tête est oblongue; ses yeux qui sont aussi un peu oblongs sont à une égale distance des oreilles & de l'extrémité du museau; ses oreilles sont plates & assez semblables à celles de l'homme; ses pieds sont forts, & faits pour creuser; les métatarses sont alongés; il y a cinq doigts à tous les pieds; la queue est longue & droite, & va toujours en diminuant; le corps est oblong & ressemble beaucoup à celui d'un gros rat; il est couvert de poils bruns, dont les uns sont assez longs & les autres beaucoup plus courts (*k*). Cet

---

(*k*) *The history of Jamaïca by* Pat. Brown. *Lond.* 1756, chap. v, p. 484, tab. XLIX, *fig.* 1.

animal nous paroît être une petite espèce de fouine ou de putois. M. Linnæus a soupçonné, avec quelque raison, que la belette noire du Bresil pourroit bien être le *galera* de M. Brown, & en effet les deux descriptions s'accordent assez pour qu'on puisse le présumer (*l*); au reste, cette belette noire du Bresil se trouve aussi à la Guiane où elle se nomme *tayra* (*m*); & je soupçonne que le nom *galera*, dont M. Brown ne donne pas l'origine, est un mot corrompu & dérivé de tayra, qui est le vrai nom de cet animal.

(*l*) *Mustela atra collo subtus maculâ albâ trilobâ. Habitat in Brasilia.* . . . . Holmens. *Confer.* Brown. *Jam.* 485, *tab. XLIX*, *fig.* 1. Galera. *Statura mustis at nigra, pilis rigidioribus, auriculæ rotundæ villosæ. Area ante oculos cinerascens, maculæ sub medio collo non verò sub gula. Mammæ pone umbilicum quatuor.* NOTA. M. Brown, dit à la vérité, qu'il n'a pu voir que deux mamelles au bas du ventre, mais il se peut que les deux autres lui ayent échappé; il dit aussi, que le Galera se trouve en Guinée, & la Belette noire se trouve au contraire au Bresil; mais cela ne doit point arrêter, car tous les jours il arrive que des animaux du Bresil, premiérement transportés en Guinée & ensuite ailleurs, passent pour être de Guinée, & réciproquement; en sorte que je suis de l'avis de M. Linnæus, & je crois que le galera de M. Brown, est le même que la belette noire du Bresil.

(*m*) *Mustela maxima atra Moschum redolens.* Tayra. *Grosse Belette.* Cet animal en se frottant contre les arbres y laisse une espèce d'humeur onctueuse qui sent beaucoup le musc. *Barrère. Histoire naturelle de la Fr. Equin. p.* 155 & 156.

X V I.

Le P H I L A N D R E de Surinam.

Cet animal est du même climat & d'une espèce voisine de celle du sarigue, de la marmose, du Cayopollin & du phalanger. Sibille Merian est le premier Auteur qui en ait donné la figure, avec une courte indication (*n*). Ensuite Seba a donné pour la femelle la figure même de Merian, & pour le mâle une nouvelle figure avec une espèce de description : cet animal, dit-il, a les yeux très brillans & environnés d'un cercle de poil brun - foncé ; le corps couvert d'un poil doux ou plutôt d'une espèce de laine d'un jaune-roux ou rouge, clair sur le dos ; le front, le museau, le ventre & les pieds sont d'un jaune-blanchâtre ; les oreilles sont nues & assez roides ; il y a de longs poils en forme de moustaches sur la lèvre supérieure & aussi au-dessus des yeux ; ses dents sont, comme celles du loir, pointues & piquantes ; sur la queue qui est nue & d'une

---

(*n*) *Hic genus gliris sylvestris depictum est qui catulos quorum vulgo quinque vel sex una fœtura enititur, in dorso secum portat, ex flavo fusci coloris, at subucula ejus alba est : cum antra exeunt alimenti causa, à catulis circum curruntur qui jam saturi vel molestias suspicantes, illico matris dorsum ascendunt, & caudas suas parentum caudis involvunt, qui illos statim in antra apportant.* Mar. Sibil. Merian. Insect. Surinam. *Amst.* page 66, *fig.* tab. LXVI.

couleur pâle, il y a dans le mâle des taches d'un rouge-obſcur qui ne ſe remarquent pas ſur la queue de la femelle; les pieds reſſemblent aux mains d'un ſinge, ceux de devant ont les quatre doigts & le pouce garnis d'ongles courts & obtus, au lieu que des cinq doigts des pieds de derriere, il n'y a que le pouce qui ait un ongle plat & obtus, les quatre autres ſont armés de petits ongles aigus. Les petits de ces animaux ont un grognement aſſez ſemblable à celui d'un petit cochon de lait. Les mamelles de la mere reſſemblent à celles de la marmoſe. Seba remarque avec raiſon que dans la figure, donnée par Merian, les pieds & les doigts ſont mal repréſentés (*o*). Ces philandres produiſent cinq ou ſix petits, ils ont la queue très longue & prenante comme celle des ſapajous; les petits montent ſur le dos de leur mere & s'y tiennent en accrochant leur queue à la ſienne; dans cette ſituation qui leur eſt familière, elle les porte & tranſporte avec autant de ſûreté que de légèreté.

XVII.

L'AKOUCHI.

L'Akouchi eſt aſſez commun à la Guiane & dans les autres parties de l'Amérique méridionale; il diffère de l'agouti, en ce qu'il a une queue, au lieu que l'agouti n'en a

(*o*) Seba. *Volume I, p. 49, table XXI, fig. 4.*

point; l'akouchi est ordinairement plus petit que l'agouti, & son poil n'est pas roux, mais de couleur olivâtre (*p*); voilà les seules différences que nous connoissions entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

XVIII.

LE TUCAN.

Fernandès donne le nom de *Tucan* à un petit quadrupède de la nouvelle Espagne, dont la grandeur, la figure & les habitudes naturelles approchent plus de celles de la taupe que d'aucun autre animal; il me paroît que c'est le même qu'a décrit Seba, sous le nom de *Taupe rouge* d'Amérique (*q*), au moins les descriptions de ces deux Auteurs s'accordent assez pour qu'on doive le présumer. Le tucan est peut-être un peu plus plus grand que notre taupe, il est comme elle gras & charnu, avec des jambes si courtes que le ventre touche à terre; il a la queue courte; les oreilles petites & rondes; les yeux si petits qu'ils lui sont, pour ainsi dire, inutiles; mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui est d'un jaune-roux, & par le nombre des doigts, n'en ayant que

---

(*p*) *Cuniculus minor, caudatus, olivaceus.* Akouchi. *Barrère, hist. nat. de la Fr. Equin.* p. 153.

(*q*) Seba. *Volume I, p. 51, tab. XXXII, fig. 2.*

trois aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds; il paroît en différer encore, en ce que sa chair est bonne à manger, & qu'il n'a pas l'instinct de la taupe pour retrouver sa retraite lorsqu'il en est sorti; il creuse à chaque fois un nouveau trou, en sorte que dans de certaines terres qui lui conviennent, les trous que font ces animaux (*r*), sont en si grand nombre, & si près les uns des autres, qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

X I X.

LA MUSARAIGNE DU BRESIL.

Nous indiquons cet animal par la dénomination de *Musaraigne* du Bresil, parce que nous en ignorons le nom, & qu'il ressemble plus à la musaraigne qu'à aucun animal; il est cependant considérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, & qui par conséquent est plus courte à proportion que celle de la musaraigne commune; il a le museau pointu & les dents très aiguës: sur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires assez larges qui s'étendent longitudinalement depuis la tête jusqu'à la queue, au-dessous

(*r*) Fernandès. *Hist. anim. nov. Hisp.* p. 9, cap. XXIV.

de laquelle on remarque auſſi la bourſe avec les teſticules qui ſont pendans entre les pieds de derriere : cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne ſe ſoucient pas de le manger (*f*); & c'eſt encore une choſe qu'il a de commun avec la muſaraigne d'Europe, que les chats tuent, mais qu'ils ne mangent jamais.

X X.

L' A P É R E A.

Cet animal qui ſe trouve au Breſil, n'eſt ni lapin ni rat, & paroît tenir quelque choſe de tous deux; il a environ un pied de longueur ſur ſept pouces de circonférence; le poil de la même couleur que nos lièvres, & blanc ſous le ventre; il a auſſi la lèvre fendue de même; les grandes dents inciſives, & la mouſtache autour de la gueule & à côté des yeux; mais ſes oreilles ſont arrondies comme celles du rat, & elles ſont ſi courtes qu'elles n'ont pas un travers de doigt de hauteur; les jambes de devant n'ont que trois pouces de hauteur, celles de derriere ſont un peu plus longues; les pieds de devant ont quatre doigts couverts d'une peau noire & munis de petits ongles courts; les pieds de derriere n'ont que trois doigts dont celui du milieu eſt plus long que les

(*f*) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ.* p. 229.

deux autres; l'apérea n'a point de queue; ſa tête eſt un peu plus alongée que celle du lièvre, & ſa chair eſt comme celle du lapin, auquel il reſſemble par la maniere de vivre (*t*). Il ſe recèle auſſi dans des trous, mais il ne creuſe pas la terre comme le lapin, c'eſt plutôt dans des fentes de rochers & de pierres que dans des ſables qu'il ſe retire : auſſi eſt-il bien aiſé à prendre dans ſa retraite. On le chaſſe comme un très bon gibier, ou du moins auſſi bon que nos meilleurs lapins (*u*). Il me paroît que l'animal dont Oviedo, & après lui, Charlevoix (*x*) & du Perrier de Montfraiſier font mention ſous le nom de *cori*, pourroit bien être le même que l'*apérea* (*y*), que dans quelques endroits des Indes occidentales on a peut-être élevé de ces animaux dans les maiſons

---

(*t*) Marcgrav. *Hiſt, nat. Braſ.* p. 223, fig. *Ibid.*

(*u*) Piſon. *Hiſt. Braſ.* p. 103.

(*x*) Oviédo dit, que *le Cori* eſt comme un petit lapin, qu'il y en a de tout blancs & d'autres de couleurs mêlées. *Hiſtoire de Saint-Domingue par le Pere Charlevoix, tome I, p. 35.*

(*y*) Le *Cori* (des Indes Eſpagnoles) eſt un petit animal à quatre pieds, aſſez ſemblable à nos lapins & aux taupes; il a les oreilles petites, & les porte tellement couchées ſur le dos qu'à peine les apperçoit-on; il n'a point de queue. Les uns ſont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetés de noir & de blanc; il y en a de tout rouges & d'autres mouchetés de rouge & de blanc. . . . Ils ſont privés & ne font aucune ordure dans les maiſons; ils mangent de l'herbe & ſe nourriſſent de peu de choſe; ils ont le goût & le fumet des meilleurs lapins. *Hiſtoire des voyages, par Duperrier de Montfraiſier,* Paris, 1707, p. 343.

ou dans des garennes, comme nous élevons des lapins ; & qu'enfin c'est par cette raison qu'il s'en trouve de roux, de blancs, de noirs & de variés de couleurs différentes : ma conjecture est fondée ; car Garcilasso dit expressément, qu'il y avoit au Pérou des lapins champêtres & d'autres domestiques, qui ne ressembloient point à ceux d'Espagne (z).

X X I.

L E T A P E T I.

Le Tapeti (*a*) me paroît être une espèce très voisine, & peut-être une variété de celle du lièvre ou du lapin : on le trouve au Bresil & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique ; il ressemble au lapin d'Europe par la figure ; au lièvre par la grandeur & par le poil, qui seulement est un peu plus brun ; il a les oreilles très longues & de la même forme ; son poil est roux sur le front & blanchâtre sous la gorge ; quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou, tous sont blancs sous la gorge, la poitrine & le ventre ; ils ont les yeux noirs, & des moustaches comme nos lapins, mais ils n'ont point de queue (*b*). Le tapeti ressemble encore au lièvre par sa maniere de vi-

---

(z) *Hist. des Incas*, tome II, p. 267.

(*a*) *Tapity*, selon le P. d'Abbeville. *Mission au Maragnon*, *p. 251.*

(*b*) Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* p. 223, *fig.* p. 224.

vre,

vre, par sa fécondité & par la qualité de sa chair, qui est très bonne à manger; il demeure dans les champs ou dans les bois comme le lièvre, & ne se creuse pas un terrier comme le lapin (*c*). Il me paroît que l'animal de la nouvelle Espagne, indiqué par Fernandès, sous le nom de *citli* (*d*), est le même que le *tapeti* du Bresil, & que ces animaux ne sont qu'une variété de nos lièvres d'Europe, qui ont pu passer par le Nord, d'un continent à l'autre.

Il y auroit bien encore quelques espèces d'animaux à ajouter à ceux qui sont compris dans les Notices précédentes, mais ils sont si mal indiqués qu'elles deviendroient trop incertaines, & j'aime mieux me borner à ce que l'on sait avec quelque certitude, que de me livrer à des conjectures, & tomber dans l'inconvénient de donner pour existans des êtres fabuleux, & pour des espèces réelles des animaux défigurés : avec cette limite, & malgré ce retranchement, que j'ai cru nécessaire, les personnes instruites s'apercevront aisément que notre Histoire des animaux est aussi complète qu'on pouvoit l'espérer : elle contient un grand nombre d'animaux nouveaux, & il n'y en a aucun de ceux qui étoient anciennement connus,

---

(*c*) Pison. *Hist. Brasil.* pag. 102.

(*d*) *Citli. . . . . Lepores novæ Hispaniæ nostratibus similes formâ atque alimento sed auriculis longissimis pro corporis magnitudine, latissimisque.* Fernandès, *hist. anim. nov. Hisp.* p. 2, cap. III.

dont il ne soit fait mention dans le cours de cet Ouvrage.

Les notices précédentes, quoique composées de vingt-un articles, ne contiennent réellement que neuf ou dix espèces d'animaux différens, car tous les autres ne sont que des variétés; l'ours blanc n'est qu'une variété de l'espèce de l'ours; la vache de Tartarie de celle du bison; le cochon de Guinée & le cochon du Cap-verd de celle du cochon, &c. Ainsi en ajoutant ces dix espèces à cent quatre-vingt ou environ, dont nous avons donné l'histoire, le nombre de tous les animaux quadrupèdes, dont l'existence est certaine & bien constatée, n'est tout au plus que de deux cents espèces sur la surface entiere de la terre connue.

FIN du septième Volume.





TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Fin de la table du Tome VII.







